REVUE HISTORIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DIRIGÉE PAR

N. IORGA

Membre de l'Académie Roumaine,
Professeur d'histoire universelle à l'Université de Bucarest,
Membre associé de l'Institut de France,
Agréé à la Sorbonne, etc.



VOL. XV, Nos. 1-3.
JANVIER-MARS 1938.

www.dacoromanica.ro

Comité de direction: *N. Bănescu,* professeur à l'Université de Cluj. *Al. Lapedatu,* professeur à l'Université de Cluj. *I. Nistor,* professeur à l'Université de Cernăuţi.

Comité de rédaction: D. Berciu, V. Brătulescu, N. A. Constantinescu, Marie Holban, C. J. Karadja, Émile C. Lăzărescu, Étienne Meteş, Valère Papahagi, Julien M. Peter, A. Sacerdoţeanu.

Secrétaire de rédaction: *Virginie Sacerdoţeanu.*

Rédaction: Les manuscrits et la correspondance doivent être envoyés au directeur de la revue, Chaussée Bonaparte, 6, Bucarest.

Administration: Pour les abonnements et toute autre commande prière de s'adresser au siège de l'Institut, Chaussée Bonaparte, 6. Bucarest.

Abonnement: 240 lei; le no. 75 lei. On peut acquisitionner les tomes complets des années précédentes pour 400 lei l'exemplaire; le no. 100 lei.

SOMMAIRE

Articles: Pag.:

Comptes-rendus:

www.dacoromanica.ro

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN
PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

XV-E ANNÉE, NOS. 1-3. JANVIER-MARS 1938.

L'esprit français au XVIII-e siècle en Autriche [1]

I.

La Dynastie

Mesdames et Messieurs,

Je poursuis dans ces trois conférences une longue série d'études qui sont destinées à faire connaître mieux le grand rôle que la France, l'esprit français, je dirai plus: la vitalité française, l'énergie française ont joué à travers le monde.

Vous me permettrez de toucher, au commencement de cette conférence, aux principes mêmes dont je me suis inspiré et qui m'ont conduit. Je crois que l'histoire d'un pays, l'histoire d'une nation ne sont pas circonscrites dans les limites d'un territoire. Ce territoire peut être très étendu, il peut jouir de tous les dons de la Providence, mais cependant, en dehors de ce territoire, sur des lignes de progression, d'initiative, d'influence, il peut y avoir la même vie qu'entre les limites du territoire. Il peut arriver parfois que dans les limites du territoire géographique il y ait moins de vitalité nationale que dans les régions qui s'étendent par delà ses frontières. De sorte que la France peut ne pas être autant la France chez elle, à tel moment, que dans des pays éloignés où tout ce qui se manifeste vient en grande partie de l'âme française.

Il faudra, bien entendu, changer alors en grande partie les habitudes de l'historiographie.

En ce qui concerne l'antiquité, on s'en tiendra moins à des méthodes philologiques qui se sont maintenues presque jusqu'à ce moment.

Pour le moyen-âge, il faudra se détacher de l'histoire locale,

---

[1] Conférences en Sorbonne.

www.dacoromanica.ro

et, pour l'histoire moderne, — pour l'histoire contemporaine, c'est encore pis, — il ne faudra pas examiner tout ce qui se passe dans certains boudoirs du XVIII-e siècle et recueillir des anecdotes qui traînent un peu partout; il faudra se garder de les ranger seulement d'une façon artistique, ayant des qualités littéraires remarquables, et dire ensuite: voici l'histoire d'un État ou l'histoire d'une nation. Pour cette histoire contemporaine, il ne faudra pas suivre toutes les crises ministérielles, tous les remplacements des ministres, tout ce qui passe sur l'écran d'un cinématographe de plus en plus rapide. Il faudra s'adresser aux énergies nationales, reconnaître quelles sont ces énergies, quel est le domaine dans lequel se trouvent ces énergies nationales, quelles sont les voies qu'elles ont suivies, quels sont les terrains qu'elles ont occupées, quels sont les résultats qu'elles ont amenés.

J'ai essayé de le faire pour le moyen-âge, et j'ai suivi l'énergie française à travers le monde, de sorte qu'il y a eu des conférences et ensuite des ouvrages sur la France de Chypre, sur la France de la Petite Arménie, sur la France de Constantinople et de Morée, sur la France de Terre Sainte et, après être arrivé à l'histoire moderne, dans des conférences qui ont été données l'année passée, j'ai cherché à montrer la force de radiation, de rayonnement de la France de Louis XIV sur les régions de l'Europe orientale, sur la Hongrie, la Transylvanie, les pays danubiens, la Pologne.

Maintenant, arrivé au XVIII-e siècle, j'ai l'intention de présenter tour à tour les pays qui ont été influencés par la France et de définir quel est le rôle précis, autant qu'on puisse le fixer, de cette influence française.

Mais avant de commencer, permettez-moi de faire encore une observation qui est pour moi aussi une délimitation du sujet. Je ne crois pas à l'originalité des civilisations humaines. Il me semble qu'on est toujours influencé au moins par les voisins. Parfois, les apparences sont d'une originalité parfaite. Si on observe mieux, on sent cependant d'où viennent certains éléments d'une civilisation qui ne peut être que de synthèse. C'est ainsi qu'il y a des choses françaises qui ont une apparence italienne ou espagnole, il est des choses espagnoles qui, d'apparence, représentent une force de l'histoire te qui, dans la réalité, si elle est bien observée, en

www.dacoromanica.ro

représentent une autre. Je parlerai donc, pour cette Autriche du XVIII-e siècle, de choses qui ne sont pas françaises et que j'ai rangées tout de même sous cette rubrique française.

Ce n'est pas seulement pour témoigner encore une fois de toute ma gratitude pour ce que j'ai reçu moi-même, pendant mes études ici, de cette grande civilisation française, mais, par-dessus cette considération d'ordre moral et sentimental, pour arriver à ce qui est vraiment mon but, c'est-à-dire : définir d'une façon exacte et impartiale ce que les civilisations européennes au XVIII-e siècle se doivent et ce qui, dans cette grande dette que chacune d'elles a envers les autres, revient à la vitalité française de l'époque.

Examinons donc d'abord cette Autriche dont l'apparence est sans doute germanique, — on verra bientôt ce qu'il y a de vraiment germanique à ce moment-là. Je ne parle pas des origines, car les origines le sont, et ensuite il y aura une Autriche très germanique, mais je n'irai pas jusqu'à notre époque pour toucher à un problème aussi délicat que celui qui se présente en ce moment devant une diplomatie qui sait tout, mais qui parfois n'arrive à rien.

Je ne pense pas à mettre en doute le fait de la base germanique de l'Autriche, telle qu'elle existait à la fin du XVII-e siècle. Au XVIII-e siècle, la base, en tant que population, population urbaine, dans la capitale, dans les villes, population rurale, dans les campagnes, pour toutes les provinces, cette base est évidemment germanique, allemande. Mais je crois pouvoir prouver dès cette première conférence que Marie-Thérèse est arrivée d'une certaine façon à sentir pour ainsi dire, „germaniquement“, qu'elle n'était guère allemande au commencement et qu'elle est arrivée à l'être, sous une certaine influence, après, par l'absence de quelqu'un dont il sera bientôt question et qui est son mari, François de Lorraine. Puisque la Cour de Vienne s'est „délotharingisée“ à un certain moment par la disparition de cet être très discret, très modeste, ne se mêlant à rien, préférant être spectateur de ce qui se passait autour de lui, s'occupant de pierre philosophale, de métaux précieux, qui l'intéressaient non seulement théoriquement, mais aussi au point de vue pratique, car, à la fin de sa vie, lorsqu'on a cherché dans son héritage, on s'est aperçu que l'époux de

www.dacoromanica.ro

Marie-Thérèse faisait des affaires d'armement très importantes et qu'il fournissait en partie l'armée prussienne contre l'armée de sa femme, ce qui fit qu'il laissa en or et en papier une somme très importante. Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir une très grande influence sur Marie-Thérèse, qui a été toujours une épouse admirable, devant regretter pendant toute sa vie la disparition de son époux : elle allait lui rendre visite dans la grotte des Capucins de Vienne; elle ne pouvait pas se séparer de son souvenir et elle sera très touchée, quelques années avant sa mort, par le fait qu'une de ses filles avait baptisé son enfant de ce nom de François qui lui tenait tant à coeur.

On verra le moment exact où Marie-Thérèse est arrivée à se montrer comme représentante d'une Allemagne à laquelle elle ne tenait pas et ne pouvait pas tenir, étant donné non seulement sa préparation, son éducation, ses premières relations, sa façon de comprendre la vie, mais aussi son ascendance. C'est pourquoi vous me permettrez de commencer bien avant Marie-Thérèse dont j'apporterai le propre témoignage pour voir quel était son état d'esprit dans ce partage de ses sympathies entre ce qui était germanique et ce qui ne l'était pas.

Donc, avant d'en arriver là, il faut que je m'adresse à des règnes antérieurs à celui de Marie-Thérèse; il faut que j'évoque des personnalités de cette dynastie des Habsbourg qui ont donné, dès le XVII-e siècle, une direction à la dynastie, direction qui s'est conservée jusqu'au moment de la crise qui a poussé Marie-Thérèse du côté de la politique allemande.

D'abord quelques observations sur la plus vieille Autriche, puis sur le grand changement qui s'est produit dans cette Autriche au XVII-e siècle, — et même dès le XVI-e —, pour en arriver à ceux qui précèdent Marie-Thérèse et dont il faut s'occuper d'une façon plus attentive, c'est-à-dire Ferdinand III, Léopold et Charles VI. Car en examinant ce qu'a été surtout Charles VI on se rend compte de ce que devait être sa fille.

L'Autriche, dans sa première forme, n'était qu'une prolongation de l'Empire de Charlemagne et, comme Charlemagne ne représentait autre chose que la religion catholique combattant contre les païens, c'était donc le poste le plus avancé de cette conquête du catholicisme médiéval.

www.dacoromanica.ro

Passant à travers ce que nous appelons la Suisse et arrivant du côté du Danube, on est parvenu, à créer ce qui a été nommé, une nouvelle Austrasie, *Österreich*, l'„Empire d'Orient", dans le sens latin, occidental, catholique. Mais, après quelque temps, au cours du moyen-âge, cette fondation a eu sans doute un sens germanique, dans ses différentes provinces,—car chaque province avait son individualité et quelque chose en est resté jusqu'aux grandes réformes de Joseph II, d'après un système qu'il avait vu appliquer en Prusse. Joseph II a été au fond un empereur romain et il est mort en empereur romain; lorsqu'il déclarait, pendant son agonie, qu'il avait rempli tout son devoir, il ne faisait que rappeler le souvenir de Marc-Aurèle. C'était, de fait, un Marc-Aurèle, et dans les mêmes régions, mais appartenant à une autre nation et dans d'autres circonstances, lorsqu'il affirmait, avec la même énergie, une conscience du devoir stoïque jusqu'au bout et malgré tous les risques accomplis.

Cette Autriche, partagée par provinces signifiait donc pendant le moyen-âge sans doute une des formes de la vie germanique, qui, ne pouvant arriver à une tradition impériale interrompue, dut passer à cette forme archiducale, fiche de consolation pour celui qui ne pouvait pas être empereur comme l'avait été Rodolphe de Habsbourg.

Mais voici, au XVI-e siècle, la nouvelle installation des Habsbourg, non pas en tant que continuateurs des ducs d'Autriche seulement, mais en tant que présidents de l'Empire, au fond universel, de Charles Quint. Au moment où Ferdinand, frère de Charles Quint, est devenu empereur, s'appuyant sur les États autrichiens et tirant de ces États autrichiens ses revenus, une partie de son armée et entendant servir en première ligne les pays héréditaires, à ce moment, pour l'Autriche et pour les Habsbourg qui arrivaient à la gouverner, il y eut un grand changement.

On s'imagine trop facilement que, lorsque Charles Quint a abdiqué, partageant ses États entre Philippe II, auquel il a donné l'Espagne et les Pays-Bas, — ces Pays-Bas qui sont revenus plus tard à l'Autriche, à Vienne, — et laissant à son frère Ferdinand les provinces héréditaires et la situation de roi des Romains, puis d'empereur, on s'imagine trop facilement qu'à ce moment il y a eu

www.dacoromanica.ro

d'un côté des Espagnols, et de l'autre côté des Autrichiens dans le sens allemand.

Ce n'est pas vrai. Philippe II avait beaucoup moins que Charles Quint le sens de sa descendance bourguignonne. Parce que jusqu'au bout Charles Quint a été le descendant de Marie de Bourgogne. Il s'est entouré de seigneurs venant de ce côté-là et a parlé la langue de ses origines. Ses sympathies les plus chaleureuses n'ont pas été du côté de l'Espagne, ni du côté du monde germanique, où il s'était gagné une si haute situation, mais du côté du pays de ses ancêtres, du côté de Marie de Bourgogne.

Philippe II est arrivé à être un Espagnol et il a tenu à imposer ce caractère espagnol : la persécution des Pays-Bas, de ses sujets mécréants de ces Pays-Bas, représente ainsi une espèce de détachement de ces traditions de famille et un acte d'ingratitude à l'égard des pays dont la dynastie avait tiré ses plus grands revenus et qui étaient le plus étroitement reliés à ses traditions et à ses devoirs.

Mais Ferdinand, malgré le mariage qu'il a conclu, malgré le monde dont il a dû s'entourer, est resté en grande partie tout aussi Espagnol que Philippe II, c'est-à-dire que, appuyé sur l'Espagne, tirant son argent, ses soldats d'Espagne, entouré par des membres du clergé qui étaient eux-mêmes reliés à l'Espagne, il a gouverné à l'espagnole. Ce caractère espagnol de la dynastie, qui s'est imposé à la masse des fonctionnaires, des officiers qui conduisaient les armées, s'est continué sous l'empereur Maximilien et d'autant plus sous Rodolphe II. Il a toutes les superstitions, tous les préjugés, toutes les maladies morales de la vieille Espagne, cet homme qui se cache, qui trouve des ennemis derrière les rideaux des fenêtres de son palais, qui croit à l'astrologie, et interroge les astres avant de commencer une action diplomatique ou militaire. Ce n'est pas du tout un Allemand, car il tire toute son inspiration de l'Espagne. Son instinct même reste espagnol : lorsqu'il a commencé la guerre contre les Turcs, il a employé des contingents qui n'étaient pas allemands en grande partie : il y a eu des Français qui ont combattu dans ses armées contre les Turcs, ainsi que quelques Italiens. Et c'est l'époque où les Italiens commencent à remplacer en partie les Espagnols comme chefs de guerre. L'Espagne avait donné jadis l'infanterie des guerres

www.dacoromanica.ro

contre les Maures, l'infanterie de la croisade permanente. L'Italie a donné autre chose : jamais les généraux espagnols ne se sont inspirés des traditions de l'antiquité. Ce n'était pas des personnes qui lisaient, ce n'était pas des savants de la technique militaire ; or, chez les Italiens, cette technique ancienne s'est continuée. De sorte que, précisément sous ce règne de Rodolphe II, quand il a fallu envoyer des contingents sur le Danube pour aider Sigismond Báthory, prince de Transylvanie, Michel-le-Brave, prince de Valachie, et son allié de Moldavie, contre les Turcs du Grand Vizir Sinan, lorsqu'il a fallu donc employer l'artillerie, cette artillerie était représentée par des chevaliers toscans, au moment même où le Grand-Duc de Toscane avait à sa disposition un Ordre, celui de Saint-Étienne, pour combattre contre les Infidèles, et la prise de cette place sur le Danube, Giurgiu, où le Grand Vizir a été battu et contraint à se retirer a été dûe à ces officiers toscans dont un Piccolomini, à tout un groupe envoyé par le Grand-Duc.

Au commencement du XVII-e siècle, il y a eu un autre changement. Jusqu'ici on peut voir l'Autriche, la première Autriche de propagande catholique et d'extension carolingienne, puis une Autriche médiévale qui est tout à fait germanique, une troisième Autriche qui est soumise à l'influence espagnole avec, quelques temps après, une autre influence, venant de l'Italie.

Mais, aussitôt que débute la Guerre de Trente Ans, il est question de l'avenir des pays de l'Empire ; il est question aussi du triomphe du catholicisme, qui était représenté par la Maison d'Autriche, et, comme la guerre des Habsbourg est une guerre allemande, sous Mathias et sous les deux Ferdinand, Ferdinand II et Ferdinand III, on arrive à se placer sur une ligne qui est maintenant germanique. Or, cette ligne ne sera pas continuée après les traités de Westphalie. Après 1648, lorsque le sort de l'Empire est réglé, les Habsbourg reviennent aux traditions espagnoles et aux traditions italiennes. Ils y reviennent de plusieurs façons : aussi par des mariages. Aussitôt qu'il y a un mariage entre un Habsbourg de Vienne et une princesse de Madrid, celle-ci apporte avec elle une influence qui sera bientôt prédominante à Vienne.

Puisqu'il s'agit de Vienne, dès le commencement il faut fixer un point qui me parait important. Vienne est une ville plutôt

www.dacoromanica.ro

récente, telle qu'elle se présente au XVII-e et au XVIII-e siècles elle est tout autre que la petite Vienne de Rodolphe II, où résidait un des archiducs, l'archiduc Ernest, alors qu'un autre archiduc gouvernait à Innsbruck et qu'un troisième était à Graz, alors que l'empereur préférait Prague à Vienne.

Car Rodolphe II a considéré pendant presque tout son règne Prague comme sa vraie capitale, et la Prague actuelle doit beaucoup à cette affection spéciale que certains des Habsbourg ont eue pour elle. Tous ses beaux monuments ne sont pas dûs sans doute à l'élan de l'esprit créateur tchèque; ce sont des restes d'Autriche, des vestiges qui ne viennent pas de l'Autriche comme territoire ou de l'élément germanique de l'Autriche, mais de cette résidence des Habsbourg pendant de longues années. Il a fallu la défenestration de Prague, la révolte des Tchèques, la bataille de la Montagne Blanche, il a fallu tout cela pour détacher les Habsbourg de Prague. Et ceux-ci sont restés éloignés de Prague jusqu'à la fin, jusqu'au moment où, sous François-Joseph, on était disposé à Vienne à accorder aux Tchèques au moins une partie de ce qu'on avait accordé aux Magyars.

Mais, jusqu'à ce moment, le lien mystérieux qui liait la dynastie à cette vieille ville s'est maintenu. Or, à partir de Ferdinand III, il y a aussi des liens avec l'Espagne, liens dynastiques qui ont une très grande importance. Je les note ici pour faire voir chaque moment de ces mariages espagnols qui ont exercé une influence si grande sur la Monarchie:

Ferdinand III épouse Marianne, fille de Philippe III, qui lui survit à Vienne jusqu'à 1646.

Puis, comme veuf, Léopold épouse Marie-Louise d'Espagne, fille de Philippe IV.

Charles VI lui-même a été d'abord roi d'Espagne. Il a dix-huit ans lorsqu'il est appelé à recueillir l'héritage des Habsbourg d'Espagne. A l'époque de sa formation, au moment où s'imposent les grands principes qui ne disparaîtront jamais, il a dû être Espagnol lorsqu'il combattait Philippe de Bourbon. Et il l'est resté jusqu'à la fin. Il n'a jamais abandonné de fait ses prétentions au trône d'Espagne. Vienne était pour lui, malgré l'Empire,— et on bénéficiait si peu des avantages de l'Empire, qui se conduisait d'après ses intérêts divergents, par provinces, — peu de chose. Il s'est senti beaucoup plus attaché à cette couronne es-

www.dacoromanica.ro

pagnole qui était enfin échue à un autre, qu'à Vienne qu'au début il considérait comme une place d'exil, et un pis-aller. Il avait épousé cette „Weisse Lisel", la „Blanche Lisette", la petite princesse allemande qu'il avait tant admirée au moment où elle descendait de son vaisseau, et mais, se rappelle son cri d'enthousiasme: „Je n'aurais jamais cru que la Lisel fût si belle", après, les époux sont restés séparés, parce qu'il devait rester là, en Espagne, garder un héritage qu'il n'entendait pas lâcher.

Puis, il est devenu empereur. Il était déjà accompagné, au moment où il allait en Espagne, par des Italiens et des Espagnols. A peine quelques Allemands dans sa suite. On lui avait dit, dès le commencement: „Vous devez être Espagnol", et il est resté très fidèle à cette Espagne qu'il avait perdue.

Lorsqu'il est revenu de là, Charles avait donc avec lui des Espagnols et il a constitué un Conseil d'État d'Italiens et d'Espagnols, qui sont restés toujours attachés à sa personne. Les Allemands ne venaient qu'en seconde ligne. Ils ont dû même combattre pour gagner une partie de ce qui avait été d'abord attribué à ces compagnons de jeunesse, à ces collaborateurs du côté de cette Catalogne, et on sait combien grande y a été jusqu'au bout la popularité de „l'archiduc Charles". Cet ancien roi d'Espagne a cru devoir élever son héritière, à laquelle il pouvait laisser les provinces autrichiennes et sa situation royale de Hongrie, dans le sens où il avait été élevé lui-même.

Marie-Thérèse, lorsqu'elle avait sept ans, parlait déjà français, en attendant l'iniation à ce français de Lorraine qu'on pourra bientôt apprécier dans les lettres qu'elle adressait si fréquemment, lettres empreintes d'un sens politique aigu et parfois si égoïste, à sa fille, Marie-Antoinette. Elle était déjà française avant son mariage avec François de Lorraine, Maison avec laquelle les Habsbourg avaient des relations datant du XVII-e siècle. Il ne faut pas oublier aussi qu'une fille de Ferdinand III, épouse du roi de Pologne, Michel, qui a régné quelques années, a été mariée ensuite à ce Charles de Gonzague, duc de Nevers qui venait de la Cour de France et qui, ayant formé un projet de croisade qui n'a pas abouti — car il n'a jamais combattu les Turcs —, s'était adressé à des Allemands. Les anciennes relations de la Lorraine avec l'Autriche, relations militaires et politiques, ont déterminé ensuite le mariage de Marie-Thérèse avec François de

www.dacoromanica.ro

Lorraine, fils de Léopold, lui-même fils de ce Charles de Lorraine qui avait servi l'empereur.

Mais, avant ce ménage avec un prince de Lorraine, qui amenait avec lui une tradition française, Marie-Thérèse était entourée d'une petite Cour italienne. Elle dansait, à cet âge de sept ans, à côté d'un Italien dans ces théâtres de Cour qui se sont conservés à Vienne pendant une grande partie du XVIII-e siècle et qui étaient la partie la plus importante et la plus honorable des distractions de cette Cour. Ceux qui assistaient à ces représentations appartenaient aux premiers rangs de l'aristocratie, ministres et généraux, et c'est devant ce public que s'exhibait la famille impériale et cette petite archiduchesse qui devait être ensuite une grande reine et impératrice, — la vraie impératrice même du temps où vivait François I-er. Elle a débuté dans ces représentations de Cour par des pièces italiennes, des morceaux d'opéra qui, du reste, tenaient tant à coeur à Charles VI qu'on a conservé de cet empereur des partitions musicales italiennes avec ses observations. Il cherchait à faire venir de Rome des oratorios, que le Pape ne voulait pas lui céder. On se rappelle le petit Mozart allant à Rome, alors qu'on constatait à Vienne que ce qu'on avait pris à Rome n'était pas le vrai oratorio, transcrivant ce qu'il venait d'entendre et demandant le pardon du Pontife, pour cette indiscrétion. A quoi ce dernier de répondre : „Puisqu'il a si fidèlement transcrit ce qu'il avait entendu, qu'il aille porter son oeuvre en présent à son empereur".

Ainsi, bien avant le mariage de Marie-Thérèse avec François I-er, qui était lui même initié à la littérature italienne, aux distractions faisant partie de cette mode italienne, elle était pour ainsi dire influencée par cette civilisation latine, qui a été tour à tour représentée par l'Italie, par l'Espagne, par la France, qui a passé ainsi d'une forme latine à une autre forme latine, mais qui, pour le XVII-e et le XVIII-e siècle, a bien la marque française.

François de Lorraine lui-même entendait être maître chez lui, et l'organisation de cette Cour de jeunesse de Marie-Thérèse est son oeuvre. D'ailleurs, il n'avait pas beaucoup de sympathie pour la France. Il avait imposé à la Cour de Vienne le costume espagnol et la révérence espagnole. On distingnait même entre deux révérences : la révérence espagnole pour certaines personnes et la révérence française pour d'autres, mais ceux qui se

www.dacoromanica.ro

trouvaient sur un certain rang, ceux-là devaient faire toujours la révérence espagnole. Ces coutumes se sont conservées, du reste, jusqu'à l'époque de François-Joseph. Telle la coutume de ne pas tendre la main à quelqu'un qui n'était pas noble, d'observer certaines formes dans toutes les relations sociales, qui venaient de l'ancienne Espagne. Un incident caractéristique est raconté dans les Mémoires de Margotti, le second aide-de-camp dè François-Joseph, pendant ses dernières années. Le Souverain avait donné la main à cet officier, oubliant que le second aide-de-camp n'avait pas le droit à ce honneur, réservé au premier. L'empereur s'est adressé donc à ce premier aide-de-camp, le comte Paar, en lui disant: „Vous savez, j'ai fait quelque chose d'extraordinaire, j'en suis très ennuyé". Paar ne devinait pas de quoi il s'agissait: peut-être d'un évènement de très grande importance, de nature militaire ou politique. „J'ai donné la main à Margotti. Mais personne n'était là, personne ne l'a vu". Il y a aussi telle scène qui s'est passée à Innsbruck où il y avait un fonctionnaire très important et deux représentants de l'aristocratie, dont l'un était le comte de Meran, descendant d'un bâtard des Habsbourg. L'empereur s'est entretenu pendant longtemps avec le haut fonctionnaire du Tyrol. Il a parlé à peine aux deux autres et puis, au départ, il a tendu la main à ceux qui appartenaient à l'aristocratie, faisant un simple signe de tête au fonctionnaire.

Tout cela s'est conservé d'une façon parfaite et, il faut avoir tout de même une certaine admiration pour quelqu'un qui a pu rester jusqu'au bout si attaché à des traditions si anciennes. Tout cela vient de cette éducation espagnole que Charles VI a apportée de Madrid. Dans aucun pays du monde, il n'y a eu un si grand respect pour une étiquette qui vient de Byzance, passe par les Arabes, s'installe à Madrid et vient de Madrid à Paris, sous Louis XIV, se conserve plus ou moins sous la royauté des petits appartements, qui disparaît avec la royauté philanthropique et populaire de Louis XVI, mais qui à Vienne s'est conservée jusqu'à la fin.

Quand Marie-Thérèse épouse François I-er, elle conduit l'Empire par-dessus les droits de son mari, mais manifestant à chaque occasion sa situation de femme très dévouée et très aimante de son mari. Les enfants viennent, nombreux. Ces enfants ne sont pas éduqués ou élevés autant par Marie-Thérèse, qui a d'autres soucis, car on lui présente des papiers d'État du matin au soir,

www.dacoromanica.ro

que par l'empereur François I-er, qui n'a presque rien à faire. C'est un observateur, je dirais presque un „observateur américain“, qui est là, qui regarde tout et qui ne se prononce pas.

Il a donc tout le temps de penser à ses enfants. Et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles la plupart de ces Habsbourg ont été si mal élevés. François de Lorraine lui-même l'était très peu: il pouvait leur enseigner donc peu de chose, un français tout à fait spécial, tout plein d'inadvertances, de mots italiens, même de mots espagnols, que Marie-Thérèse emploiera toujours. Ainsi à un certain moment, elle s'adresse à sa fille Marie-Antoinette et dit: Allez chercher cet objet dans la „chatouille“. Cela évoque des idées qui n'ont rien à voir avec la vie publique d'une Cour. Eh bien, la „chatouille“ de Marie-Thérèse, c'est la *scatola*, la boîte, et c'était dans cette boite qu'il fallait chercher. De temps en temps se mêlaient quelques mots allemands, de sorte que tout cela formait un style farci, mais, au fond, il y avait le français de Lorraine, qui, à Vienne, se mêlait à un autre, venant d'ailleurs.

Il ne faut pas oublier que, par suite des grands changements territoriaux du XVIII-e siècle, les provinces rhénanes, les Pays-Bas, qui avaient appartenu à l'Espagne, étaient maintenant soumis aux Habsbourg de Vienne, et il y avait des Français qui venaient de là. Dans la seconde conférence, je les présenterai. Les Français sont très nombreux, quelques Flamands, qui apportaient à Vienne un esprit provincial qu'on nommerait aujourd'hui „belge“, et en même temps on trouve des souvenirs seigneuriaux du lointain moyen-âge. Il y avait donc comme une atmosphère médiévale qui venait de Bruxelles à Vienne.

Ainsi l'esprit français a pénétré à la Cour de Vienne par plusieurs voies: d'abord en passant un peu par l'Espagne de Philippe de Bourbon, par l'Italie profondément influencée par la France à la même époque et par ce qui était lorrain dans la dynastie.

Marie-Thérèse était à ce point lorraine, et par conséquence aussi Marie-Antoinette, que dans une lettre elle déclare regretter que deux Maisons se soient éteintes, la Maison d'Autriche et la Maison de Lorraine. Elle espère que ces deux grandes Maisons revivront par ses filles.

Puis il ne faut pas oublier que, venant en France, lorsque

www.dacoromanica.ro

Marie-Antoinette a voulu avoir un secrétaire, on lui a donné un abbé Virmond, qui était lorrain. Les lettres de Marie-Thérèse sont bien d'elles, mais celles de Marie-Antoinette sont rédigées par l'abbé. Ce dernier avait un frère qui a également été employé á la Cour de France.

Sous cette influence, Marie-Antoinette dit quelque part, lorsqu'elle venait de nommer quelqu'un à telle situation, qu'elle est charmée de pouvoir nommer l'abbé de Sabran et donner aux Lorrains cette satisfaction. Mentionnons aussi qu'à la Cour de Charles VI vivait telle dame de Remiremont qui y tenait un rôle assez important.

Mais, pour en revenir à Marie-Thérèse et à son attitude à un certain moment, au moment où ne vivait plus François I-er, pour constater pour ainsi dire la date, plus ou moins vague, à laquelle elle est arrivée à avoir l'esprit germanique, examinons d'abord des éléments de sa correspondance pour trouver enfin cette explication qui sera donnée à la fin de cette conférence.

Voici, dans les lettres qu'elle échangeait avec la reine de France, ce qu'elle dit sur le compte des Français. Elle faisait, d'abord, une distinction très nette entre l'Empire, la Lorraine et la France : c'était trois choses différentes. La France qu'elle n'a jamais aimée. Elle poussait toujours Marie-Antoinette vers sa politique. Et c'est une triste vérité que je ne dirais pas : le manque de patriotisme de Marie-Antoinette, mais son obédience parfaite en fait de politique à l'égard de sa mère.

Marie-Thérèse lui imposait de contredire le roi, de combattre les ministres. En guerre contre Frédéric II, elle le considérait comme ennemi permanent ; avec lui, elle était certaine de n'arriver jamais à marcher ensemble. Donc sa fille ne doit pas se laisser vaincre et oublier son devoir qui est d'imposer au roi son opinion,— et le roi, à un certain moment, arriva vraiment à capituler devant sa femme, à lui demander presque pardon de n'avoir pas soutenu à tel moment une politique qui n'était pas celle de la France. Et l'on assiste à la lutte héroïque des ministres de France contre cette influence qui venait d'ailleurs.

J'ai dit que Marie-Thérèse n'a pas aimé la France ; elle la considérait seulement comme une alliée très utile, qu'il fallait maintenir jusqu'au bout. La France lui était très utile, rien que cela, et même elle a contribué à conserver à Marie-Antoinette

www.dacoromanica.ro

un caractère qui n'était pas français. Si celle-ci n'a pas été plus française, cela est dû en grande partie aux leçons qui lui venaient de Vienne. Marie-Thérèse ne se bornait pas à des lettres envoyées de temps en temps; tel frère de Marie-Antoinette, l'archiduc Ferdinand, fut envoyé à Paris, plus tard l'empereur Joseph II, qui écrivait un franco-allemand différent du français lorrain de sa mère, vint donner une espèce de programme de vie politique et conjugale à sa soeur. On s'apercevait à Paris qu'on avait négligé un peu le programme, qu'on était à côté et on se sentait très gêné, en attendant une réprimande de la part de la mère qui tenait absolument à ce que tous les points de ce programme, dans l'intimité et dans la vie politique, fussent exécutés d'après les instructions de Joseph II.

Voici ce que Marie-Thérèse écrivait lorsqu'elle parlait de la France: „Ne vous laissez pas entraîner par des exemples contraires, n'adoptez pas la légèreté française; restez Allemande et faites-vous une gloire de l'être".

Ailleurs: „Croyez-moi, le Français fait un peu plus de compte sur vous, mais s'il vous trouve la solidité et la franchise allemande. Ne soyez pas honteuse d'être Allemande jusqu'aux gaucheries. Il faut les excuser par bonté et ne souffrez jamais qu'on ose s'en moquer. Peu à peu vous vous accoutumerez à le faire de même". Puis, dans une autre lettre: „On répète partout que les Allemands ne sont pas distingués par vous. Rendez justice aux vrais mérites de cette nation. Si vous ôtez quelques ridicules dans l'extérieur et prononciation *(sic)* ou à se coiffer", — voici donc les trois points sur lesquels il faut excuser la nation, — „vous trouverez au contraire bien de réels talents et du mérite en eux, dont tous les étrangers en font tant de cas[1]".

Marie-Antoinette, de son côté, écrit:

„Je suis bien éloignée des idées que Votre Majesté me croit sur les Allemands. Je me ferai toujours gloire d'en être. Je leur connais bien de bonnes qualités que je souhaiterais aux gens de ce pays-ci, et, tant que ces bons sujets viendront, ils seront contents de l'accueil que je leur ferai[2]."

---

[1] Voy. l'édition populaire donnée par M. Georges Girard, *Correspondance entre Marie-Thérèse et Marie-Antoinette*, Paris, s. d., pp. 52-53 et ailleurs. Sur les ministres, p. 238, note 1; p. 240, note 1; p. 248.

[2] *Ibid*, p. 54. Cf. la recommandation de Marie-Thérèse: „quelque peu d'allemand pour que vous ne l'oubliez"; *ibid.*, p. 123. „Nous, bons et honnêtes Allemands"; p. 253; „nos bons Allemands"; p. 242.

www.dacoromanica.ro

Dans une autre lettre :

„Ma chère maman a toute raison contre la légéreté française, mais je suis vraiment affligée qu'elle en conçoive de l'aversion pour la nation. Le caractère est bien inconséquent", — c'est la reine de France qui parle! —, mais il n'est pas mauvais. Les plumes et les langues disent bien des choses qui ne sont point dans le coeur. La preuve qu'ils ne haïssent pas, c'est qu'à la plus petite occasion ils disent du bien et louent même beaucoup plus qu'on ne le mérite[1]."

Marie-Thérèse répond :

„Je crois devoir en mère et amie vous avertir de ce qu'on dit pour vous tenir en garde au milieu d'une nation si légère et flatteuse[2]".

Et ailleurs :

„Aucune calomnie n'est ménagée contre vous, mais surtout en France[3]... En suivant les conseils de Mercy" — Mercy d'Argenteau était le délégué permanent de Marie-Thérèse auprès de Marie-Antoinette ; il devait être toujours là pour abonder dans le sens de la politique autrichienne, et il se permettait même les observations les plus dures sur Marie-Antoinette, lorsque celle-ci croyait devoir faire un sacrifice aux intérêts de la France —, „en suivant les conseils de Mercy, vous ne ferez que suivre les miens, ayant à juste titre ma confiance et l'attachement à votre personne et même l'alliance. Il pense en bon Français comme bon Allemand"[4].

Mercy d'Argenteau, qui n'était pas Allemand du tout, mais „Belge", faisait partie aussi de cette politique de Marie-Thérèse qui s'appuyait toujours sur le devoir de conserver ce qui était allemand.

Il y a toute une série de déclarations pareilles, d'un côté et de l'autre, qui montrent non pas des caprices de correspondance, — car il y en a parfois, — mais toute une politique suivie avec une opiniâtreté, parfois avec une nuance d'acrimonie, toute particulières. Marie-Thérèse ne permettait pas à sa fille de sortir de ce milieu allemand qu'elle avait adopté.

---

[1] *Ibid.*, p. 170. Mais cf. *ibid.*, pp. 39, 135 : „en France, où on épluche tout", puis p. 206.

[2] *Ibid.*, p. 180.

[3] *Ibid.*, p. 200.

[4] *Ibid.*, p. 94.

www.dacoromanica.ro

Mais pourquoi l'avait-elle adopté?

Voici la conclusion. Elle échappait sans doute à l'influence de François de Lorraine, qui était resté Lorrain, bien que parlant l'allemand d'une certaine façon, mais ne s'est jamais séparé de ses traditions de famille et de ce qui était dans le fond moral même de son être. Mais il y avait aussi autre chose:

Au milieu du XVIII-e siècle, Frédéric II se lève. Frédéric II, qui a écrit tant d'ouvrages en français, qui a fait venir Voltaire à Berlin, qui a fondé une Académie française, qui feignait parfois de n'avoir aucun intérêt pour le mouvement des esprits en Allemagne, qui recevait de la façon la moins polie possible ceux qui se présentaient comme écrivains germaniques, qui, au fond, n'avait aucune sympathie pour la civilisation de sa race. C'était une façon de se faire valoir, car il n'y a jamais eu de souverain plus égoïste à son point de vue personnel, et non au point de vue de son État ou de sa nation, que Frédéric II. Mais, en même temps, il se présentait comme le représentant de l'Allemagne. Il voulait enlever à Vienne l'Allemagne pour la faire venir de son côté et la dominer. Alors, à Vienne, il y a eu dès ce moment la tendance de considérer la Prusse seulement comme le second État allemand. Elle se maintint jusqu'aux discussions pendant la guerre de Crimée, avec la tendance autrichienne de faire du Danube un fleuve allemand, aussitôt que la Prusse s'en mêlait, — on n'a qu'à lire les Mémoires de Wimpffen, l'un des officiers qui faisaient partie du corps d'occupation dans les Principautés danubiennes, pour voir combien l'Autriche était jalouse de la Prusse.

Or, par suite de cette tendance à ne pas se laisser dépasser en Allemagne, à ne pas admettre que l'Allemagne se prussianise, à ne pas abandonner les traditions, alors que toute une série d'empereurs avaient combattu pour conserver le rôle traditionnel, plusieurs fois séculaire, en Allemagne, on observe la déviation de Marie-Thérèse.

Dans la vie de chaque homme politique, il y a parfois des déviations plus ou moins inexcusables, mais il y en a qui s'expliquent, qui s'imposent: un changement profond dans l'entourage, une autre perspective des intérêts font qu'on abandonne la base qu'on a eue jusqu'à ce moment, pour en adopter une autre.

www.dacoromanica.ro

Eh bien, dans ce conflit entre Frédéric II et Marie-Thérèse, qui a été présenté d'une façon plus ou moins erronée dans un livre qui a eu jadis sa célébrité, le livre d'Onno Klopp sur le conflit entre Berlin et Vienne, dans ce conflit Marie-Thérèse s'est sentie une conscience germanique qu'elle n'avait certainement pas au commencement.

Alors, comme Joseph II a été prussianisé par Frédéric, c'est le premier empereur qui, au lieu d'observer dans ses manifestations publiques ce que demandait l'étiquette espagnole, a osé paraître en simple uniforme de général, ce qui a provoqué un étonnement considérable: un empereur qui se présente de cette façon! A notre époque, on conçoit un souverain plutôt revêtu d'un uniforme militaire plus ou moins,— parfois même trop,— brillant, mais à ce moment on ne l'acceptait pas. On a cru que c'était une déchéance pour la personne impériale que d'adopter l'habit que peut porter n'importe quel général, n'importe quel officier.

De même que Joseph II a été la copie de Frédéric, de même Marie-Thérèse, sous l'influence de la conscience germanique suscitée par le roi de Prusse, en est arrivée à manifester cette qualité dominante et unique d'Allemande qu'elle a voulu conserver à sa fille même lorsque celle-ci était sur le trône de France.

Mais, pour bien saisir tout cela, il faut se rendre compte qu'il n'y avait pas seulement les membres, très nombreux, de la dynastie, mais tout un monde capable d'imposer à n'importe quel empereur et à n'importe quelle impératrice cette attitude, qui était latine, espagnole, italienne et, à partir d'un certain moment, française aussi.

II.

Administration et armée

Mesdames et Messieurs,

et, puisqu'il est ici, permettez-moi d'ajouter: Monsieur Bémont, parce que Monsieur Bémont représente mes années d'études à Paris et je retrouve un peu de ma jeunesse chaque fois que je le vois honorant une de mes conférences par sa présence (vifs applaudissements).

Je m'excuse tout d'abord de traiter d'une façon critique l'administration et l'armée autrichiennes à la fin du XVII-e et au XVIII-e siècle. Il y avait alors une grande impératrice: on voit

www.dacoromanica.ro

une personnalité active, une personnalité agissante et on peut s'imaginer que tout vient d'elle. C'est donc sa volonté, sa direction qu'on suit et on s'imagine que les prédécesseurs de Marie-Thérèse en ont agi de la même façon, en un mot qu'ils ont, eux aussi, *régné*.

Or, très sincèrement, après avoir de nouveau consulté les sources, après en avoir trouvé certaines que je ne connaissais pas auparavant, je dois dire qu'*ils n'ont pas régné*. Je dois trouver même une expression particulière pour exprimer ma pensée: ils ont „sous-*régné*“ ou bien leurs États ont été „sous-régnés“,— en allemand cela s'appellerait „unterregiert“. En effet, toute action dans ce monde autrichien ne vient pas d'une administration, elle ne vient pas d'une armée dans le sens qui s'impose aujourd'hui lorsqu'il s'agit d'une vie politique ou d'une campagne, d'une guerre. Comme il faut se détacher de tout ce que nous savons par notre vie actuelle pour saisir l'antiquité, pour comprendre les royautés d'empire, plus anciennes que l'antiquité classique, comme il faut se défaire de nos jugements, de nos préjugés, de nos illusions et de nos erreurs pour définir le moyen-âge —, qui est tout à fait autre chose, complètement en dehors de nous —, et il faut descendre dans les profondeurs même de notre façon de vivre pour se rendre compte de ce qu'il y a eu pendant ces siècles, lumineux d'une initiative, dont nous sommes aujourd'hui incapables, — pour le XVIII-e siècle, et pour certains pays du XVIII-e siècle, il faut faire le même effort.

S'imaginer que Léopold I-er, que Charles VI, que Joseph I, qui remplaça son frère, que Marie-Thérèse aient été des souverains comme les souverains de notre époque, qu'il y avait en eux un peu de ce „napoléonisme“ que nous mettons toujours sous la monarchie d'aujourd'hui, sans qu'il y ait tout ce qui excuse le „napoléonisme“, s'imaginer tout cela, c'est être dans le faux dès le commencement. Créer une Marie-Thérèse à laquelle on aurait donné une instruction politique, qui aurait commencé ainsi par avoir cet état de conscience permanent qui explique et impose la monarchie, c'est se tromper.

Marie-Thérèse n'a pas été „élevée“ —, et c'est le cas de plusieurs souverains de toutes les époques, et chacun s'en tire à sa façon de ce manque d'éducation première! Je disais, dans la première de ces conférences, qu'elle dansait à côté des spécialistes, des

www.dacoromanica.ro

profonds connaisseurs du métier, qui venaient d'Italie, mais, en dehors de cela, on ne sait rien de son enfance, comme on ne sait rien de ses premières années de mariage avec François I-er, sauf des anecdotes comme celle qui raconte qu'ils allaient se promener et qu'il leur arrivait de se trouver sur la propriété d'un tel qui les enfermait, les mettait sous les verroux, ne voulant pas reconnaître la possibilité que ce soit là l'impératrice et son mari. Ces anecdotes qui traînent dans les chroniques contemporaines ont été recueillies par quelqu'un qui n'était pas un historien, mais qui employait une patience infinie pour mettre ensemble tous ces faits divers et qui s'appelait Moritz Bermann[1]. J'ai trouvé son livre par hasard ; on ne croirait pas que ce soit un ouvrage qu'on puisse citer, mais, comme un prédécesseur a eu le courage de le faire, j'ose donc prononcer ce nom, qui n'est pas celui d'un historien de haute école.

On avait bien telles lettres de famille avant les grandes publications d'Arneth[2], par lesquelles on connait la vraie histoire de Marie-Thérèse, de sa vie et de sa politique. Il y a une correspondance d'un certain niveau, mais, avant cela, on ne disposait que des quelques choses enfantines qui, par un heureux hasard, sont venues à la connaissance des historiens.

Ainsi telle lettre que Marie-Thérèse écrivait à François de Lorraine avant son mariage, lorsqu'elle était fiancée à ce prince qu'on a sous, estimé et qui était cependant toujours, autant qu'il a vécu, sous toutes les directions visibles de cette politique. Cette lettre est écrite en trois langues. Comme il n'y avait aucune conscience nationale, celle qu'on s'imagine toujours, et non seulement une conscience nationale, mais une mission nationale, en voyage à la recherche d'un pacte et, aussitôt le pacte déchu, découvrant la possibilité d'un autre, — cela ce sont des choses de notre époque, et non pas du XVIII-e siècle —, alors, cette pauvre jeune fille, je dirai même: cette pauvre enfant, devant manifester ses sentiments envers celui qui allait être son époux, et, d'ordinaire, elle pensait en trois langues qui se mêlaient dans sa tête et s'inscrivaient sur le papier lorsqu'il n'y avait pas de secrétaire présent, — le secrétaire français, avant qu'elle eût eu le courage

---

[1] *Maria Theresia und Kaiser Joseph II.* 2 vol., Vienne Pest-Leipzig, 1881.
[2] Cf. aussi *Geschichte Maria Theresias*, 10 vol, Vienne, 1863-79.

www.dacoromanica.ro

d'écrire elle-même, elle commence en intitulant son fiancé : „Caro viro" et signe en latin „sponsia *(sic)* dilectissima". Puis, comme la fiancée était très aimante, elle n'oublie pas de donner un qualificatif allemand à François, qui était son „Mäuslein", ce qui signifie „petite souris" „petit rat". Quant à elle, elle se définissait de cette façon, pour dire qu'elle lui était très dévouée : „je suis comme une pauvre chienne". Or, voir une Marie-Thérèse, presqu'au commencement de son action publique, qui se considère, dans ses relations de famille, comme une „pauvre chienne", s'adressant à son tyran chéri, à son „caro viro", cela dérange un peu nos idées sur son génie.

Étant telle qu'elle était, on se demande, — et on peut se le demander pour ses prédécesseurs —, comment elle se sentait au point de vue national. Son père, qui avait été en voyage d'Espagne à dix-huit ans, qu'on a marié à cette date, qu'on a séparé pendant quelques années de sa femme, étant confié ensuite à quelques Espagnols et à quelques Italiens, avec lesquels li est allé là, en Espagne, — il y avait aussi un Français dans cette suite —, lorsqu'il est revenu de ce pays avait même accru cette provision, reprenant ces Italiens, ces Français et toute une série d'Aragonais, de Catalans, de Castillans, qui restèrent à Vienne les maitres du terrain, à côté des Allemands, qui cherchent à se pousser, comme ce Sinzendorf que Marie-Thérèse a toujours appelé Sinsi, „lorrainisant" son nom,—comme elle appelait Broglie : „le Broglie", *Der Broglie*, à la façon allemande.

Arrivée au trône, Marie-Thérèse n'a fait que continuer ce qu'avaient pratiqué ses prédécesseurs, c'est-à-dire qu'elle a gouverné avec les favoris de la Cour. Elle s'est aidée avec les Conseils, avec les hommes politiques qui s'imposaient, et qui la tyrannisaient même.

J'ajouterai que pendant de longues années, Marie-Thérèse, rijetant la culpabilité sur ces conseillers qui la dirigèrent toujours, n'a fait que geindre sur le crime qu'elle avait commis, par rapport à sa conscience, en prenant un lambeau de Pologne. Elle protestait : qu'elle n'en veut pas, que c'est contre ses principes, contre sa religion. On a dit donc qu'„elle pleurait et elle prenait", alors que Joseph II était d'un autre avis : il se disait : Je prends, — comme son modèle Frédéric II —, ce que je peux; et il y a jusqu'à nos jours la discussion : entre les trois larrons, la Prusse, l'Autriche

www.dacoromanica.ro

et la Russie, qui a été le premier, bien que, au fond, ce soit plus ou moins indifférent.

Joseph II avait cependant aussi quelques crises de conscience : ainsi, en prenant toute la Moldavie septentrionale, toute cette partie du territoire roumain sur lequel il n'avait aucun droit, il s'est avisé qu'il y a eu jadis un autre larcin de la part de l'Autriche, lorsqu'on changeait sans cesse les aigles du côté des Carpathes. Et il le reconnaissait : nous avons pris un territoire qui équivaut,— mais il y avait des forêts et on ne savait donc pas où il fallait s'arrêter ! —, à trois comtés, „drei Grafschaften“, et, maintenant, si nous prenons la Bucovine et les Turcs protestent, nous leur rendrons ce que nous leur avons pris auparavant, quitte à rendre la Bucovine aussi, si une autre contingence de gain se présente. Joseph II n'a pas lâché les deux pays roumains, la Valachie et la Moldavie, pour conclure la paix de 1791 avant d'avoir entrevu la possibilité de se refaire sur la France. Il se disait que Valachie et Moldavie valent si peu lorsqu'il y a une révolution en France où des personnes l'appellent, et alors on prendrait la Bourgogne ou la Flandre française, ce qui représente encore mieux que ces deux pauvres principautés roumaines sur le Danube.

C'est le fond de la politique autrichienne à ce moment. Mais, avec ce système, écouter la Cour, se soumettre à ses décisions, avoir ensuite des crises de conscience, regretter ce qu'on a fait pour répéter le jeu à la première occasion, mais laisser cependant ceux auxquels on a confié une mission malfaisante faire ce qu'ils veulent, il n'y a jamais eu de contrôle de la part du Souverain dans cette Autriche du XVIII-e siècle. La difficulté, c'était d'être dans une situation ; lorsqu'on y était, on restait le maitre. Personne ne se mêlait des actions qui se dessinaient, reposant, comme dernier résultat, sur la responsabilité personnelle de celui qui en était chargé. Il arrivait parfois qu'on était mis en jugement, enfermé, on parlait de faire pendre ou de fusiller tel général, puis quelque temps se passait, une nouvelle intrigue surgissait et le même était rétabli dans tous ses droits, comme on le verra à la fin de ces conférences, traitant des aventuriers, très nombreux, qui fréquentaient la Cour d'Autriche et qui s'y sentaient bien ; il arrivait même que les maîtres de la politique autrichienne au cours de telle aventure, s'en allassent dans un autre pays, ainsi que l'a fait de Bonneval, qui s'est moqué des Autrichiens pour aller se moquer

www.dacoromanica.ro

des Turcs et pour que, chez les Turcs, il finisse d'une certaine façon parce que, tout de même, les Turcs étaient moins conciliants.

Il y avait dans tout ceci des restes de souvenirs byzantins, de traditions de la Rome orientale, qui représentaient un élément politique beaucoup plus solide que ce que pouvait représenter cette Vienne du XVIII-e siècle. Il y a d'autres „métèques", très curieux, que l'on retrouve aussitôt qu'on plonge un peu dans l'information concernant l'Autriche. J'en ai découvert tout dernièrement deux ou trois, en dehors de ceux que je connaissais auparavant, mais, en fouillant encore, on en trouverait d'autres. Car l'Autriche au XVIII-e siècle, sous ses grands souverains, ou les grands souverains qu'on s'imagine, a été à la discrétion des aventuriers, parfois des plus ridicules et, pour, certains d'entre eux, des plus criminels. On se demande même comment, avec ce continuel louvoiement entre les intrigants et entre les aventuriers, l'Autriche a-t-elle pu se maintenir. S'il n'y avait pas eu Napoléon, avec cette concentration que représente l'Empire d'Autriche, ce qui a été aussi un moyen de sauver une monarchie qui ne pouvait pas vivre par elle-même, on ne sait pas s'il y aurait eu au XIX-e siècle une Autriche, parce que l'Autriche n'était ni gouvernable, ni capable de se maintenir au milieu de cette grande tempête qu'a soulevé la Révolution française. De sorte que, sous certains rapports, parfois diminuée par Napoléon —, c'est-à-dire qu'il l'a chassée de la maison germanique où il entrait quand il le voulait, — on a eu un système autrichien qui n'existait pas auparavant.

De sorte que l'Autriche du XVI'I-e siècle a été sauvée par l'administration et la direction que lui ont donnée deux étrangers, deux ennemis: Frédéric II, qui y a introduit un sens unitaire, un sens vraiment monarchique à ce qui n'était qu'une collection de provinces dont les intérêts se contredisaient, et, ensuite, Napoléon, qui a couronné l'édifice que Joseph II avait commencé sous l'influence de Frédéric.

Maintenant, puisque nous sommes arrivés à la Cour, traitons un peu ce sujet, pour arriver ensuite à l'administration elle-même et nous arrêter aussi à l'armée, arrivant en fin de compte à ces éléments qui étaient en même temps mêlés à la guerre et à l'administration et qui restaient des aventuriers

www.dacoromanica.ro

De quoi se composait cette Cour ? D'abord, sous Charles VI, de ses anciens amis d'Espagne, du lot espagnol qu'il avait pris avec lui et qui continuait à se maintenir autour de sa personne et de son action. Il y avait ensuite d'autres personnages ibériques, qui venaient de l'Espagne et du Portugal. Il ne faut pas oublier que Marie-Thérèse, destinée aussi à Frédéric de Prusse, auquel elle a échappé, a été d'abord amoureuse d'un prince du Portugal, Emmanuel, qui devait être son mari. On ne lui a pas permis ce mari. Cet Emmanuel de Portugal était membre d'une dynastie ancienne et illustre, mais, comme personnage, il appartient plutôt à la catégorie des aventuriers. Il avait quitté le Portugal à la suite d'une querelle de famille avec son royal frère : celui-ci l'aurait souffleté, et il paraît qu'il y avait eu des témoins. C'est ainsi qu'il quitta sa patrie pour toujours et vint s'établir à Vienne [1]. C'est alors seulement que François de Lorraine s'est imposé comme mari, de sorte qu'il aurait pu y avoir un prince consort portugais capable de devenir empereur comme l'a été François I-er. Mais Emmanuel n'est pas le seul qui eût amené une influence ibérique à Vienne. Joseph II a épousé d'abord cette princesse de Parme, qu'il a beaucoup aimée et qui est morte jeune, Isabelle, et on a tenté ensuite de lui faire épouser une princesse portugaise, Bénédicte. Il y a eu aussi un plan de mariage entre Charles, fils de Marie-Thérèse, ce fils qui est mort très jeune, et Marie-Louise d'Espagne, qui descendait d'Élisabeth Farnèse : elle est devenue ensuite l'épouse de Léopold II, frère et successeur de Joseph. Comme on le voit, des Italiens, des Espagnols, des Portugais se mêlent à la vie de famille de ces Habsbourg qui ne sont pas de purs Habsbourg.

J'ai mentionné déjà ces Espagnols, qui étaient si nombreux. A côté de ceux qui sont venus avec Charles VI, il ne faut pas oublier certains d'entre eux, beaucoup plus anciens, qui étaient venus avec doña Margarita, la femme de Léopold I-er. Un de mes élèves de l'École de Fontenay-aux-Roses vient de m'indiquer un petit livre espagnol d'un historiographe de circonstance, qui s'appelle Villa-Urutia [2], dans lequel il est question de cette

[1] Cf. aussi *Maria Theresia, Familienbriefe*, éd. Ullstein, Berlin-Vienne.

[2] Villa-Urutia, *Relaciones entre España y Austria durante el reino de la emperatriz doña Margarita, infanta de España, esposa del emperador Leopoldo I*, Madrid 1905

www.dacoromanica.ro

Margarita et de tout ce qu'elle a apporté d'espagnol à la Cour de Vienne. Elle a amené le duc d'Albuquerque, le marquis de Guardia et de Povar, puis, à l'époque de Charles VI, il y a eu ces Colloredo, qui sont encore là, et, au moment où le confesseur de la Cour était un Diego Cresa, tout ce qu'il peut y avoir de plus espagnol, parmi les personnages les plus en vue à la Cour, et les mieux écoutés, il y a un Catalan, contre lequel Sinzendorf a travaillé longtemps et qu'il est arrivé à remplacer, le marquis de Realt. Un archevêque de Valence, appartenant au parti de l'archiduc Charles, s'est établi à Vienne pour toujours: encore un Catalan, qui s'appelle Antoonio Folch de Cardena, et il avait un frère, Joseph, dont on a fait un gouverneur des Pays-Bas! Ainsi les Pays-Bas ont été administrés par un Catalan de la plus pure race, n'ayant aucune connaissance du nouveau pays et à peine initié aux dehors de cette vie de Vienne.

Nommons aussi un comte de Monte-Santo, un Cifuentes, un Savella, un Oropesa, un Carsino, un Rofrano, un comte Tarouca, et un Frantz Silva Tarouca a écrit l'histoire de sa Maison [1].

Voici pour les Catalans et les Aragonais. Mais, à côté d'eux, il y a une quantité d'Italiens qui dominent. Quand Léopold I-er, très pieux, a été amené à l'idée de la ligue chrétienne contre les Turcs, après la tentative hardie, et plus que hardie, insolente, de Kara-Moustapha contre Vienne, en 1683,—et à cette Ligue il est resté attaché jusqu'au bout, gagnant les Vénitiens et le Tzar Pierre de Russie, ce qui contribua essentiellement à amener la ruine de l'Empire Ottoman dans sa première formation, auquel on prit la Hongrie, et l'Autriche arriva aux deux traités, si favorables, qui faisaient entrer la Maison des Habsbourg dans la péninsule des Balcans: celui de Carlowitz et celui de Passarorowitz —, Léopold a été conduit par des ecclésiastiques d'origine italienne, comme Marc d'Alviano et, à côté, il écoutait comme des révélations célestes les prêches d'Abraham de Santa-Clara. Il est bien naturel qu'à cette époque il y eût eu beaucoup d'Italiens à Vienne, et même Charles VI a été élevé par un Italien, Lavagni.

En Espagne, il a été accompagné par un Stella, un Sormiani, un Cavriano; le médecin de la Cour était l'Italien Lassone, que même on recommandait à Marie-Antoinette qui, ne croyait pas trop aux médecins français. Puis un chapelain qui a eu une

[1] *Die Silva-Taroucas in Österreich*, 18 9.

www.dacoromanica.ro

grande influence à la Cour, Matteo Poggi. Le comte de Cisternini était inscrit parmi les courtisans. A côté d'eux, un très influent Augustin, du nom de Figani. L'historiographe du règne de Charles VI, personnage mêlé à toutes les intrigues et dont l'appui était nécessaire pour arriver à quelque chose, s'appelait Camozzi: il venait de Modène. Lorsqu'on prenait un général, alors sa femme, sa fille s'introduisaient dans le même milieu de Cour, ainsi qu'il arriva avec un des plus grands généraux de l'époque de Léopold, un Français, de Souches, dont la fille s'est mariée avec un noble mi-allemand, mi-espagnol, et elle a été, à la façon espagnole, la „maïa" de Marie-Thérèse. Donc, dans la Vie d'Antoine Caraffa, dont je parlerai ensuite, et je suis encore sous l'influence de son admirable biographie, presque totalement oubliée dans les oeuvres du grand penseur qui s'appelait Jean-Baptiste Vico, et on peut s'apercevoir de quelle façon les personnes féminines appartenant à ce monde des généraux entrecroisaient leurs ambitions, pouvant arriver à une situation déterminante, une comtesse Caraffa eut un très grand rôle à Vienne parce qu'Antoine était un des généraux les plus en vue de l'armée de Léopold I-er.

Avant de donner quelques noms de conseillers français, noms qui serviront à démontrer par des cas personnels ce que j'ai représenté d'abord dans une formule d'un caractère général, à chaque moment, à Paris, Marie-Antoinette pouvait recevoir de ces Italiens de la Cour de Vienne qui venaient lui apporter des conseils, parfois des réprimandes, qu'elle recevait trop souvent pour pouvoir jamais les écouter, car Marie-Thérèse a toujours souffert de ce défaut de prodiguer les conseils, et la personne qui en distribue trop n'arrive jamais à se faire écouter. Voici donc qu'arrivent à Paris un Caironi, un général Pellegrino. Lorsque Joseph II se rendit en France pour morigéner sa soeur et pour lui infliger tout un programme de vie, on ne le laissa pas seul, sachant combien son esprit était pédant et acariâtre, combien inspirait d'antipathie cet homme, les poches pleines de directions: on lui donna donc comme compagnon quelqu'un qui savait mieux agir sur des consciences aussi branlantes que celle de la jeune reine de France, le général Pellegrino [1]. On

[1] George Girard, ouvr. cité, pp 193, 211, 246

www.dacoromanica.ro

attendait à Paris, en 1777, le duc de Bragance, qui appartenait à la même famille que ce dom Emmanuel qui devait être l'époux de Marie-Thérèse [1].

Mais, lorsqu'il s'agit de l'influence de l'esprit français, il faut considérer, ainsi qu'il a déjà été dit, l'esprit français comme ne venant pas seulement par les Français. En effet, aussitôt qu'il y a un envahissement des autres sociétés par une société nationale, cet envahissement peut être accompli par les représentants mêmes de la race, qui sont visibles, ou bien par d'autres qui ne sont pas visibles, mais au fond c'est la même chose. Être Espagnol ou Italien, au XVIII-e siècle, c'était un peu être Français, comme, à l'époque de Catherine de Médicis, être Français c'était tout de même être très italien, un peu espagnol aussi. Les nations vivent par des transmissions qui s'exercent souvent par des voies mystérieuses, et la diplomatie n'arrive pas toujours à des résultats positifs, parce qu'il y a des chemins qu'elle ne peut pas suivre. Elle suit des lignes nationales, pour les contrecarrer, ou espérant les briser pour toujours, mais la chose continue sous d'autres noms et ces noms ne peuvent plus être atteints et empêchés. J'ai déjà mentionné les Français de Lorraine et des Pays-Bas, qu'on peut connaître un peu plus tard par un ouvrage dont l'original est en français, mais qui a été publié dans une traduction allemande, les mémoires de Loulou von Türheim, originaire de ces Pays-Bas. Elle est venue à Vienne, — où elle eut aussi un amour portugais. Ces charmants mémoires montrent combien ces Belges, — pour employer un terme qui n'est pas encore de mise, — pénétraient dans la société viennoise. Pour le moment on a le prince de Ligne, avec sa grande influence; il avait des procès à Paris et a été donc recommandé à Marie-Antoinette par Marie-Thérèse, qui faisait cependant des réserves sur la moralité et surtout sur ce grand défaut du prince de Ligne de dire tout et en grande partie de parler de choses qui lui étaient favorables, mais ne lui étaient jamais arrivées! Il voulait établir son second fils en France [2]. Il a continué ainsi jusqu'à un âge avancé, à l'époque des traités de Vienne, lorsqu'il arrivait avec son énorme coiffure, malheureusement très peu-

[1] *Ibid.*, p. 225.
[2] *Ibid.*, pp 183. 185, 187.

www.dacoromanica.ro

plée — et le fauteuil sur lequel il s'asseyait s'en ressentait —, s'imaginant pouvoir jouer à quatre-vingts ans encore une influence. Il y avait aussi un d'Arenberg et d'autres qui entraient aussi par la porte catholique, car on était encore assez catholique à Versailles comme à Vienne, si dévote, où on mourait d'ennui à cause de ces pratiques espagnoles dont se moquait Rohan, en décrivant à un de ses collègues de diplomatie à Rome, qui était un ecclésiastique, dans ce grand monastère qu'était devenue la Cour de Vienne. Dans la troisième conférence, j'essaierai de montrer que l'illusion d'une grande Vienne et d'un fort esprit viennois à cette époque doit être abandonnée: Vienne s'est formée peu à peu, mais au XVIII-e siècle c'était une ville de 90.000 habitants, vivant pour la plupart dans les faubourgs; une grande partie de ce qui est maintenant à Vienne était un peu à côté, et le „Versailles" viennois était la résidence de seigneurs plus ou moins attachés à la vie de la population.

Il a été dit dans la première de ces conférences que Marie-Thérèse a pleuré sur la fin de la Maison d'Autriche et sur la fin de la Maison de Lorraine, en disant: ces deux Maisons revivront peut-être par mes filles, par leur postérité[1].

Comme vrais Français, il y avait des dames de la Cour, comme cette fille de des Souches mariée à un Turn de Valsassina. François I-er avait amené un Savoyard, neveu du roi de Sardaigne, un comte de Chablais. Une princesse de la famille régnante, Élisabeth Christine, représentait à Vienne l'Ordre de l'Amour du prochain, amour du prochain qu'on n'observe pas autant dans les lignes directrices de la politique autrichienne à cette époque. Citons encore Nicolas de Jaquemin, secrétaire, un Justel, ou l'apparition à Vienne des Salésienes de Germaine de Chantal.

Venant, maintenant, aux généraux, la Maison d'Autriche employait des Italiens dès la fin du XVI-e siècle. Il y a eu comme principal général de Rodolphe II celui qui a introduit la technique militaire en Autriche, Georges Basta, Albanais, d'une famille établie dans l'Italie méridionale: il pratiquait le métier en lisant

---

[1] Elle écrit à Marie-Antoinette: „Vous dites fort bien que c'est triste de voir s'éteindre la Maison de Lorraine... J'ai eu le malheur de voir celles d'Autriche et de Lorraine s'éteindre, et elles ne revivent qu'en vous, mes chers enfants"; Georges Girard, ouvr. cité.

www.dacoromanica.ro

les auteurs anciens, dans ces Pays-Bas, à l'époque des grandes persécutions. Georges Basta a donné le premier manuel de la cavalerie, ouvrage écrit en italien, qui a servi de norme pour les généraux de cette branche.

A cette époque, — et il y avait aussi des Ragusains, dont le rôle était très grand : à côté d'un Carlo Magno, qui venait de Milan, du reste, des Ragusains, de pure race slave, les de Marini Poli, qui étaient employés surtout pour les négociations avec les princes roumains et pour les rapports avec l'Orient au moment de la grande croisade qu'on croyait pouvoir faire aller jusqu'à Constantinople, transformée, dans une de ces illusions dont s'est nourrie souvent la politique autrichienne, en Clementina, d'après le nom du Pape Clément XIII, qui donnait l'argent et bénissait. Et on voit dans ces grands projets quelque chose qui ne venait, sans doute ni de Vienne, ni de Prague, mais de l'esprit de la Renaissance dans sa forme la plus hardie et la plus illusionniste.

Pendant le XVII-e siècle, il y a eu, comme principal général de Léopold I-er, Montecuccoli, dont on a les Mémoires, souvent publiés et largement employés pour éclaircir tous les côtés militaires de ces campagnes. Il y avait un Cavriolo, un Caprara, que Caraffa a rencontré en Hongrie. Il y a eu aussi quelqu'un d'origine plus basse, malgré son titre de comte bolognais, qui s'est manifesté plus tard dans le monde oriental, et non seulement comme général, mais aussi comme diplomate très avisé et comme écrivain scientifique : on lui doit un grand ouvrage sur le Danube, „Danubius pannonico-mysicus" : Marsigli, dont la correspondance est encore conservée à Bologne.

Il y a eu Veterani, qui a combattu dans le Banat, entrant à un certain moment aussi en Valachie, où il a eu des rapports très étroits avec le prince de ce pays roumain, Brâncoveanu. Sa correspondance est encore conservée à Urbino, dont il était originaire. Citons ensuite un Arrivabene, un Vecchia, un Cusani, un Pace, un Corbelli, un Tabella, un Magno, un Doria, un Piccolomini, un Nigrelli ; Luca Damiani fut surintendant de la flotte. Telle action militaire a été créée, poursuivie et menée à bout sans qu'aucun des officiers allemands d'Autriche s'en soit mêlé.

Tout cela a été une chose italienne dès le commencement, et les méthodes de l'Italie du XVIII-e siècle, qui étaient un peu les anciennes méthodes de l'Italie de la Renaissance et celles de la

www.dacoromanica.ro

France de Louis XIV, ont été le fond de l'action d'une armée qui n'en était pas, à vrai dire, une.

Tel beau livre sur l'histoire de l'armée autrichienne procède par des chapitres où il est question des régiments. Or, devoir faire l'histoire d'une armée par les régiments, cela prouve que cette armée n'a été pendant longtemps qu'une collection de régiments. Ces régiments appartenaient d'ailleurs à des personnages qui, lorsqu'ils s'appelaient Eugène de Savoie ou Montecuccoli, arrivaient aux plus grands résultats. Mais, aussitôt que ces généraux disparaissaient, on retombait dans le gâchis et on finissait vaincu par les Turcs et perdant, comme à la paix de Belgrade, tout ce qu'on avait gagné à la paix de Passarowitz. Autrement on ne s'expliquerait pas la décadence après ce grand élan, ni l'abandon de toute une politique, la résignation après la honte d'une défaite des armées impériales par le Grand Vizir.

Les Conseils ne manquaient pas: Conseils de généraux plus expérimentés qui, par exemple, pendant la seconde guerre contre les Turcs, avertissaient qu'il ne fallait s'établir ni à Vidine, ni à Belgrade, ni en Macédoine, parce qu'il n'y avait là que des garnisons ne tenant pas ensemble et qu'il suffirait d'un nouveau courant de cette énergie ottomane qui n'était pas morte pour balayer tout ce qui est arrivé. L'apparition sporadique des généraux étrangers venant chercher fortune à Vienne donne l'explication des changements perpétuels entre le plus grand bonheur des armées et la défaite absolue, après laquelle la diplomatie n'a qu'à souscrire au traité de paix, abandonnant des provinces à peine acquises.

Dans cette armée, il y a, comme je le disais, aussi des Français: à la suite de des Souches, le prince de Lorraine, Charles Thomas de Vaudemont, puis Bussy-Rabutin, d'une famille bien connue, qui est resté en Transylvanie pendant de longues années: magnifique général de cavalerie, qui n'entendait rien à l'administration et à la politique, et il a fait beaucoup d'erreurs qui ont été chèrement payées. A côté, Stainville, Lorrain, qui a été, vers 1716, gouverneur de la même Transylvanie à peine acquise, et la grande chaussée de l'Olt, la Via Carolina, du côté de la Tour-Rouge, n'est pas l'oeuvre des Conseils, qui pouvaient empêcher parfois une action, jamais la déterminer, mais celle de Stainville. Bussy Rabutin, Stainville et même Wallis, peut-être aussi Tige,

www.dacoromanica.ro

sont des Français, venant d'un côté ou d'autre. Aussi des lieutenants-colonels, comme de Renault. Tous ces personnages avaient des rapports entre eux, parlant et écrivant leur français de chez eux. Et il arrivait parfois que des Allemands s'adressaient à Rabutin pour se faire comprendre, en français.

En voici un échantillon: „Avec la lettre de Votre Excellence du 30 mars passé, j'ai bien reçu et les nouvelles et les lettres qui lui sont venues de Valachie. Je lui rendrai humble grâce pour le renvoi de l'un et de l'autre et, devant y répondre par ordre de Sa Majesté Impériale, notre Auguste Maitre, je dirai à Votre Excellence par le même ordre que Sa Majesté Impériale veut que sans perdre de temps Votre Excellence fasse passer sans aucun délai les ci-jointes à M. le Prince de Valachie pour qu'il puisse avancer devers la Turquie...".

Par tout un groupe de lettres on voit non seulement ces Français conserver leur façon d'être, tout à fait française, mais l'imposer; ils semblent pouvoir franciser, créer une chancellerie militaire française, même avant Eugène de Savoie. Bien entendu, lorsqu'Eugène de Savoie est arrivé, il a dominé tout. Et il y a eu un moment où on ne s'adressait pas à l'empereur lorsqu'il y avait une faveur à demander; celui qui en disposait, c'était Eugène de Savoie. Il était comme le monarque de l'armée autrichienne. Et sa personnalité était restée celle du Piémontais de la Cour de Versailles, du petit abbé qui aurait voulu rester au service de Louis XIV, étant lié avec Mazarin, apparenté avec le comte de Soissons, la France lui étant sa vraie patrie.

Je crois qu'on commet une erreur en fait d'histoire lorsqu'on voit toujours l'action et pas assez celui dont elle vient. L'action elle-même est inexplicable sans le personnage. Il faut avant tout créer le personnage et puis les spécialistes de la technique militaire ou de la diplomatie ou de l'administration peuvent venir ajouter leur mot. On ne peut pas exiger toujours un psychologue de l'histoire, mais il faut qu'il y ait des psychologues dans l'histoire: autrement on présente des ombres chinoises, pas même le cinéma colorié, avec la possibilité d'entendre vaguement les personnages qui passent sur l'écran.

Mais j'ai dit, et je finis par les présenter, qu'il y a eu beaucoup d'aventuriers à Vienne. Il y en a eu de toutes les espèces. J'avais

www.dacoromanica.ro

commencé par me rappeler les aventuriers roumains, qui me paraissaient être les seuls. J'avais donc un sentiment d'humilité et me disais: cette nation a fabriqué seule des charlatans de cette espèce. Il n'en manque pas, sans doute, a toutes les époques, seulement ceux qui étaient Roumains avaient à Vienne des parents très rapprochés, et on reconnait aussi des parentés d'esprit que je suis arrivé peu à peu à découvrir: entre charlatans on constate même des rapports de famille. Par exemple celui qui s'appelait Radu-Rodolphe Cantacuzène, prince descendant d'empereurs, avait un frère qui voulait être despote de Serbie, et il s'était entendu avec certains ecclésiastiques et chefs serbes; il a été enfermé dans une prison autrichienne et y est resté presque jusqu'à l'heure de sa mort. Rodolphe se présentait comme comte, marquis, etc. de toutes les localités qui appartenaient à la carte de Valachie à cette époque. Il prétendait descendre de toutes les grandes familles byzantines. Et son secrétaire italien cherchait des personnes aimant les décorations, qui payaient pour être membres de „l'Ordre Constantinien". Avant de trahir tout le monde, car il a voulu passer au service du roi de Prusse et est allé mourir chez les Polonais, à Kameniec Podolski [1], au commencement il avait demandé seulement l'insigne honneur d'être commandant d'un régiment autrichien, et on le lui avait accordé. On a retrouvé les drapeaux, qui étaient magnifiques, de son régiment illyrien, avec lequel il est allé jusqu'à Trieste. L'entrée de Rodolphe Cantacuzène, descendant de toutes les grandes familles byzantines, à Trieste, sous les plis du beau drapeau qui claquait au vent c'était quelque chose de nouveau.

Il n'est pas resté isolé et une de ses filles a épousé un O' Donnell, qui venait d'Angleterre et qui a été un des favoris de cette Cour de Vienne, les parents de Rodolphe Cantacuzène, dans une généalogie de la famille, aimant invoquer cette brillante alliance.

Il y en avait d'autres. D'abord un Fleury, qui s'appelait Jean-François-Joseph Villecardel, marquis de Fleury et de Beaufort. Il avait commencé par être pirate. Ce Fleury prétendait, en cette qualité de pirate, qu'il avait conquis un certain nombre des îles de l'Archipel et que les Grecs l'avaient proclamé roi, basileus. Or, en revenant chez lui, il avait trouvé tous ses partisans décapités, leurs têtes étant sur des pieux. Il est allé alors à Vienne,

[1] Voy. Iorga, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, série III, XIII.

www.dacoromanica.ro

ce roi de l'Archipel. On l'y a créé général de la flotte, avec un titre un peu ridicule: „General zu Wasser". Il a demandé à l'empereur la permission d'organiser une flotte à voiles sur le Danube, chose qu'on n'avait jamais vue: avec cette flotte il aurait passé dans la Mer Noire et aurait conquis même Constantinople. Dans d'autres circonstances, on l'aurait enfermé, mais non, on l'a retenu, et Fleury est arrivé à trouver un associé hollandais qui s'appelait Louis van Assenburg. On a gagné même le troisième, qui était un Suisse du nom de Pesme de Saint-Saphorin [1]. Avec sa flotte du Danube, celui-ci n'a rien fait, mais il a rédigé une quantité de rapports sur l'affaire du „Tibisque", c'est-à-dire de la Tisa. On a arrêté quelquefois les membres du trio, mais ils se sont maintenus pendant longtemps. Et même ils ont eu des rapports avec un homme aussi sérieux, aussi illustre qu'Eugène de Savoie lui-même.

Mais ce n'est pas le seul cas. Dans un article de la *Revue Historique*, en 1898, on s'est occupé du marquis de Langallerie, jadis ami de Bonneval, d'Emmanuel Maurice, prince de Lorraine, duc d'Elbeuf, autre type d'aventurier, et lui-même hôte de tous les pays, ayant été en Hollande, où il fréquenta un envoyé ottoman, lui proposant une invasion de l'Italie, en Russie, au Danemark. Le marquis et ses associés présentaient des titres sur la souveraineté de certaines îles de l'Amérique, — comme ce landgrave de Leiningen, qui s'intitulait: de Hacharol, de Linange, prince de l'Empire et de Chabanois, duc de Langelpont, Madagascar, d'Ophir, de Feros, d'Oleron, de Tizpui et de Ruse, „commandant général des armateurs indépendants dans beaucoup de pays d'Amérique, d'Asie et d'Afrique et par la grâce de Dieu amiral-général des flottes de la théocratie du Verbe Divin". Ces îles venaient à peine de naître sur la carte, et elles n'ont pas survécu à cette aventure.

Ils étaient ainsi comtes, marquis, princes, tout ce qu'on veut. Une société par actions avait été formée entre eux, et, lorsqu'ils ont dû s'enfuir il y eut un congrès à Dresde, puis, comme il y avait encore des personnes qui tenaient à la réalité de l'entreprise, un autre se réunit à Brême, mais Langalerie jurait ses grands dieux qu'il ne voulait plus être charlatan et les autres

[1] Voy. S Stelling-Michaud, *Les aventures de M. de Saint-Saphorin sur le Danube*, Paris-Neuchâtel.

www.dacoromanica.ro

lui demandaient de l'être jusqu'au bout[1]. Il finit en 1717 en prison à Vienne.

Puisqu'on a beaucoup médit de la politique française à l'époque de la marquise de Pompadour, qui a été de fait une reine,— la Du Barry ne l'a pas été autant —, et on a critiqué cette atmosphère empestée de la royauté française avant la Révolution, trouvant une explication de la Révolution même dans cet état pitoyable et révoltant de la royauté, l'Autriche de Marie-Thérèse peut servir de repoussoir. Au moins la politique française a été toujours une chose de France. On n'a pas recueilli des aventuriers de tous côtés pour souscrire aux projets aventureux les plus ridicules et les plus insensés. Et, en même temps, cette politique française avait des traditions et suivait des lignes qui, par-dessus la Révolution, se sont imposées à Napoléon et qui resteront toujours les lignes directrices de toute politique française.

(A suivre.)

Un travail de synthèse nationale:
N. Iorga: „Histoire de Roumains et de la Romanité Orientale"
— Vol. III et IV, 1937[2] —

III.

Les fondateurs.

Le III-e volume embrasse quatre siècles d'histoire des Roumains, entre l'an mille et 1418, époque des grandes fondations politiques roumaines (livre III), dont l'apparition est longuement préparée par un processus de *collaboration* avec les Touraniens de la steppe, les Bulgares et les Hongrois (livre I-er) et par la phase intermédiaire des fondations politiques danubiennes et balcaniques (livre II). Les trois phases de la création politique roumaine représentent par rapport à la capacité de création du peuple roumain trois moments de l'élaboration psychique.

Les *collaborateurs* apparaissent en même temps au Sud du Danube, où le caractère valaquo-albano-slave de l'État macédo-

---

[1] Voy. Moritz Bermann, ouvr. cité, p. 77 et suiv. Il avait un neveu, de même moeurs, le comte de Coulange.

[2] Voir le Compte-rendu pour les vol. I, 1-2, II, dans cette Revue, année 1937, pp. 115-124.

www.dacoromanica.ro

nien (le second Tzarat d'Ochrida) a été démontré par M. N. Iorga autrefois, dans „Formes byzantines et réalités balcaniques", 1922 (pp. 109-110) — et, maintenant, àvec nouvelles preuves à l'appui (chap. I-er) — et au Nord du Danube, où s'effectue la symbiose roumano-turque avec les Petchénègues au XI-e siècle (ch. IV). Cette dernière précède, d'après M. Iorga, le contact des Roumains avec les Hongrois en Transylvanie, exposé dans le V-e chapitre, parce que l'auteur rejette un contact *pannonique* des deux peuples, thèse soutenue par M. N. Drăganu [1]. M. N Iorga croit que les éléments dont la présence a été démontrée en Pannonie par cet érudit appartiennent à une branche romanique autre que le roumain (p. 22).

On établit ici que l'existence „d'une formation locale" à Vidine, vers l'an mille, aurait influencé „l'organisation plus élevée des régions de l'Olt roumain (pp. 14-15); que le premier *contact* des Roumains avec les Hongrois a eu lieu „dans la péninsule des Balcans" (p. 25) et que la collaboration avec les Petchénègues a été établie „au X-e et au XI-e siècles" en Transylvanie; que, „dans le vide pétchénègue" du même pays,—s'appuyant „sur une *symbiose* avec les Pétchénègues" (p. 39), s'était ébauché „une formation politique" qui n'était pas encore un État, „mais le *voévodat*, c'est-à-dire le domaine politique *indépendant* de tout le Pays Roumain", compris entre la Tisa et le Danube (p. 30). Un prince de Transylvanie, *Mercurius*, „le premier chef de province" après l'occupation magyare (p. 33) est mais en rapport avec cette formation politique roumaine qui s'appuyait sur les Carpathes et sur le Danube, étant „basée sur une symbiose avec les Petchénègues" (p. 39). Les survivances de cette collaboration (pp. 40-44) seront renforcées par l'autre symbiose du même genre, roumano-cumane (chap. IV). Mais, en opposition avec leurs congénères, les Petchénègues, les Cumans „sont arrivés à l'idée de l'établissement d'un État comme celui des Huns et des Avares" p. 72), ce qui sera un fait plein de conséquences pour l'avenir politique des Roumains: on dira plus loin que „les princes roumains eux-mêmes sont les continuateurs des Khans cumans" (p. 149). L'auteur considère les *Ciangăi* (Csangó) comme les descendants des Petchénègues (p. 43), mais „l'idée que les *Gagaouzes* seraient des Cumans doit être abandonnée" (p. 74).

---

[1] *Românii în sec. IX-XIV pe basa toponimiei și onomasticei.*

www.dacoromanica.ro

Le contact avec les *Hongrois* en Transylvanie (chap. V) fait ressortir partout la preexistence des Roumains, démontrée encore une fois par une vérification des sources hongroises et de la toponymie (pp. 60-65). Remarquable est l'explication de „l'autonomie presque totale" du pays et de „la perpétuation de *l'idée voévodale*": la conquête „par la seule initiative d'un chef insoumis" qui aurait tenté une espèce de *voévodat de synthèse* avec les anciens habitants, conservant aussi des sympathies pour l'orthodoxie" (p. 53). Il n'est question cependant en Transylvanie que „d'un *parallélisme* des Hongrois avec les Roumains, chaque nation conservant ses conditions de droit" (p. 50).

Le livre deuxième s'occupe des premières fondations politiques roumaines: *danubienne* et *balcanique*. En poursuivant les manifestations politiques du peuple roumain dans ses autonomies, M. Iorga découvre une première fondation politique dans la *Vlaşca* danubienne, avec le centre à Durostorum (ch. I) „imitation de l'ordre... turc" (p. 83). Ces États ont duré jusqu'au XII-e siècle (p. 86).

La Hongrie devient „une province byzantine" (p. 94) et, devant l'afflux de la vie roumaine" (p. 100), on fait appel, pour suppléer à son incapacité, à la colonisation saxonne, sans „aucun statut" d'abord (p. 104), organisée ensuite sous la forme de „l'université". Cependant les Assénides donneront „la nouvelle création roumaine dans les Balcans" (chap. III). L'auteur a soutenu toujours qu'on doit chercher les origines du mouvement vlaque dans les „Vlachies" du Pinde et de la Thessalie, avec leurs *privilèges séculaires* et la *transhumance millénaire* (p. 103) et il appuie sa théorie sur de nouveaux arguments, tirés de l'état de choses et de la logique historique; il souligne le caractère populaire roumain du mouvement et celui *romain* de l'Empire fondé (p. 111); personne n'a mieux expliqué le sens politique de la nouvelle création, avec son triple caractère, la royauté accordée par le Pape s'ajoutant aux autres missions.

Dans „la mise en valeur des Roumains sur la rive gauche du Danube" (chap. IV) on nous donne l'analyse des tentatives impérialistes du royaume apostolique depuis André, le roi „sud-oriental", „candidat à Byzance" (p. 125), qui donne un statut aux Saxons *(ibid.)*, fait appel aux Teutons, auxquels „sera dûe sans doute la *colonisation* intensive du pays des Szekler" (p.

www.dacoromanica.ro

126). Le problème des Teutons est amplement exposé dans les conclusions d'une étude ancienne de l'auteur, mais point vieillie (p. 137, note 1): le motif de leur expulsion (p. 136), l'existence *des chefs roumains* que la présence des pseudo-évêques réclame (pp. 137-138), la création d'une *Cumanie vassale* par le roi apostolique (pp. 138-144) sont autant de problèmes graves de l'histoire du Sud-Est européen, qui ont décidé sur le sort du peuple roumain pendant le XIII-e siècle et que l'auteur éclaire par sa vaste érudition. Du bref exposé de l'invasion tatare ressortent les grands résultats qui en résultent pour les Roumains, *delivrés* de la collaboration militaire imposée (p. 145). Il s'ensuit une *double délivrance :* du côté de la Hongrie impérialiste et des Cumans fuyards, dont les Roumains héritent „la notion de l'unité territoriale entre les Carpathes et le Danube" (p. 148) et les princes roumains „le sens intime de leur autorité" (p. 149), c'est-à-dire l'idée du despotisme asiatique. A leur tour, les Cumans transplantent l'institution roumaine du *juge* en Hongrie (p. 149). Pour reconquérir la Cumanie après 1241, le roi de Hongrie appelle d'autres chevaliers, les Hospitaliers, dont le contrat, analysé ici, fournit de précieux renseignements sur l'état politique et économique de la „Transalpina".

Mettant à contribution toutes les sources, comme il le fait d'habitude, l'auteur constate que, dans la seconde moitié du XIII-e siècle, „partout l'élément roumain *surgit*" (p. 164), aussi bien en Transylvanie, qui devient autonome et où „les Roumains jouent déjà un rôle et ont même une *situation de parité* avec les Hongrois colonisés" (p. 158), qu'au Sud des Carpathes, où les voévodes, comme Litovoiu, combattent le roi, ou consolident leur État, comme le prince d'Argeș, recueillant l'héritage de Litovoiu. On constate ainsi (chap. V) un grand mouvement de „l'énergie roumaine en marche" (p. 166), plein de la force créatrice de la race, sur toute l'étendue de l'habitat roumain, ayant partout la même *orientation* (p. 163).

Est il besoin de souligner l'importance des bases nouvelles de la synthèse d'histoire roumaine que nous venons d'exposer ici? Cependant, la rénovation historique ne s'arrête pas ici. De nouvelles conceptions vont élucider maintenant le mystère de la fondation des deux États qu'on appelle les principautés roumaines et que l'auteur embrasse dans l'expression: *„la création*

www.dacoromanica.ro

indépendante", considérée ici, dans l'évolution du peuple roumain, comme „la première synthèse roumaine du XIV-e siècle". La séparation politique des Roumains ne constituera pas un obstacle pour l'auteur, qui pourra ainsi construire dorénavant la synthèse considérée comme le miroir de l'évolution organique de la nation, sans tenir compte ni des limites politiques, ni du cadre chronologique des règnes; il ne sera donc question d'autres sections que de celles tracées par la succession des *idées-forces* ou de l'*état d'esprit* dominant: c'est celui qui va déterminer dorénavant, pour les esprits sensés, *les époques organiques de l'histoire roumaine*. Et cette histoire ne sera plus la suite de biographies mal cousues qu'on présente d'habitude comme oeuvre historique.

Nous allons voir comment la „consolidation d'un État du Pays Roumain" est précédée par des actions révolutionnaires entre les limites de la Hongrie, qui aboutissent à l'autonomie de certaines provinces, la *Transylvanie en tête* (p. 174). Sous le voévode Apor, celle-ci devient „un *vrai royaume* de domination voévodale" (p. 182), et son chef agit en collaboration avec le prince roumain d'Argeş (pp. 180, 183). *Fondé* quelques dizaines d'années avant l'avénement de Băsărabă et quelques années après la mort de Litovoiu par un *anonyme*, l'État roumain prend ses origines dans l'union des deux voévodats séparés par l'Olt, sans avoir aucun rapport, avec le colonisateur légendaire „Negru-Vodă" (pp. 188, 197). Sans l'autonomie transylvaine, supprimée plus tard par Charles-Robert, et qui s'était interposée entre la Hongrie impérialiste et la *domnie* d'Argeş, cette fondation n'était pas possible (ch. I). Sa consolidation comme État de *paysans libres* est l'oeuvre de quatre grands organisateurs, que l'auteur appelle en roumain *ctitori* (= fondateurs): Băsărabă, Nicolas-Alexandre, Vladislav et Mircea (pp. 405-406).

Băsărabă, dont l'autorité est analysée dans ses éléments (p. 191), „n'est pas un *fondateur*" dans le sens propre du mot, „mais un continuateur et, à la fin de son règne, un *libérateur*" (p. 188). Il occupa, en dehors de son héritage, des terres appartenant au roi" (p. 190), il établit, pour la première fois, des relations diplomatiques avec le monde slavo-byzantin (emprunt d'institutions), d'un côté, et avec le monde latin, de l'autre (p. 191), par son lien féodal. Un chapitre entier (III) sera dédié à la

www.dacoromanica.ro

première grande guerre pour l'indépendance, qui fut aussi „un grand combat livré par tous les Roumains, bien que sur deux fronts différents" (p. 218), auquel prennent part des Transylvains, créés chevaliers, autour de Charles-Robert, et des Moldaves (pseudo-Tatars), autour de Băsărabă.

Sous *Nicolas-Alexandre*, fin diplomate et organisateur de grand prestige, en rapports suivis aussi avec la Hongrie, avec Byzance, qui lui reconnaît un siège métropolitain avec ses conséquences politiques (p. 230), on trouve partout une „manifestation de la valeur des Roumains" (p. 228), sous forme de révoltes, dans les autonomies acquises et jusque dans l'enrôlement des Roumains comme *milites* du roi Louis, qui combattaient en Italie même (pp. 224-225). C'est lui qui „a fait entrer son pays dans un complexe de droit et par ce fait même dans la conscience politique du monde" (p. 405).

La synthèse politique et culturelle sous les deux autres „fondateurs", Vladislav et Mircea, est donnée dans les chapitres IV-IX comme un ensemble organique de la vie roumaine, à laquelle participent également les Roumains de Transylvanie et ceux de la nouvelle fondation moldave. Les facteurs d'histoire politique du Sud-Est européen donnent toujours le sens et les causes pour beaucoup de faits inintelligibles jusqu'ici dans cette histoire: *la politique sud-orientale* des Angevins, qui transplantent les coutumes féodales, et la *politique de croisade* de Sigismond de Luxembourg, dont le corollaire unique était: *l'impérialisme hongrois* sur le Danube, de Belgrade jusqu'aux embouchures, qui devait étouffer au berceau l'indépendance roumaine. Ajoutons: *les tentatives de la propagande catholique, l'expansion de la dynastie de Pologne dans ce Sud-Est,* et, en fin de compte, *la menace turque,* — voilà tant de forces opposées au paisible développement du peuple roumain et qui devaient être surmontées; c'est ce que l'auteur découvre à propos, identifiant leur rôle tour à tour dans les choses roumaines; armé de toute l'information nécessaire, il nous donne la synthèse de cette grande époque de création roumaine.

Le renouvellement des études historiques sur le problème de la fondation de la *Moldavie* repose sur quatre points: a) la première descente de Dragoș, considérée jusqu'ici comme légendaire, devient historique; b) la double descente a eu lieu presque

www.dacoromanica.ro

simultanément et plus récemment que la date qu'on lui attribue, vers 1342; c) la première descente-„infiltration, commandée et sujette de la Hongrie" (p. 256), par une délégation féodale, celle de Dragoş, est supplantée par la seconde, „spontanée et libre", de Bogdan; d) vaincus par Bogdan, les fils de Dragoş ont créé dans le Maramureş un autre „pays roumain", opposé à la Moldavie de Bgdoan (pp. 259-260).

Vladislav, „le troisième fondateur", étendit „les frontières de la Valachie proprement dite", occupant „les duchés" transylvains et la rive droite de Danube sur trois gués (pp. 405-406), juste au moment où l'*impératif danubien* et l'idée de croisade poussaient Louis d'Anjou a occuper la Bulgarie de Vidine. Son extension fut empêchée par l'habile politique de Vladislav, deux fois vainqueur de son suzerain; il sut encadrer l'État roumain dans l'ordre féodal et pontifical, ce qui équivalait avec sa reconnaissance comme État indépendant (pp. 271-272, 303). Dans le chapitre III „la Moldavie et les Jagellons", — Jurg Koriatovitch est éliminé de la liste des *Domni*, — on remarque qu'il n'est pas fait mention de liens de vassalité dans le premier acte de Pierre Voévode avec le roi de Pologne, ce royaume n'étant pas „un pays d'ordre féodal" (pp. 312-313). L'alliance de Pierre avec *Mircea*, le quatrième „fondateur", est définie comme „bloc roumain". Celui-ci imposa à Sigismond le respect de son indépendance, „agrandit sa province et, exploitant les malheurs ...des Osmanlis..., pénétra assez loin dans les Balcans" (p. 406). On arrive enfin, par les mesures d'organisation qui reposent sur les bases de „la vie ancestrale des chefs de villages", comme „dans le domaine du fisc" (p. 322), à „un monde politique stabilisé: *l'État du Pays roumain*" (chap. VIII), et le règne de Mircea sera considéré comme „la réalisation d'une nouvelle synthèse roumaine" (p. 325). Son action est poursuivie toujours en rapport avec l'activité de croisade de son allié, parce que, souligne M. Iorga, „sans connaître l'histoire de Sigismond, celle de Mircea reste incompréhensible" (p. 341). Les grandes lignes de la politique de Mircea sont éclairées au début du chapitre X: après avoir réalisé „le détachement de la Hongrie féodale", créant de nouveaux rapports avec elle", Mircea s'oriente „vers l'autre rôle qui s'impose à tout État roumain: celui de coordonner la vie... de ce Sud-Est européen, jadis l'archaïque patrie thraco-illyre, après la faillite des deux Empires de tradi-

www.dacoromanica.ro

tions slaves en Orient", par „une intervention roumaine plus puissante que celle de Vladislav" (p. 344). Mais l'action de Mircea aboutissait à un rôle encore plus grand dans le Sud-Est: il imposa un „prince moldave", ce qui eut des conséquences sur le pays voisin, „dans l'établissement d'une hiérarchie qui, jusque-là, manquait en Moldavie" (p. 371), et aussi dans „le nouvel ordonnement canonique de l'Église" (p. 374); il se réservait le droit „de réconcilier le roi polonais", son allié, à Sigismond, „sans l'avoir même consulté" (p. 331). Il donna un Sultan aux Turcs, dont il „fera un instrument de sa politique", et gagna le Serbe Étienne Lazarévitch pour „cette triple alliance" ou „entente balcanique", qui dura quelques années (p. 388). C'était là l'apogée de l'hégémonie de Mircea (p. 390), que Sigismond, devenu empereur, voulut ruiner pour le remplacer dans ce rôle. Suit le déclin, après la mort de Mousa et l'accommodement de Mircea, par un tribut, avec les Osmanlis. L'auteur soumet, à ce propos, à une révision totale „l'ancienne opinion" sur le fanatisme, la puissance, la cruauté des Turcs, qu'il présente, encore ici, sous un jour tout à fait nouveau et réaliste: ils sont des *dromocrates*, „influencés par la chevalerie française", „prêts à conclure des accords" et collaborant avec les Puissances chrétiennes (pp. 345-346).

Mais le moment approche où la recrudescence de l'élan chevaleresque en Occident exercera une profonde influence sur l'état d'esprit des Roumains. L'époque de la *création politique roumaine* (un tableau des institutions est donné dans le chap. XII) que M. Iorga caractérise merveilleusement, à la fin du XI-e chapitre comme une période où l'on ressentait „avant tout le souci de rassembler, de compléter, de *consolider* le territoire" (p. 409), prend fin.

A la mort de Mircea, les Roumains entreront dans le rythme nouveau de l'élan chevaleresque occidental; „ils sacrifieront souvent les réalités les plus utiles aux illusions les plus brillantes. *Un christianisme exalté* sera une seule fois, dans le développement de leur histoire, leur guide" (p. 410).

De même que l'oeuvre entière, le volume signifie une rénovation fondamentale des études historiques sur le passé roumain. Les nouvelles grandes lignes de l'histoire roumaine ressortent pour la première fois de l'enchevêtrement des faits. Dans ce volume aussi, *les preuves* de *la persistance des Roumains et*

www.dacoromanica.ro

celles de leur unité organique, à travers les frontières politiques, reviennent comme un *leitmotiv*. Beaucoup de légendes disparaissent, de grandes figures sont ressuscitées, et l'histoire roumaine, solidement encadrée dans celle du Sud-Est européen, entre pour la première fois, et triomphalement, dans le rythme de l'Histoire Universelle.

IV.

Les Chevaliers.

L'esprit chevaleresque, défini dans le volume précédent, caractérise bien les princes roumains, jusqu'aux moins insignifiants, ayant régné en Valachie et en Moldavie pendant une époque qui s'étend sur plus d'un siècle et un quart. Dans une solidarité de vie nationale admirable, s'alignent, à côté d'eux, le chevalier transylvain Jean le Valaque de Hunyad et quelques rejetons de la même race, qui héritèrent de sa vaillance, sous l'étendard de la croix. Avec chaque personnage représentatif on retrouve l'état d'esprit justifiant de pair la nouvelle division des époques dans l'histoire roumaine et leur nomenclature.

L'époque des chevaliers, divisée en trois livres, est dominée par la puissante personnalité d'Étienne-le-Grand (livre II). Elle est inaugurée en Valachie par Dan II, engagé contre les Turcs dans la défense du Danube chrétien (chap. I), et contre Alexandre-le-Bon de Moldavie, pour le même Danube valaque (chap. II). C'est une noble et chevaleresque figure que celle de *Dan le Brave*, telle qu'elle résulte de l'oeuvre de M. Iorga, bien qu'il soit devenu, à la fin, un *satellite* de la politique de Sigismond, auquel le liait un „traité de défense réciproque" (p. 23) et à l'instigation duquel Dan attaqua Alexandre pour la possession de Chilia. La politique de Sigismond, ses actions de croisé, son inimitié envers Alexandre, qui aboutit au pacte de Lublau, sont exposées comme facteurs de la politique sud-est européenne et de l'activité de Dan II; non moins la digne attitude d'Alexandre-le-Bon. Le magnifique portrait de celui qui a donné à la Moldavie un „grand règne solide" et la discipline du „bon calcul moldave" (p. 44) est tracé à la fin du second chapitre. Après deux princes de Valachie qui moururent „à leur devoir" dans la lutte avec les Turcs, le douloureux acte d'hommage d'Aldea

www.dacoromanica.ro

ne forçait pas celui-ci à se soustraire à son devoir de chevalier de la croix (pp. 49-51).

Les luttes des partis, qui aboutirent à la perte de l'indépendance (chap. III), sont analysées en détail, sans oublier la large part de l'intervention polonaise en Moldavie, avec ses conséquences. Parmi les manifestations de la vie roumaine en Transylvanie de cette époque on relève le soulèvement des paysans, „sans distinction de race", à Bobâlna, poursuivant des buts sociaux et réclamant une constitution d'influence hussite et roumaine (pp. 69-72).

Le grand rôle joué par Jean Hunyadi comme successeur de Sigismond dans la croisade danubienne, — c'est lui qui le premier „eut la vision d'une réunion générale de la Chrétienté de l'Europe orientale" (p. 80) —, occupe un large chapitre (le IV-e). Éducation, famille, milieu, premiers exploits expliquent la grande personnalité du „croisé de sang roumain", qui entreprend une expédition à son propre compte, ce qui montre que, „par dessus l'idée d'État ..., *la conception chevaleresque, dominante*, pouvait élever un homme qui était avant tout un chevalier, un brave" (p. 93).

Surtout la seconde croisade, d'initiative et pas seulement de participation roumaine, qui aboutit au désastre de Varna, retient longtemps l'intérêt de l'auteur, qui corrige les erreurs des sources, utilisant la substance même des légendes grecque et serbe, „recueillies par Chalkokondylas", et autres. La vie politique des principautés s'engrène dans ses justes proportions dans l'action personnelle de Jean Hunyadi, „chef de croisade". Après la troisième expédition, qui visait la Macédoine et Salonique, „la légende s'éteint, parce que l'épopée s'est fermée"; le héros sera vaincu par la résistance de „la nation hongroise", réfractaire à l'idée de croisade (pp. 117-118), nouvel Aëtius, sacrifié, après avoir souffert la prison, tout comme Richard Coeur de Lion. Le traité d'Andrinople, dit aussi „traité serbe", qui „admettait une bizarre double dépendance d'un suzerain et de l'autre" pour la Valachie (pp. 126-129), est une manoeuvre du Sultan, manoeuvre qui a facilité la catastrophe de Constantinople. Bien que dépouillé de ses dignités, Jean poursuit sa *mission* jusqu'à la mort. Le roi accorde tout de même en 1457, aux Roumains du Banat „un vrai *privilège de nation*, comme celui des Saxons jadis" (p. 137).

Étienne-le-Grand apparaît comme „défenseur de l'Orient chrétien", parce qu'il a senti que „le combat chrétien est un devoir",

www.dacoromanica.ro

bien que, avant tout „il eût été un *créateur* de pays". „Alexandre-le-Bon paraissait ressusciter en lui, avec le même sens de la mesure, avec la même conséquence et la même sagesse" (p. 298).

L'histoire du peuple roumain entier est exposée sous ses auspices: celle des Roumains de Transylvanie, dont „l'autonomie de jadis paraissait se renouveler" (p. 207), — même sous le règne de Mathias, qui „se sentait maintenant, après ses succès de Bosnie, vrai *héritier de son père*" (p. 175), — celle de la Valachie de Vlad l'Empaleur et de ses successeurs, contre laquelle Étienne lutta, depuis 1462, pour „la reprise des anciennes frontières" (chap. I) et pour la domination du Bas-Danube (chap. II); il voulait y empêcher „l'installation, qui lui aurait été catastrophale, des Turcs" (p. 165), auxquels il continuait à payer le *tribut*, „suivant la norme établie par Pierre Aaron" (pp. 174, 180).

Cependant Vlad inaugura, „comme un bon chrétien", par une victoire de grand éclat, dès 1458 (p. 155), sa croisade, dont la gloire allait être ravie par les Hongrois (p. 162) —, la lettre de 1462, qui motivait l'arrestation de Vlad, est fausse (p. 168). C'est contre la royauté agressive de Mathias qu'Étienne conduit sa première lutte pour *la liberté de la Moldavie* (chap. III); l'expédition hongroise est analysée dans ses origines, ses buts et la composition de l'armée. Étienne utilisa avec succès contre elle les méthodes de Vlad (p. 179). Un tableau saisissant de l'organisation et du développement qui donnait à l'État moldave „ce qu'il lui fallait" pour ses fortifications, ses guerres et la construction de „tant de beaux édifices", dont l'art s'est formé par la synthèse de l'Orient et de l'Occident" (p. 186). „Écarter la concurrence économique de l'État valaque (p. 188) aurait été un motif de la guerre moldo-valaque (p. 188).

Mais la lutte pour *l'hégémonie moldave*, économique et politique, ouvrit le conflit avec les Turcs et „amena Étienne à reprendre le rôle de *capitaine de croisade*, rôle défensif, car il n'a jamais cherché *à attaquer* les Turcs dans leur propre pays". L'épopée de la guerre chrétienne du „plus digne successeur de Jean Hunyadi" (p. 189) est comprise dans les deux chapitres suivants (V et VI), l'un intitulé: „la lutte pour *l'unité* des deux pays roumains", parce que „l'inimitié constante, de plus en plus acharnée, contre le prince de Valachie" aboutira à des rapports plus étroits entre les deux pays.

www.dacoromanica.ro

L'histoire d'Étienne-le-Grand, que l'auteur avait traitée jadis dans les plus belles pages de littérature historique, d'une puissance de reconstitution sans égal, est une fois de plus renouvelée. Après la victoire de *Vasluiu*, dont le rôle est dûment souligné, le roi de Hongrie, sollicité par Étienne, „voulait autre chose qu'une collaboration fraternelle pour l'oeuvre de croisade: „détacher Étienne de la Pologne et obtenir de lui *l'hommage*" (p. 218).

Huit pages (pp. 221-228) sont consacrées à l'expédition de Mahomet II en Moldavie, envers laquelle Étienne „avait essayé la même tactique que Jean Hunyadi à Varna et l'Empaleur dans son pays"; on remarque aussi que „son camp était fortifié d'après la tactique défensive empruntée aux Hussites" (p. 225). Tout est justifié par les sources; cependant, si l'on doit accorder quelque crédit à deux relations concordantes, celle d'Angiolello et celle de Dlugosz, qui parlent seulement de 600 morts à *Valea Albă*, alors on doit renoncer à l'opinion qu'ici „les boïars... se laissèrent tuer sur place" (p. 225, éd. fr.; p. 128, éd. roum.). Faute d'un bulletin de bataille, comme celui de Vasluiu, l'inscription de l'église affirme seulement que: „beaucoup de guerriers de Moldavie sont tombés là" (p. 227). Dans la lutte de Kenyer-Mező, par la participation de Băsărabă, d'un côté, et de Paul le Kénèze, de l'autre, on aboutit encore à „un combat de Roumains contre les Roumains" (pp. 238-239).

Le chapitre suivant montre comment, „par dessus le tombeau de Mahomet II", il n'y avait pas d'unité dans le front chrétien: Vlad-le-Moine n'est pas dûment installé par le Moldave, qui renonce ensuite à sa politique interventionniste en Valachie, contre laquelle il va créer „un front de murs et d'armées" (p. 249). Dans son bulletin de guerre après la conquête des deux cités, en 1484, Bajazet affirme qu'il a pris sa vengeance de l'intervention du Voévode moldave en Valachie (p. 252). Le livre finit par „le règlement de comptes avec la jeune Pologne" (chap. VII). Abandonné par Mathias aussi, au moment le plus critique de la guerre, Étienne recourt à l'hommage de Kolomea en échange d'„un traité contre les Infidèles" (p. 257), mais, désabusé encore un fois, il cherche l'appui de l'Empire chrétien (pp. 263-264) et, pour se dédommager, il occupe la Pocutie jusqu'à Halicz, tandis que les chefs roumains de Transylvanie, le Kénèze Paul et le Voévode Dragffy, les derniers chevaliers de la croix, par quel-

www.dacoromanica.ro

ques victoires, imposaient un nouvel armistice aux Turcs (pp. 264-268). Les origines de la guerre polono-moldave sont cherchées dans le pacte jagellonique (pp. 269-273), qui détruisit l'idée de croisade naissante.

L'expédition est reconstituée d'après les sources, utilisées largement dans leur texte même ; on relève l'instinct de la race, qui avait réuni en 1497 les deux autres chefs de la nation roumaine auprès du Moldave en danger (p. 276). La paix sera garantie par un traité conclu „d'État à État et pas comme de suzerain à vassal" (p. 284). C'est „l'acte d'*affranchissement* de la situation de vassal et de la *reprise de la croisade*" (p. 286). Cependant la question irrésolue de la Pocutie, amplement discutée dans le sens d'un procès d'héritage que lui donnèrent les Moldaves, occupera les dernières années de vieillesse d'Étienne. L'admirable portrait que l'auteur dédie à la fin du second livre au grand prince moldave, considéré sous tous les points de vue : de l'âme, des idées et de l'activité, de celui qui représente „l'incarnation la plus parfaite des vertus de sa nation", est comparable à ce qu'il y a de plus beau dans la littérature historique moderne.

Le *troisième livre*, „l'héritage d'Étienne-le-Grand", poursuit la synthèse historique de tout le peuple roumain entre 1504 et 1552, synthèse dominée toujours par l'esprit chevaleresque, qu'on surprend dans l'action ou même dans l'attitude des héros ou des simples ombres de princes roumains. Le problème transylvain s'impose de plus en plus aux maîtres de la Valachie et de la Moldavie (chap. IV). Le volume dépasse même la date de la catastrophe moldave en 1538, parce que l'auteur ne reconnaît pas d'autres limites aux époques que *le changement dans l'état d'esprit*. Le volume continue donc jusqu'au moment où l'époque de la „bravoure pure" remplacera celle de la chevalerie, phénomène que l'auteur observe un peu après l'an 1550. Il serait trop long de résumer tout ce qu'il y a de nouveau et plein d'intérêt dans ce volume. Je me limite à l'indication de quelques-unes des plus saisissantes lignes générales que l'auteur se plaît à relever à chaque page de l'ensemble des faits. L'attitude supérieure de *Bogdan,* qui assume dignement l'héritage de croisade de son père (p. 337) et qui sortira agrandi de cette analyse (chap. I), de même que *Băsărabă-Neagoe*, qui établit son hé-

www.dacoromanica.ro

gémonie culturelle et s'aligne „au point de vue politique, complètement au milieu *chrétien*" (p. 357), *les huit années d'anarchie* (chap. III), pendant lesquelles *Radu-le-Brave* sauva *„l'indépendance* presque disparue de son pays" (pp. 371–378) et Étienne-le-Jeune se plaça en tête d'une „génération de *nouveaux chevaliers*" (p. 381). Sur l'autre versant des Carpathes, les *Banatiens* restaient toujours „sur le front de croisade (p. 385). Cependant, au moment de la catastrophe de Hongrie, en 1526, „la Transylvanie de Zápolya tout entière se tint de côté", „comme si elle avait été un autre pays" (p. 390).

Le problème de la Transylvanie domine dès le commencement la politique de Pierre Rareş, qui, ambitieux, avide et réaliste comme tous ceux qui furent influencés par l'esprit de la Renaissance (p. 401), veut avant tout : *„la Transylvanie pour lui,* tout le reste n'étant destiné qu'à masquer par des négociations des deux côtés *ce but suprême"* (p. 399). Dans ce problème, qui donne matière à deux chapitres (IV et VI), le rôle de Rareş et de tous les autres facteurs politiques est définitivement clarifié et la valeur des divers personnages historiques fixée. La question de la *Pocutie*, qui sépare les deux chapitres, est une occasion d'analyser davantage l'esprit de Rareş, comparé ici à Décébale, de voir les causes de sa défaite à Obertyn, etc. On n'oublie pas de fixer la position politique de la Valachie, „revenue au droit d'élire elle-même son prince", en 1533 et 1535 (pp. 438, 448), et l'entente de deux princes afin „d'empêcher la création d'une Transylvanie turque" (p. 441), par Gritti. Or la Transylvanie échappait à Rareş aussi, faisant, pendant la même année, „un acte de souveraineté et élisant un Voévode" le Roumain Mailat (Majláth). Ce fait détermina le prince moldave à un changement d'orientation politique, par l'acte de 4 avril 1535, pour obtenir d'un seul coup, avec l'aide de Ferdinand, la Transylvanie, la Pocutie et la défense contre les Turcs (pp. 444–445). Cependant Mailat, de son côté, entendait se mettre „à la tête de la *Dacie*, qui..., sur la même base millénaire, se refaisait d'elle-même" (p. 447), et Rareş devait reconnaître la faillite de ses projets de croisade et d'expansion territoriale vers l'Ouest (pp. 45–53). Même après la catastrophe de 1538 (chap. VII) reste encore ouverte la question de Transylvanie pour les projets de Rareş, restauré sur le trône, et l'auteur se demande „que n'auraient-ils pu faire, s'ils s'étaient entendus entre eux", ces trois princes roumains. Parmi eux, le

www.dacoromanica.ro

catholique Mailat est caractérisé comme „le grand *Roumain* de Transylvanie qui, à cette époque, paraissait vouloir marcher sur les traces de Hunyadi“ (p. 485).

Dans „les épigones des chevaliers“ (chap. VIII) on recherche la décadence de l'esprit chevaleresque dans les trois pays : il „s'était éteint chez les Valaques avec les deux jeunes Vlad, morts par la main de leurs boïars“, tandis que, chez les Moldaves, il ressuscitera après l'éclipse de 1538 et persistera jusqu'à la mort d'Étienne Rareş (1552). Un autre esprit, celui de la bravoure, remplace l'ancien : „vainqueur contre le candidat brave de Castaldo“, Mircea-le-Tchoban prend des airs de bravoure, de la même manière qu'Alexandre Lăpuşneanu, venu avec l'appui des Polonais (p. 514).

Le volume est clos par un chapitre très concentré de synthèse culturelle. Avec cette époque chevaleresque *l'histoire médiévale* des Roumains prend fin. *Les grands résultats* de la synthèse y sont : une démonstration historique que les Roumains sont ici, dans le Sud-Est orthodoxe, les premiers qui soient rentrés dan le rythme de l'histoire européenne ; le maintien de l'unité de la vie roumaine par dessus les frontières et, enfin, l'apparition des tendances vers la restauration de l'unité politique dans les limites de l'ancienne *Dacie*.

L'utilisation complète des sources, l'abondance de l'appareil critique, la variété de la matière dans la construction historique, les explications et lignes générales qui éclairent constamment les pages descriptives, les sobres récits des batailles, les révélatoires portraits des princes, les passages tirés des sources pour caractériser l'état d'esprit, les grands rapports, enfin reconnus, avec les facteurs de l'histoire générale et, en plus, l'illustration à l'aide des plus caractéristiques monuments de l'art roumain, recommandent assez les deux volumes dont il a été question ici.

N. A. Constantinescu.

Une source négligée sur l'histoire contemporaine de la Grèce

Sur la vie à Athènes en 1862-1863, il faut consulter aussi les Souvenirs du diplomate anglais Sir Horace Rumbold *(Recollections of a diplomatist*, II, Londres, 1902)[1].

[1] P. 103 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Il trouve, le lendemain de l'expulsion du roi Othon, une armée en pleine anarchie, qui boit, insulte les passants et vole. Le bon sens survit cependant dans la population. Trikoupis et le vieux Maurocordato proposent la candidature du prince Alfred, fils de la reine Victoria (il est le père de la reine Marie de Roumanie). Le ministre anglais, Scarlet, la soutient. Ceux de Russie et de France (Bourée) soutiennent le duc de Leuchtenberg (le dernier, aussi le duc d'Aumale). Bientôt Elliott est envoyé à Constantinople, pour demander la réunion de la Thessalie et de l'Épire et le gouvernement anglais offre les Îles Ioniennes à la Grèce, si elle accepte le prince Alfred. Le chargé d'affaires d'Angleterre à Constantinople fait connaître à lord Russell combien sa proposition pourrait être offensante pour le gouvernement ottoman; Aali-Pacha, ayant eu vent de ces intentions, voudrait qu'on rappelle l'ambassadeur même, sir Henry Bulwer, qui était en Égypte. „Et ainsi finit ce précieux projet." L'auteur était contre la cession des Îles Ioniennes et il regrette les „splendides fortifications" de Corfou. Il rappelle l'opinion de Bismarck: „une Puissance qui commence à rendre est une Puissance finie".

Or, la candidature, qui fut acceptée par les Grecs, du duc Alfred masquait celle du prince de Danemark, le futur roi Georges. Mais la Cour avait pensé aussi à Ferdinand de Portugal, au duc Ernest de Saxe-Cobourg, à un prince de Holstein, au prince de Leiningen, à l'archiduc Maximilien même, le futur empereur malheureux du Mexique.

En attendant, Athènes appartenait à la soldatesque et aux bandes amenées d'Acarnanie et du Magne par Grivas et Mavromichali. La qualité des députés de l'Assemblée Nationale, qu'on venait de convoquer, n'était guère meilleure. Rumbold croit même que l'enthousiasme populaire allait jusqu'à tirer à balles dans la rue et qu'il y eut des personnes tuées. Il asiste au conflit entre deux partis militaires: celui de Papadiamantopoulos et celui du colonel Koronaios, le 2 juillet 1863. On tira desr coups de canon.

Un autre chapitre traite de cette cession des Îles Ioniennes.

Revenu à Athènes, Rumbold devient un des amis intimes du si jeune roi (il n'avait que dix-huit ans et demie et s'intéressait surtout aux chevaux). Les paysans de Corfou l'appelaient du

www.dacoromanica.ro

nom de Saint Georges auquel ils croyaient qu'il ressemble. Mais on pouvait déjà lui trouver de la dignité et des manières charmantes, de la sincérité et du courage. Pour se faire obéir il avertissait ses nouveaux sujets qu'il a toujours ses bagages prêts pour le départ. Pour éviter des erreurs sentimentales il voulait se marier le plus tôt possible. Il n'écoutait pas trop les indications de politique ambitieuse qui lui venaient de son gouverneur, le comte Sponneck, qui pratiquait la société des radicaux et méprisait les Grecs. A la Cour il introduisit la décence anglaise. On vit bientôt le résultat de ces arrangements à la réception faite à la princesse-veuve du Monténégro, Darinka, „venue pour quelque intrigue". Mais les affaires d'État semblaient ennuyer cet adolescent spirituel et aimable.

Suit une description du voyage fait avec le roi aux Îles Ioniennes. A cette occasion le diplomate anglais se moque d'un poète aussi apprécié que Valaoritis[1]. Des renseignements aussi sur Finlay et sa famille. Church lui-même, le philhellène, combattant de jadis, est encore vivant.

Après un long séjour en Russie, Rumbold, venant de Vienne, par Belgrade, passe par Bucarest, où il visite la foire des Moşi („les Ancêtres"). A cette occasion il observe que Charles I-er était encore si impopulaire que personne n'ôtait le chapeau à son passage. De là par Galatz il va en Crimée (1870)[2].

De 1871 à 1873 il est à Constantinople[3]. Il y trouve comme ambassadeur de France de Vogüé. Le portrait le plus soigné est celui d' Ignatiev. A côté, celui de Hobart-Pacha, l'amiral. Parmi les Turcs, le portrait du nouveau Grand Vizir Mahmoud-Nédim.

Quelques pages sont consacrées à l'affaire de l'exarcat bulgare, puis au changement dans l'ordre de succession de l'Empire, projeté par le Sultan Abdoul-Aziz. Une esquisse, prise au passage, de ce souverain.

N. Iorga.

---

[1] Pp. 143-144.
[2] P. 279.
[3] P. 299 et suiv.

www.dacoromanica.ro

Documents de la Bibliothèque Kórnicka relatifs aux relations polono-moldaves

Dans la Bibliothèque Kórnicka se trouvent de nombreux documents, copies ou originaux, qui traitent des relations polono-moldaves entre 1506 et 1673. La plupart datent du règne de Sigismond III.

Le premier document se rapporte au projet de mariage, bien connu, entre le prince de Moldavie Bogdan et la soeur du roi de Pologne. C'est une copie du 9 septembre 1785, faite pour Naruszewicz d'après l'original se trouvant alors aux Archives royales de Stanislas-Auguste, à la Bibliothèque Załucki.

En 1506 arrivent à Lublin les envoyés: le logothète, le trésorier et le „pitar", qui, au nom du Voévode de Moldavie, remettent au roi Alexandre, le 16 février, le document de convention de mariage entre Bogdan et Elisabeth. Par cette convention, le prince garantissait à sa future femme, après conclusion du mariage, pleine liberté dans l'exercice de sa foi et, de plus, permettait l'installation en Moldavie d'un évêque catholique, ce qui contribuera sans doute à répandre cette religion parmi les Moldaves. Le Voévode priait également le roi de lui fixer le jour et le lieu du mariage, ainsi la date à laquelle il devrait venir, ou, en cas d'impossibilité, envoyer la princesse accompagnée d'un cortège de nobles et de prêtres.

Ce mariage aurait été le bienvenu aussi bien pour la chrétienté que pour la Pologne. Il aurait assuré ainsi un allié contre les Tatars et les Turcs et aurait mis un terme aux fréquentes invasions des Moldaves en Pocutie, sur laquelle le Voévode promettait de ne plus insister. De plus, Élisabeth devait jouer le rôle qu'Hedwige avait eu précédemment, puisque le Voévode était prêt à accepter lui-même le catholicisme et à en permettre la propagation dans le pays moldave.

D'autre part, Bogdan, entrant en relations d'amitié avec la Pologne, pensait pouvoir se débarasser du joug des Turcs et des nombreux ennemis qu'il avait dans son pays même.

Aucune décision immédiate ne fut prise cependant relativement à ce projet. Bogdan ne fut pas au goût d'Élisabeth, car, bien que vaillant, il paraissait sauvage et borgne. De nombreux nobles polonais étaient, de même, hostiles à ce mariage; le seul qui l'appuyait était le frère d'Élisabeth, Vladislav II, roi de Hongrie

www.dacoromanica.ro

et de Bohême. Alexandre, le roi de Pologne, attendait tout d'abord que Bogdan accomplisse les conditions prévues dans la convention, puis, peu après, il tomba malade. Bogdan toutefois ne pensait guère à remplir ces conditions et il décida de hâter, par la force, le jour du mariage, et pour cela il envahit et pilla la Pocutie.

Ce ne fut que Vladislav II, considéré comme suzerain de Bogdan, qui mit fin à ces pillages, car les sénateurs polonais étaient occupés par la mort du roi Alexandre et l'élection de Sigismond I-er. Le roi, aussitôt monté sur le trône, s'efforça de conserver les relations d'amitié avec Bogdan, mais ce dernier envoya une lettre au Pape Jules II, se plaignant que le roi de Pologne ne veuille plus lui donner sa soeur en mariage, ce qui représente une grande injustice faite à la chrétienté et que, récemment, le Voévode, réunissant ses soldats et leur adjoignant deux mille Tatars, est entré en Pologne et a assailli quelques villes. Sigismond envoya Nicolas Kumieniecki à la rencontre de Bogdan et lui-même priait Dieu, lui promettant, en cas de victoire, d'élever une église avec un autel d'argent.

Le hetman Kumieniecki, vainqueur des armées moldaves, arriva jusqu'à Suceava, et la victoire polonaise fut si grande que Vladislav II envoya des émissaires pacificateurs, que le hetman reçut. Néanmoins, au retour de l'armée polonaise, ce hetman fut attaqué par le Voévode et les Polonais furent vainqueurs dans les rencontres sur le Dniester, le 4 octobre 1509. Au cours de la bataille, de nombreux nobles polonais furent faits prisonniers. L'année suivante, le 17 janvier, Vladislav II signa la paix de Kameniec, prévoyant que Bogdan sera obligé de rendre tout ce qu'il avait pris en Pocutie, ainsi que les documents relatifs au mariage avec la princesse de Pologne.

Un autre des documents de la Bibliothèque est un manuscrit comprenant la traduction d'un texte moldave, sous le titre: *„Justification des invasions des Polonais en Valachie, ainsi que les efforts faits dans le but de réconcilier l'empereur et le prince de Transylvanie avec lesdits Polonais"*.

Après une longue période de paix, une autre complication s'éleva de nouveau en Orient. Les Cosaques et les Moldaves organisèrent des expéditions dans les pays voisins, ce qui fit se lever contre la Pologne les Tatars et les Turcs, qui, depuis peu, avaient conclu une paix. Les Tatars envahirent la Volhynie, où ils

www.dacoromanica.ro

causèrent de grands dégâts. Le roi s'en plaint à Constantinople.

En 1594 arrive en Pologne un envoyé impérial, priant de donner secours à Rodolphe II, attaqué en Hongrie par les Tatars et les Turcs, et faisant savoir également que les Tatars ont l'intention de passer en Hongrie par les pays polonais. L'empereur propose même de former une „Ligue des pays chrétiens“ contre les Turcs.

Le chancelier cependant ne veut prendre aucun décision en l'absence du roi. Peu de temps après, arrive la nouvelle que les Tatars sont entrés par la Moldavie en Pocutie et que le hetman se prépare à aller à leur rencontre.

Après le retour de Sigismond III, le séim se réunit, le 7 février 1595, pour discuter du projet de former une ligue des pays chrétiens. Le roi de Pologne est favorable à ce projet; Zamoyski l'approuve en principe, mais s'élève contre la politique des Habsbourg et n'admet pas en particulier les points qui n'ont en vue que l'intérêt de l'empereur et de Sigismond Báthory.

Le nonce du Pape, les envoyés autrichiens et espagnols prirent aussi part au conseil; dans la Ligue devaient entrer l'empereur, le roi de Pologne, le roi d'Espagne, le Voévode de Transylvanie ainsi que les princes roumains. Le légat du Pape demandait que la Pologne défende la Moldavie contre les Turcs et les Tatars, mais qu'elle soumette ses prétentions sur cette dernière à la décision du Pape.

Zamoyski, par contre, demandait instamment certaines conditions de la part du Pape et l'empereur. Enfin, en 1597, les pourparlers furent rompus, car les envoyés impériaux défendaient seulement leurs intérêts.

Au printemps de l'année 1595, Sigismond Báthory charge en Moldavie, son vassal, Étienne Răzvan, de barrer la route au Voévode Aaron. Mais, comme cette question commence à devenir menaçante pour la Pologne, Sigismond III envoie le chancelier avec une armée à la frontière moldave. D'autre part, l'intention des Tatars était d'installer un parent du Khan comme prince de Moldavie; c'est pourquoi Răzvan envoya des émissaires au chancelier, le priant de le soutenir; Zamoyski répondit qu'il n'a reçu aucun ordre de la part du roi pour l'aider ou défendre la Moldavie contre les Turcs, mais, en échange, qu'il a pour mission de protéger les frontières de la Pologne. Alors

www.dacoromanica.ro

Răzvan, sans secours d'aucune sorte, détesté par les Moldaves, s'enfuit en Hongrie.

En échange, le chancelier, tendant à libérer la Moldavie de l'influence de la Transylvanie et à l'attacher à la Pologne, entre dans ce pays sans maître et installe comme prince Jérémie Movilă, dont le frère, Georges, métropolite de Moldavie, y avait protégé le catholicisme. En même temps, quand Jérémie prête serment à Jassy devant le chancelier, Răzvan s'en plaint à Báthory, qui écrit au chancelier, et le chef des Tatars, qui, il est vrai, approuve l'élection du nouveau prince, mais assume un droit de maître sur la Moldavie, se dirige vers la Pologne.

Le hetman, apprenant cette nouvelle, lève une partie de sa grande armée et se dirige vers le Pruth, où il rencontre les Tatars. Le combat dure quelques jours, et, enfin, les Tatars, vaincus, furent obligés d'approuver l'élection de Jéremie, qui avait avec lui une garde polonaise. Cette convention, mettant fin à la guerre, mécontenta le Pape et l'empereur.

Clément VIII conseille au hetman de poursuivre la lutte, lui reprochant que, tandis que la Hongrie et la Transylvanie enregistrent de continuels succès sur les Turcs, la Pologne entre en pour parlers avec ces derniers. Mais, comme la noblesse polonaise, la Lithuanie et les Cosaques s'opposaient à une guerre contre les Turcs, Zamoyski ne put obtenir aide de nulle part.

Il est très possible que le document ci-dessus se réfère à ces pourparlers, puisqu'il est le point principal de la défense du chancelier. En comparant cet évènement au contenu du document, on peut tirer la conclusion qu'il s'agit de l'entrée de Zamoyski en Moldavie, après la fuite de Răzvan. L'auteur de cette relation montre que la condamnation de ce fait par l'empereur et le Voévode de Transylvanie ne suffit pas, mais qu'il faut tenir compte des circonstances qui y ont contribué. L'auteur affirme donc que, si l'entrée du chancelier en Moldavie a été une faute, la demande d'assistance de la part des Voévodes transylvain et moldave n'a pas dû correspondre à la vérité, car, s'il est vrai que les Tatars coupent nez et oreilles, l'action du chancelier a été absolument nécessaire.

Le Voévode de Transylvanie adresse des imputations au hetman au sujet de son invasion, affirmant qu'il est, lui, le vainqueur réel des Tatars; plus loin, il se plaint, par l'entremise du nonce

www.dacoromanica.ro

Visconti, que les actes de Zamoyski lui ont fait perdre son armée de Moldavie, au nombre de 14.000 hommes.

L'auteur ajoute que, si Báthory se croit vainqueur, pourquoi donc a-t-il quitté ce pays et permis aux Turcs de commencer à fortifier les cités? Il doute aussi du nombre de 14.000 soldats, affirmant que 3.000 tout au plus auraient pu être levés, et, en admettant même que le nombre en eût été supérieur, Báthory les a emmenés avec lui en Transylvanie, ce qui est au désavantage de la Moldavie, cette province se trouvant alors complètement privée de l'armée nécessaire à sa défense.

Et, même ainsi, du moment que le chancelier est entré en Moldavie, aucune surveillance n'existe de l'autre côté du Danube, où le passage est très aisé. L'auteur excuse donc le chancellier, en expliquant les raisons pour lesquelles ce dernier est entré en Moldavie et les résultats qu'on aurait eus s'il ne l'avait pas fait. Il dit plus loin que le roi, il est vrai, lui a interdit de se mêler aux affaires de la Moldavie, mais à l'exception des cas où le péril viendrait du côté des Tatars.

Enfin il observe que le nonce du Pape, qui se trouve à la Cour du roi de Pologne, a mis son collègue de Transylvanie au courant de cette disposition, afin que le roi ne soit pas aussi accusé de violer l'amitié qui le lie aux princes voisins. L'auteur rappelle également que le chancelier a conseillé au Voévode de rester dans son pays, puisqu'il n'entre en Moldavie que pour la défendre contre le péril tatar.

Le contenu de ce document examine donc l'action du chancelier pour savoir s'il a bien ou mal agi et s'il l'a fait contre les ordres royaux pour le bien de la chrétienté. L'auteur a l'intention de défendre les intérêts de la Moldavie, le bien de la chrétienté, la sûreté du roi, ainsi que les droits de l'empereur et du Voévode transylvain.

Toutefois on ne devine pas quel peut être l'auteur de ce document. Il s'agit probablement de l'un des nonces apostoliques attachés à la Cour du roi Sigismond III, de Germanico Malaspina (en 1592) ou du cardinal Henri Gaetano (en 1596), envoyés en Pologne par Clément VIII, afin d'attirer le roi dans une alliance anti-turque. De plus, Malaspina s'est tout spécialement occupé de politique, surtout des problèmes transylvains, et il est celui qui, quelques années plus tard, adhérant à la politique des Habsbourg,

www.dacoromanica.ro

a contribué, par ses intrigues, à la mort du prince André Báthory. Il a écrit aussi d'autres relations sur la Pologne, qu'il connaissait bien.

Le cardinal Alphonse Visconti s'est préoccupé de même des problèmes touchant la Transylvanie; il fut nonce apostolique pour ce pays et la Moldavie, devint plus tard nonce du Pape et vint à la Cour de Sigismond III pour arranger certaines questions ecclésiastiques; toutefois il ne peut être l'auteur du document, puisque son nom y est rappelé.

D'autres documents concernant les questions moldaves sont: la copie de la convention entre l'empereur Rodolphe II et Sigismond Báthory, relativement, à la Transylvanie, convention conclue à Prague, et la lettre de Báthory à l'empereur, datée du 22 août 1599, par laquelle il exprime son mécontentement pour cet acte.

Sigismond Báthory renonce à son pays en faveur de l'empereur, divorce de sa femme, une princesse autrichienne, et rentre dans la Monarchie. L'empereur place comme prince de Transylvanie l'archiduc Maximilien, ce qui provoque les protestations du frère de Sigismond, André, évêque de Varmie. Celui-ci se réconcilie avec Sigismond et le persuade de rompre la convention avec l'empereur, et Sigismond cède, en 1599, la Transylvanie à André.

André entre en guerre contre Michel-le-Brave, Voévode de Valachie, auquel des armées hongroises se sont unies, d'ordre de l'empereur; Michel, par l'intermédiaire du nonce Malaspina, conclut la paix, mais il s'entend en secret avec l'empereur et, en 1599, entre en Transylvanie. Il bat André et occupe le pays, mais, comme on le sait bien, pour peu de temps, car le général impérial Basta l'en chasse.

Après la mort d'André, Sigismond Báthory est prêt à renoncer à ses droits sur la Transylvanie en faveur de Sigismond III, mais ce projet est anéanti par l'empereur, qui pousse Michel à attaquer la Pologne.

Le „Valaque“ chasse Movilă et s'empare de la Moldavie, bien que, dans les lettres qu'il adresse, au printemps de 1600, au roi il dit n'avoir aucune prétention sur ce pays, de sorte que les accusations de Jérémie ne sont pas fondées, car c'est, au contraire, avec Jérémie, le hetman et André qui ont décidé de le livrer

www.dacoromanica.ro

vivant aux Turcs. En réalité, Michel prende la Moldavie et se dirige vers la Pocutie, en suite de quoi le chancelier envoie Żołkiewski à Hotin pour défendre Jérémie, tandis que lui-même se dirige vers la Valachie, disperse l'armée de Michel et la détruit, le 20 octobre 1600, près de Târgovişte. Il nomme Siméon Movilă prince de Valachie et rend la Moldavie à Jérémie.

Dans la Bibliothèque citée se trouvent aussi cinq lettres de 1600, écrites par Michel-le-Brave, de Suceava, Alba-Julia et Braşov (Kronstadt) à Sigismond III, s'intitulant : Voévode de Transylvanie, et une autre, adressée à Sébastian Lubomirski, le priant d'intervenir auprès du roi pour qu'il renonce à la guerre dirigée contre lui, promettant de s'expliquer pour ses actions devant le séïm.

Siméon Movilă, prince de Valachie, écrit de même au roi polonais. Il existe huit de ses lettres, écrites entre 1601 et 1603, et datées de Piteşti, de Târgovişte, du camp du „Lac Rouge" et de Jassy. Dans ces lettres Siméon remercie le roi de la bienveillante clémence qu'il lui a témoignée, lui fait part de la défaite des révoltés valaques, demande comment doit-il procéder, car le Sultan veut qu'il renonce à la domination de la Valachie, en faveur de Radu, son rival [1] ; il annonce ensuite la défaite de Radu, près de Craiova, en 1602, fait savoir que les Turcs l'appellent pour partir avec eux et prendre possession de son pays, et attend la décision royale.

Mais, si on juge d'après les matériaux conservés dans la Bibliothèque Kórnicka, la correspondance la plus étendue appartient à Jérémie Movilă. Il y a cinquante-cinq lettres, entre 1601 et 1604, envoyées de Jassy, de Suceava, du camp d'Avereşti, près de Hârlău, de Cornul-lui-Sas, de Dersca, de Sopoteni et Ruşeşti, L'auteur traite dans ces lettres de diverses questions. En résumé leur contenu est le suivant : il se plaint des dégâts causés par les soldats polonais à la Moldavie, annonce la préparation des Turcs à la guerre, la révolte des Valaques, la fuite de Siméon, le succès militaire du 24 juillet 1600 près de Râmnic, ajoute plus tard que les vaincus ont fui chez les Turcs, les priant de leur donner un autre prince; il parle du mouvement commencé contre Michel par le Voévode de Transylvanie et les Turcs; il mentionne la défaite des Transylvains par Michel et le rassemblement d'une armée en Transylvanie, sous la conduite de Moïse Székely.

---

[1] Radu Mihnea.

www.dacoromanica.ro

Ensuite Siméon écrit que l'armée du Voévode valaque, composée de Tatars et de Moldaves, a vaincu la résistance des rebelles valaques près de Buzău et que le chef tatar est arrivé à Oczakow. Il annonce aussi l'entrée de Georges Basta en Transylvanie, qui ne veut pas se soumettre à lui, l'assassinat de Michel au cours d'une discussion avec ce général, aussi pour les canons. Le Voévode de Moldavie demande au roi de lui donner les cités de Suceava et de Hotin. Il écrit au sujet du monastère des Bernardins de Bacău et fait part de la plainte du gouverneur de Hotin contre le colonel Klicki. Il annonce que les ennemis de Siméon se sont plaints contre lui aux Turcs, qui lui ordonnent de céder le trône à Radu, question dans laquelle seul le roi de Pologne peut l'aider. Plus loin nous lisons que le trône de Valachie a été rendu à Siméon et que pour cela un capoudchibachi a été envoyé de la part du Sultan et que Radu Mihnea a été obligé de s'enfuir.

On apprend la prise d'Ibrahim-Pacha, envoyé turc, le départ de l'aga des janissaires contre les Allemands et la nouvelle que les deux Voévodes ont reçu l'ordre d'aider Báthory, le départ de Transylvanie de Basta et l'intention des Allemands de nommer en Moldavie un autre Voévode, alors que Radu veut rester prince en Valachie et Marc en Moldavie. L'écrivain proteste para que les soldats de Tarnowski ont refusé de rester au service du Voévode valaque et provoquent de grands dégâts à Ustie, propriété de Constantin, fils de Jérémie. Il rejette l'accusation qu'on se serait montré plus bienveillant envers les Tatars et les Turcs qu'envers la Pologne. Il écrit que le Khan a conduit Siméon Movilă en Valachie avec une armée de 12.000 Tatars et qu'Ali-Mirza se prépare à venir vers le roi pour des cadeaux. Il fait savoir que les Allemands ont été défaits près de Budzynia par le Grand Serdar et que Moïse Székely attend à Timișoara l'aide dudit Khan. Jérémie porte à la connaissance du roi que, par les émissaires Nistor Ureche et Focșa Petriceicu, il lui envoie 2.000 chevaux turcs, ainsi que l'argent convenu. Puis il annonce la date du mariage de sa fille avec Michel Wisniowiecki, et ensuite l'ambassade dont Cantémir Mirza a été chargé par le Sultan: il se prépare à venir chez le roi; il ajoute enfin que le Grand Serdar lui assure que Siméon va obtenir la domination de la Valachie.

Il annonce aussi que Moïse Székely, avec un grand nombre de

www.dacoromanica.ro

Tatars, a l'intention d'entrer en Transylvanie, qu'il a déjà occupé deux villes, mais a été battu près de Braşov ; c'est pourquoi les Turcs ordonnent à Jérémie d'aller au secours de Székely. Radu de Valachie demande du secours ; Georges Borbély se trouve à Timişoara avec l'armée transylvaine et polonaise, et le Vizir Dchourdchi-Pacha est à Belgrade, mais il pense par où peut-il revenir à la horde tatare. Les Valaques sont entrés de nouveau à Ustie. „Dzienaton" [1], l'envoyé tatar, se dirige vers le roi. Jérémie ne peut pas payer au staroste Strus la somme convenue, à cause du manque d'argent. Il rappelle les missions secrètes dont est chargé envers le roi cet envoyé du Khan du Pérekop. Et enfin voici la nouvelle que, après la mort du Sultan, l'adolescent Achmed, âgé de seize ans seulement, est monté sur le trône.

Sur ces cinquante-cinq lettres, l'une est adressée à Potocki, lui annonçant l'arrivée de Georges Basta à Cluj dans l'intention d'entrer en Valachie et en Moldavie ; deux le sont aux sénateurs et à des ecclésiastiques, et les cinquante-deux autres à Sigismond III. Des lettres à la même adresse, pendant les mêmes années et sur les mêmes questions, émanent de divers habitants de Valachie et de Moldavie. La première date de 1603, concernant des ambasadeurs, la seconde de 1605, remerciant le roi d'avoir voulu examiner les injustices commises par ses soldats à l'égard de Siméon Movilă, Voévode de Valachie. Une lettre, ayant le même contenu, est envoyée aussi aux sénateurs polonais.

Moïse Székely, Voévode de Transylvanie, écrit de même au roi, en 1603, du camp de Sz. Benedek, le priant de lui envoyer une armée pour pouvoir chasser les Allemands de son pays Dans une autre lettre, envoyée, de Prague, par Rodolphe II au roi polonais, il est dit que Jérémie Movilă veut chasser Radu de Valachie et mettre à sa place son frère, Siméon. L'empereur prie le roi de l'empecher d'accomplir cette action.

Les questions traitées dans ces lettres regardent spécialement les deux grandes expéditions de Zamoyski en Moldavie entre 1595 et 1600, ainsi que le font les lettres envoyées aux Turcs, qui désirent regagner la suprématie perdue. C'est dans ce but qu'ils chassent Constantin, fils de Jérémie, et mettent à sa place Étienne Tomşa, partisan de Báthory, contre lequel Sigismond III envoie Étienne

[1] Zan Antoine,

www.dacoromanica.ro

Potocki, époux de Marie Movilă, fille de Jérémie, avec l'ordre de réinstaller Constantin Movilă.

Mais Potocki, battu en 1612 à Cornul-lui-Sas, fut fait prisonnier par les Turcs. Cependant ceux-ci furent battus sur le Dniester par le hetman Żołkiewski, qui, par la paix conclue avec Tomşa, l'obligeait à reconnaître la suprématie de la Pologne et à rendre les prisonniers, y compris Étienne Potocki.

Dans les les actes de Sigismond III conservés à Kórnik, provenant de la bibliothèque de Czacki, j'ai trouvé des copies de lettres regardant les questions moldaves.

Le roi répond aux lettres des Voévodes. Ainsi dans l'une de ces lettres est notifié l'ordre que „les invasions en Moldavie et en Valachie sont interdites" et, dans les actes de 1621, ou demande que, si le Voévode sait comment il peut conclure la paix entre le Sultan et le roi, qu'il le dise.

Dans une lettre de 1622, adressée au Vizir, le roi recommande Pierre Movilă —, dont quatre soeurs ont épousé des seigneurs polonais, — pour le trône de Moldavie. Dans une lettre destinée au chancelier, il montre que le Voévode de Transylvanie avance avec son armée dans la direction de Presbourg et lui signale que l'ennemi est trop près de la frontière polonaise. On trouve également une lettre adressée aux sénateurs, par laquelle le roi montre le péril qui menace du côté de la Hongrie et de la Silésie, mentionnant que le Voévode de Transylvanie a causé de grands dommages aux villes du Zips.

Ce Voévode est sans doute Bethlen Gábor, vassal du Sultan, qui s'était proclamé roi de Hongrie et avait déclaré la guerre à l'empereur. Comme, en même temps, Skender-Pacha s'était préparé à occuper Vienne, Ferdinand demande secours à Sigismond III, ce qui provoqua la vengeance de Bethlen et du Sultan. Le Voévode promit alors au Sultan que toutes ses forces vont se jeter sur la Pologne. Pierre Movilă, qu'il recommandait au roi en 1616, ainsi que nous l'avons vu précédemment, était très soutenu, sans permission royale, par Wisniowiecki, gendre de Jérémie et par Samuel Korecki, son propre beau-frère. Mais ceux-ci furent battus et chassés de Moldavie par Skender-Pacha.

Żołkiewski dut de nouveau intervenir, mais il fut obligé de promettre, dans le traité conclu avec les Turcs, que la Pologne empêchera désormais les aventuriers de pénétrer en Moldavie. La lettre

www.dacoromanica.ro

mentionnée de Sigismond III se rapporte certainement à cette convention. En 1616 la Valachie fut perdue pour la politique de la Pologne.

La lettre de Christophe Zbaraski, de Constantinople, 20 avril, sans mention de l'année assure que le Voévode de Moldavie est bienveillant envers la Pologne. Zbaraski avait participé, en 1600, en Valachie, à l'expédition de Zamoyski et avait été envoyé en mission à Constantinople, en 1622.

Il y a encore deux lettres du Voévode de Moldavie et de Valachie Radu Mihnea Corvin, écrites de Jassy et de Suceava et se rapportant à la même époque de la domination de Sigismond III.

Dans l'une d'elles, le Voévode mande au roi qu'il lui envoie des ambassadeurs et, dans une autre, de 1624, adressée à Étienne Kamieniecki, il est dit que les Tatars sont entrés en Valachie.

Enfin, la dernière date du règne de Michel Korybut Wisniowiecki. Elle est adressée au maréchal de la Couronne, le hetman Sobieski, du camp près de Hotin, le 2 novembre 1673, c'est-à-dire deux mois avant la grande victoire sur les Turcs, et le Voévode de Valachie, Grégoire Ghica, et son voisin, le Voévode de Moldavie, y assurent le maréchal du succès de l'armée polonaise.

En dehors des lettres et documents mentionnés, on trouve encore dans la bibliothèque Kórnicka un certain nombre de livres concernant les questions roumaines.

Christine Klęsk.

ANNEXE.

1. Curiöse Beschreibung v. der Moldau u. Walachey, worinnen deroselben Zustand u. Beschaffenheit (Bräuchen, Lager, Städte u. Schlősser, der Inwohner Sitten, Religion u. andere Ceremonien, vornehmlich aber derer Woywoden u. Fürsten Ihre Regierungs-Art, Gewalt u. Macht zu Kriegs- u. Friedenszeiten, deroselben Tribut, so sie sonst an die Ottomannische Pforte geliefert, was sonderlich in diesem Seculo vor Veränderungen u. Troublen unter diesen Fürsten vorgegangen seyn umbständlich vorgestellet worden, insonderheit aber welcher Gestalt diese Länder sich anno 1686 an die Cron Polen ergeben u. was Anno 1698 daselbst mit denen Polnischen, Chur-Sächs. u. Türkischen Armeen passiret, bevoraus aber was vermöge des neuen Frieden-Schlusses

www.dacoromanica.ro

Anno 1699 Vegen mehrgemeldter Länder zwischen Polen u. der Pforte verändert vorden. Gedruckt im Jahre 1699.

2. Antonii Mariae Gratiani de Joanne Heraclide Despota, Vallachorum Principe, Libri tres et de Jacobo Didascalo, Joannis fratre, Liber unus, editi ex manuscripto Bibliothecae Zaliscianae, Varsaviae, ex Typographia Mizleriana, 1759 [1].

3. Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces. Par M. C. [2], qui a séjourné dans ces Provinces. Plus je vis d'étrangers, plus j'aimais ma patrie. A Jassy. Aux dépens de la Societé typographique des Deux-Ponts, 1777.

4. Memoires Historiques et geographiques sur la Valachie avec un prospectus d'un Atlas Géographique Militaire de la derniere guerre entre la Russie et la Porte Ottomanne. Publiés par Monsieur de B***[3]. A Francfort et Leipzic. Chez Henry-Louis Broenner, 1778.

5. Demetrii Kantemirs, ëhemaligen Fürsten in der Moldau, historisch, geographisch u. politische Beschreibung der Moldau, nebst dem Leben des Verfassers u. einer Landcharte. Frankfurt u. Lepzig, 1771.

6. Geschichte, natürliche Beschaffenheit u. Verfassung der Walachei u. Moldau, aus dem Italienischen übersetzt v. Herrn Prof. Piehl. Strassburg. Im Verlag der akademischen Buchhandlung 1790 [4].

7. Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une Dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces par M. C., qui y a fait un long séjour. Nouvelle Édition. Corrigée et augmentée des Mémoires historiques et géographiques, publiés par M de B***. Plus je vis d'étrangers, plus j'ai mais ma patrie. A Neuchatel, de l'Imprimerie de la Société Typographique, 1781.

---

[1] Réédité par Émile Legrand. — *N. I.*
[2] Carra. — *N. I.*
[3] Le général de Bauer. — *N. I.*
[4] Inconnu. — *N. I.*

www.dacoromanica.ro

8. Coup d'oeil sur l'état actuel de la Valachie et la conduite de la Russie relativement à cette Province par M. de L.***, ancien Agent Diplomatique, Paris, chez Lejay, Librairie, Rue de la Harpe N. 93, Passage d'Harcourt. 1835.

9. De la Situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghika, suivi de l'adresse de l'Assemblée générale de Valachie, quatrième édition. Bruxelles 1842.

10. Rumunja Jei przenktosc i teraźniejkość opowiedsiane przecz autora dzsiěla pt. „Żydei i Kahaly", wydanie drugie. Lwów, Nah. Ksiegarni Polskiej. Z drukarni Dobzańskiego i Gromana, 1876.

Die Politische Stellung der Roumainen (Moldo-Valachen) gegenüler der Türkei nach dem Französichen von A. G. Golesco, Mitglied der provisorischen Regierung der Walachei, deutsch bearbeitet von Eduard Wolf. Wien, im August 1848. Gedruckt in der Franz Edlen v. Schmid'schen Buchdruckerei.

Mémoire justificatif de la Révolution Roumaine du 11 (23) Juin 1848. Paris, Imprimerie de Cosson, Rue du Four Saint Germain 47. (Sur une autre pages): Protestation des Roumains de la Valachie adressée à l'Angleterre, l'Autriche, la France et la Prusse, février 1849. (Signés à la page V:) Éliade, Tell, Golesco, Maghiero, St. Golesco, Maïoresco, Voinesco, Cretzoulesco, Balcesco, Gradistiano, Rosetti, D. Bratiano, J. Bratiano, Boliaco, A. G. Golesco, Plesoïano, C. Balcesco, Philipesco, Cristofi, Theologo, Bolintiniano, Theoulesco, archimandrite Snagovano, Ipatesco, Aristia.

Christine Klęsk.

Le monde albanais et les études gréco-byzantines

(Communication au V-e Congrès d'études byzantines, Rome, 1937.)

L'examen des rapports qui ont pu exister entre les mondes albanais et grec a abouti, par l'exagération des conclusions historiques tirées des faits linguistiques, à des conclusions diamétralement opposées: soit à l'exagération des rapports de parenté qui ont pu exister entre les deux mondes, soit à la négation même de leur voisinage territorial, aux moments de leur formation comme peuples. Vraiment la linguistique, et en partie même une

www.dacoromanica.ro

évaluation exagérée des restes archéologiques, utilisés pour eux-mêmes et non intégrés dans un système historique, ont pu imposer de telles conclusions exagérées.

L'examen superficiel, et uniquement technique, des centaines de mots d'origine grecque en albanais, et surtout quelques points de contact entre la morphologie des deux langues, ont pu aboutir au cours de notre siècle à la résurrection des anciennes exagérations de l'Albanais d'Italie Demetrio Camarda ; car non seulement un savant grec, J. Thomagolo, soutient dans ses *Pelasgica* (Athènes 1912), l'origine grecque de la langue albanaise, mais des savants plus prudents et plus objectifs ont pu non seulement exagérer l'importance de l'influence grecque sur l'albanais, mais, ce qui est plus important encore, ils sont arrivés à imposer aux problèmes des origines albanaises une perspective erronée.

Tenant compte que les rapports morphologiques dépassent, par leur nature même, le domaine des relations albano-grecques et appartiennent en conséquence à la balcanologie, observons que pour élucider les problèmes du lexique le critérium historique a dû intervenir dans les recherches linguistiques. De cette façon nous sommes arrivés à distinguer des étapes successives dans les emprunts grecs de la langue albanaise (emprunts qui appartiennent d'ailleurs seulement aux chapitres de la vie matérielle supérieure chez les Grecs), étapes qui ont démontré que la plupart des mots d'origine grecque en albanais corespondent à des emprunts modernes, sinon contemporains.

Du point de vue archéologique, le souvenir des anciennes colonies grecques sur les côtes illyriennes, et même les traces, découvertes a Butrintò, Finiki et Pigani, d'une florissante vie de la πόλις grecque, hellène et puis byzantine, ne peut pas tromper l'historien; car celui-ci, habitué à voir sous les chroniques, les monuments et les matériaux linguistiques ou archéologiques, la vie, n'a pu trouver aucun rapport entre celle de ces comptoirs de commerçants grecs et la vie du monde thraco-illyrien ou albanais, qui s'étendait sur les villages au-delà des portes de la cité grecque.

La constatation du petit nombre de mots d'origine grecque ancienne dans l'albanais et surtout la considération des phénomènes morphologiques qui raprochent les deux langues, mais aussi toutes les autres langues balcaniques, comme traces d'une ancienne unité balcanique, a abouti à des conceptions diamétralement opposées

www.dacoromanica.ro

à celles des vieilles théories linguistiques. Maintenant ceux des linguistes qui travaillent en dehors de toute réalité historique, guidés seulement par leur principes, sont arrivés à de nouvelles exagérations.

Non seulement les Illyriens, qui autrefois devaient être á tout prix le sancêtres des Albanais à cause de leur voisinage avec le monde grec, car eux seuls auraient pu recevoir et transmettre une si riche influence grecque, ne sont plus considérés comme tels, mais, de plus, le territoire même de la formation de la langue et du peuple albanais a été mis en discution, déplacé, discuté et fixé, en dehors de tout critérium historique, d'après les constructions idéologiques de la linguistique abstraite.

Toutefois, aujourd'hui, d'après les nouvelles conceptions de l'histoire balcanique, — dues surtout à M. N. Iorga, — nous ne pouvons plus admettre avec facilité une ancienne et massive dénationalisation grecque des territoires thraco-illyriens; et, de même, à la suite d'une plus juste compréhension de la vie du moyen-âge dans la péninsule, nous ne pouvons plus interpréter, — suivant les suggestions de M. N. Iorga, — la domination byzantine comme une réalité ethnique ou même administrative, en dehors de la zone proprement grecque.

Donc, reconnaissant aux Byzantins leur grande influence sur l'organisation et la civilisation de la péninsule, — mais, bien entendu, en dehors du monde albanais, qui a vécu isolé de toute influence de ce genre —, nous ne pouvons admettre pour toute la péninsule aucun contact ethnique entre la vie des Grecs et la vie primitive de la symbiose balcanique, qui s'est développée isolée et réfractaire à tout contact étranger.

Nous n'admettons pas que l'examen des relations gréco-albanaises peut être d'un grand intérêt pour l'histoire des deux peuples, car nous ne crovons pas que la pauvreté, récemment reconnue, des relations linguistiques entre l'albanais et le grec ancien, surtout le byzantin, puisse prouver que l'albanais s'est formé sur d'autres territoires, où l'influence grecque ne pouvait pas s'exercer. La patrie primitive des Albanais ne peut être autre que les actuelles regions de la Guégarie, avec d'importantes modifications dans la région montagneuse vers le Nord-Est.

Sans doute que, d'après cette conception, qui nie toute influence créatrice ethnique grecque, les aspects des relations byzantino-

www.dacoromanica.ro

albanaises (respectivement helléno-illyres) se sont modifiées sensiblement.

Si l'aspect linguistique de ces relations (qui vienent nous confirmer elles aussi les suggestions, déjà citées, de M. N. Iorga, et même nos propres déductions) n'a plus aujourd'hui l'importance et surtout la valeur historique que lui avaient donnée les linguistes, devenant un simple chapitre monographique, les autres aspects des ces relations, surtout ceux historiques, actifs ou passifs, des rapports qui ont ou non existé, ont reçu un nouvel et grand intérêt.

En passant, dans cette comunication, sur les rapports morphologiques et syntactiques (rapports qui appartiennent d'ailleurs à une plus large place balcanique et qui certainement trouveront une solution par les méthodes de la balcanologie), nous allons indiquer quelques aspects de la vie albanaise qui ne pourront être éclaircis en dehors des perspectives grecques, anciennes ou byzantines.

Un seul exemple tiré des relations du monde hellénique avec l'ambiance dans laquelle vivaient les ancêtres des Albanais va nous démontrer l'importance des études grecques pour la solution des problèmes albanais. En effet, quoique les rapports linguistiques entre le grec ancien et l'albanais sont, d'après les études d'Albert Thumb, et malgré les observations de Norbert Jokl, très restreints et sans aucune conséquence historique, les études grecques elles seules peuvent fournir les premières et les plus puissantes indications dans l'élucidation du problème des origines albanaises

Mais, pour éclaircir définitivement les caractères des relations entre Thraces et Illyres et le monde hellénique il faudra examiner les matériaux parvenus jusqu'à nous à un point de vue tout-à-fait nouveau. Seulement de cette manière les matériaux grecs pourront nous montrer les vrais notes ethniques des Albanais, qui, comme nous allons le voir, ne représentent que la concentration dans le massif montagneux formé par le contact entre les chaînes des Alpes albanaises, les Alpes dinariques, les Balcans et les montagnes du Pinde de toutes les énergies thraco-illyres qui ont pu échapper à la romanisation, de même que les Roumains ne sont que la concentration dans la vallée du Danube, après la dissolution de la symbiose balcanique et après la descente du plateau transylvain qui a été le grand réservoir d'énergie de toutes les populations thraco-illyres romanisées.

www.dacoromanica.ro

Une grande partie des aspects obscurs et difficiles des problèmes sur les origines albanaises est née de l'illusion, nourrie pendant des générations que les Thraces et les Illyres ont été deux peuples tout-à-fait différents, appartenant même à deux groupes linguistiques opposées : *sutem* et *centum*. Cette opinion, qui trouvait jadis, et trouve encore aujourd'hui, une justification seulement dans les matériaux conservés par le monde antique et surtout grec est le seul obstacle qu'il faudra encore surmonter pour élucider définitivement les origines des Shkipetars.

Et cet effort s'impose, car les conclusions de M. Norbert Jokl, qui affirme que l'albanais se rapproche autant de la langue des Thraces que de celle des Illyres, représentant sans aucun doute les progrès les plus importants qu'on eût faits sur ce chemin depuis les conclusions de F. Bopp, qui ont démontré que l'albanais est une langue indo-européenne.

Mais, pour que les conclusions de M. Jokl puissent avoir la valeur d'une preuve historique, on devra démontrer au moins par des moyens linguistiques une hypothèse que j'ai formulée ailleurs (*Albanica,* I-er volume, p. 207), hypothèse qui soutient que les Thraces et les Illyres auraient formé primitivement un groupe similaire à la symbiose balto-slave, mais avec une évolution différente et même contraire : au lieu d'avoir l'espace, qui pouvait leur donner la possibilité de se séparer en deux ou plusieurs peuples, il y eut un territoire restreint et donc la concentration dans un seul petit groupe, soumis à toutes les influences étrangères.

Pour obtenir la confirmation de cette hypothèse, une seule possibilité de recherches reste, un seul chemin est ouvert.

C'est-à-dire une nouvelle vérification, d'après de nouveaux critériums, des prétendues différences entre les deux peuples, Thraces et Illyres, différences qui reposent surtout sur des transcriptions différentes des pauvres restes des deux langues, notamment dans les inscriptions grecques.

Cette vérification consistera dans une nouvelle analyse des vraies valeurs sonores représentées par les signes graphiques de l'alphabet grec. Les nouvelles recherches auront pour but la découverte des vrais sons thraces ou illyres qui se cachent sous les notations grecques, car ces notations ne peuvent être correctes, parce que les moyens techniques de l'alphabet grec ne correspondaient pas tout-à-fait à ces sons thraco-illyres. En ce qui concerne les pré-

www.dacoromanica.ro

tendues différences phonétiques entre la langue des Thraces et celle des Illyres, il faudra examiner premièrement si celles-ci ne dérivent pas du fait que les conclusions concernant les sons thraces s'appuient surtout sur des inscriptions grecques, pendant que celles relatives à la phonétique illyre sont le résultat de matériaux constitués en grande partie seulement par des inscriptions en caractères latins et en langue latine.

Spécialement pour la question épineuse de la palatalisation des consonnes gutturales, — qui formait jadis le critérium fondamental de la différenciation des deux langues, — problème d'autant plus difficile à résoudre que je crois pouvoir affirmer que les traces conservées des deux langues nous permettent de croire qu'elles ont connu une seconde palatalisation, comme les langues slaves, — il faudra tenir compte, non seulement des imperfections probables dans les transcriptions des sons originaux en des alphabets étrangers à leur esprit, mais aussi de l'imprécision avec laquelle les langues étrangères, grecque ou latine, percevaient les sons des deux idiomes qui manquaient dans leur propre fonds.

Revenant maintenant aux aspects des relations gréco-albanaises qui, chronologiquement, appartiennent à l'époque byzantine, dès le commencement nous devons caractériser ces rapports d'après les recherches faites dans le domaine albanais.

Nous pouvons définir le monde albanais en rapport avec celui des Byzantins par une comparaison entre ses caractères et cent des autres peuples de la péninsule. Le peuple albanais qui, au point de vue ethnique et linguistique, conserve l'image que devait présenter la péninsule avant l'arrivée des Romains, garde en même temps l'image du même monde conservée intacte, sans aucune influence politique ou de culture gréco-byzantine.

C'est-à-dire que ce qui sépare le monde albanais du reste de la péninsule, des Slaves et même des Roumains, ce qui lui donne son caractère spécifique, c'est l'absence de toute influence culturelle, politique ou administrative byzantine et la conservation de son propre systhème politique, caractéristique et traditionnel, en dehors de toute influence ou imitation byzantine.

Mais non seulement les aspects politiques ou de culture de la vie de ce peuple, qui n'a jamais imité, mais toujours conservé, confirment l'hypothèse de M. N. Iorga, qui affirme que, au point de vue territorial et politique, pendant des siècles Byzance n'a pas

www.dacoromanica.ro

été une réalité balcanique, mais aussi les nouveaux résultats de l'étude des rapports linguistiques entre l'albanais et le monde byzantin.

Presque rien du nombre assez grand des mots grecs modernes pénétrés dans l'albanais ne réflète l'ambiance byzantine; aucun de ces mots ne garde le souvenir d'une réalité médiévale, dans laquelle nous puissions voir les traces d'une communauté albano-byzantine.

Toutefois les Byzantins ont pu disposer devant l'histoire du destin des peuples balcaniques, mais dans un seul domaine, et cela même pendant les siècles où leur domination ne représentait aucune réalité. Ce domaine n'est autre que l'historiographie byzantine, qui fut pour les premiers huit siècles du moyen-âge l'unique source pour les Balcans.

Dans cette historiographie, qui d'ailleurs ignore tout ce qui ne pouvait intéresser directement Byzance, — et celle-ci, d'autre part, n'a pris connaissance d'aucune des transformations ethniques qui caractérisent l'époque —, dans cette historiographie, dis-je, qui continuait à appliquer l'ancienne dénomination des nations, ignorant les nouveaux peuples: Albanais et Roumains, car ils ne représentaient pas des formations politiques, il faudra néanmoins qu'on cherche, d'après une nouvelle méthode, la preuve de l'existence du peuple albanais avant son apparition dans les sources slaves ou catholiques.

Voilà donc un domaine de la vie albanaise qui ne pouvait être éclairci en dehors des sources byzantines. Par conséquent il faudra, non pas une lecture *ad litteram* des sources, chose déjà faite, mais, de nouveau, une analyse critique, qui, fondée sur une méthode sévère, devra découvrir sous les noms arbitraires, inspirés par des souvenirs généalogiques ou perpétués depuis l'antiquité, les vraies réalités ethniques. C'est-à-dire une étude critique des connaissances géographiques et historiques chez les Byzantins, en rapport avec toutes les autres conquêtes de l'„albanologie".

Seulement de cette manière nous allons pouvoir élucider dans ces sources, tellement „égoistes", le vrai visage du monde albanais primitif, tel que les Byzantins l'ont connu, mais de loin, et qu'ils ont dominé théoriquement, mais jamais gouverné directement.

Voilà, dans un aperçu tout-à-fait général, l'importance des études byzantines pour les Albanais. Élaguant toute influence créatrice byzantine sur la vie des Albanais, nous avons dû cependant cons-

www.dacoromanica.ro

tater combien il est nécessaire pour les études albanaises et surtout pour la compréhension des origines cette véritable clef de la connaissance de l'Orient médiéval qu'est la byzantinologie, c'est-à-dire combien cette „albanologie" reste encore tributaire des études byzantines.

A. Balotă.

Les divagations d'un helléniste de la „nouvelle école"[1]

Un nouveau représentant de la „jeune école" historique roumaine fait son apparition dans les pages de la *Revista istorică română*. Nous présentons cet espoir de la science aux lecteurs: c'est M. C. Necşulescu.

Il vient de soumettre à l'examen de sa formidable érudition l'opinion de M. Iorga, la nôtre, celle du géographe C. Brătescu concernant les petites organisations politiques signalées par Anne Comnène, à l'occasion des luttes livrées par Alexis I-er aux Petchénègues. Dans l'article qu'il publie, sous le titre: *„L'hypothèse des formations politiques roumaines sur le Danube, au XI-e siècle"* (en roumain)[2], ce terrible savant, qui recueille tout ce que nous avons cité des sources se rapportant à la question, pour l'interpréter à sa façon, nous parle, naturellement, de la hauteur d'une présomption que n'égale que la crasse ignorance dont il fait preuve.

C'est pourquoi nous avons voulu ignorer complètement cet article de nature à compromettre la réputation d'une revue qui prétend représenter la nouvelle direction historique du pays. Mais, parce qu'il se trouve des gens qui le prennent au sérieux, nous sommes obligés de nous y arrêter un moment, pour leur mettre sous les yeux quelques échantillons des naïvetés téméraires de ce pétulant auteur.

Ce qui est vraiment extraordinaire pour un „savant" qui se pique d'interpréter des textes byzantins, c'est *sa complète ignorance du grec*. Il est si nul dans l'intelligence de cette langue, qu'il susciterait le rire d'un collégien.

En voici des preuves.

[1] Voy. aussi le compte-rendus de M. Aurélien Sacerdoţeanu, dans la *Revista Istorică*, 1938, nos. 1-3.

[2] *Rev. Ist. Rom.*, VII (1937), pp. 122-150.

www.dacoromanica.ro

1°. Anne Comnène nous raconte (I, 222, ed. Reifferscheid) qu'une tribu scythe, — γένος τι σκυθικόν, — opprimée par les Sauromates, entra en pourparlers avec les chefs de la population du Paristrion. Après entente, les barbares passèrent sans crainte le Danube et se mirent à ravager la province, s'emparant même de quelques petites villes: κἀντεῦθεν ἐκεχειρίαν τινὰ σχόντες, — suit l'historien, — ἀροτριῶντες ἔσπερον κέγχους τε καὶ πυρούς.

Notre savant traduit en roumain (p. 131): *„De aici căpătând ceva stăpânire (!)* şi arând locul începură să semene mei şi grâu" [1] („d'où, *en acquérant quelque possession*, et en labourant, ils se mirent à semer du millet et du blé").

Donc, ἐκεχειρία = bien, possession!

2°. Ce passage de Skylitzès (II, 719, 8 et suiv.): ἐν δὲ ταῖς παρακειμέναις τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἴστρου πόλεσι τῶν στρατιωτῶν ἠμελημένων οἷα δὴ μηδὲν εἰς διοίκησιν λαμβανόντων, στέλλεται ὁ βεστάρχος Νέστωρ, etc., devient, dans sa traduction (p. 141): „De oare ce în oraşele aflate pe malul Istrului *soldaţii nu se îngrijiau de nimic (!!), adică nu luau de loc parte la conducere (!!)*, este trimes Vestarhul Nestor etc." (comme dans les villes situées sur le bord du Danube *les soldats n'avaient soin de rien, voire ne prenaient guère part au gouvernement (!)*, le Vestarque Nestor est envoyé, etc.").

3°. Zonaras, III, 713: Δοῦλος δέ τις τοῦ πατρὸς τούτου τοῦ αὐτοκράτορος, Νέστωρ ὄνομα, βεστάρχης δὲ τὸ ἀξίωμα, δοὺξ τῶν Παριστρίων προχειρισθείς, ἦρεν ὅπλα κατὰ τοῦ βασιλέως· ὁμαιχμίαν γὰρ θέμενος μετά τινος ἀρχηγοῦ Πατζινάκων, ὃς ἐκαλεῖτο Τατοῦς, εἰς τὴν τῶν πόλεων βασιλεύουσαν παρεγένοντο. Écoutez la traduction, qui est une perle de science: „Un *sclav* oarecare al tatălui acestui Împărat cu numele Nestor şi cu *funcţiunea* de Vestarh, *numindu-se de la sine comandant* al *Paristrionului* (oraşelor de la Dunăre), a ridicat armele împotriva Împăratului; făcând *un fel de alianţă* cu un şef al Pecenegilor, care se numia Tatùs, au ajuns *în capitala (oraşelor) adică în Silistra" (!!)*. Ce serait, en français [2]: „Une *sclave quelconque* du père de cet empereur appelé Nestor [l'empereur, son père ou l'esclave?] et avec la *fonction* de Vestarque, *se nommant soi-même commandant*, du Paristrion, a levé les armes

---

[1] Nous gardons la ponctuation intelligente de l'auteur.

[2] Nous respectons la ponctuation du savant, autre titre à l'admiration générale. Les Français ne pourront jamais savourer les délices du terme roumain de „Paristrionul", de celui de „Pamphilonul" (Πάμφυλον) et de „Vavilonul".

www.dacoromanica.ro

contre l'empereur; en nouant *une sorte d'alliance* avec un chef des Petchénègues, qui s'appelait Tatous, ils sont arrivés *dans la capitale (des villes), c'est-à-dire à Silistrie" (!!).*

Certes, on ne pourrait trouver plus de monstruosités dans moins de lignes imprimées: ἡ βασιλεύουσα n'est pour notre grand érudit que... Silistrie! On peut se rendre compte facilement de la valeur des investigations fondées sur de telles énormités.

La familiarité de l'auteur avec les problèmes de notre science s'avère d'ailleurs à chaque page: „Le moine Euthique", affirme-t-il, „allait baptiser *dans les eaux du Dniester* plusieurs milliers de Petchénègues" (p. 127); „Constantin Monomachos avait permis aux Petchénègues, dès l'année 1040, de s'établir dans l'empire" (p. 140 [mais cet empereur monta sur le trône en 1042]; Michel VII Doucas, dit Parapinakès, est pour notre illustre savant „Mihail VII Parapinac" (p. 143); le général Mélissénos devient chez lui *Melissim* (p. 147), Vicina devient „Vidzina".

Avant de lui faire ouvrir les pages de la *Revista istorică română*, il serait de l'intérêt du fougueux auteur qu'il retournât pour quelques semestres au Séminaire de grec de M. Roussos; il réapprendrait, peut-être, les éléments qui sont l'ABC de notre science.

N. Bănescu.

COMPTES-RENDUS

R. W. Seton Watson, *Histoire des Roumains, de l'époque romaine à l'achèvement de l'unité,* Paris 1937.

C'est la traduction de l'ouvrage anglais que le vaillant défenseur des nationalités opprimées a publiée il y a trois ans pour couronner une activité si utile en faveur de la nation roumaine devant le tribunal européen, avant et après la guerre; elle n'apporte aucun remaniement au texte, pas même la correction des erreurs, bien que l'auteur eût pu profiter du compte-rendu que M. N. Iorga lui a consacré ici même[1].

A vrai dire, le titre ne correspond pas tout à fait au contenu, vu la grande inégalité de traitement des époques, d'une part, et le développement de l'histoire diplomatique aux dépens de l'histoire intérieure réelle du peuple roumain, de l'autre. Passionné

[1] *Rev. Hist. du Sud-Est Européen*, XI, 1934, nos. 10-12.

www.dacoromanica.ro

par la question politique de l'unité roumaine, dont il trouve „la clef" dans le problème transylvain, M. Seton Watson a étudié à fond le problème de la lutte des races du Sud-Est Européen et poursuivi l'essor de l'âme roumaine et les vicissitudes de la Question d'Orient, qui détermina tant de fois le destin des Principautés, deux siècles durant, au XVIII-e et au XIX-e. Sur les 630 pages du volume, il en consacre 200 à l'époque comprise entre 1700 et 1859 et 300 à la dernière période, de 1859 à 1920. C'est donc une *Histoire contemporaine des Roumains*, dont les quatre premiers chapitres, concernant l'histoire médiévale et moderne (130 pages) peuvent servir d'introduction. Elle est écrite d'une manière originale, comme tout l'ouvrage d'ailleurs, en triplant toujours le cadre d'une époque à l'autre.

Dans cette exposition historique, d'une clarté inégalable, appuyée sur l'ample information des sources et des recherches et aussi sur la connaissance directe des choses dont l'auteur a été témoin, on trouve des vues originales, des comparaisons utiles, de justes portraits des princes et des hommes politiques et surtout l'intéressant point de vue de l'Occidental sur le passé roumain. On regrette cependant que l'histoire de la Transylvanie soit traitée toujours en dehors des grandes incursions dans l'histoire des pays voisins. Aux observations essentielles du compte-rendu de M. N. Iorga et à tout ce que M. Paul Henry a dit d'élogieux au sujet de cet ouvrage [1] on peut ajouter encore quelques remarques.

L'auteur parle du *nomadisme* de nos ancêtres (p. 13) au lieu de la „transhumance"; il distingue justement entre le *populus* (les privilégiés) et la *plebs* de la constitution hongroise, et la condition des trois nations lui est mieux connue que celle des Roumains, dont la participation aux diètes transylvaines du XIII-e siècle lui est restée inconnue, de même que le rôle de garde-frontières de la petite noblesse valaque du Banat; l'origine du nom valaque et les institutions primitives des Roumains lui sont mal connues. Il reconnaît qu'une des conséquences de l'invasion tatare „fut que les Roumains secouèrent le joug de l'oppression et purent se développer sur leurs bases nationales" (p. 26); que pendant le règne imposant de Louis-le-Grand „les Roumains

[1] *Revue Historique*, II, Paris 1935, pp. 493-498.

www.dacoromanica.ro

durent leur salut“ à la politique italienne du roi; il observe l’absence d'une classe moyenne (pp. 34-36). Ensuite, Vlad Dracul n’est pas frère de Dan II, mais son cousin (p. 40); „vasselage“ (p. 48) est ún lapsus au lieu de „province ottomane“ (cf. p. 50). Le portrait d’Étienne-le-Grand appartient à Ureche, et non pas à Miron Costin (p. 54). Bogdan III n’est pas mort dans une bataille (p. 56). Le prétendu traité de Bogdan avec le Sultan Sélim n’a pas existé (pp. 56-57). M. Seton Watson croit que „l’appauvrissement de la *classe paysanne* dans tous les pays danubiens à la fin du XV-e siècle“ est „un des principaux facteurs qui accrurent la puissance militaire des Turcs et hâtèrent leur victoire“ (p. 58).

Le désastre de Mohács est „un Flodden de l’Est“ (p. 60); désormais ces trois pays... étaient plus que jamais dépendants les uns des autres“ (p. 61). L’habileté politique de Pierre Rareş intéresse beaucoup l’auteur historien, qui signale son „incroyable duplicité“ (p. 64) et sa *perfidie* „presque unique, même dans les annales du XVI-e siècle“ (p. 66). Traitement dur et injuste pour beaucoup d’autres princes, connus imparfaitement par l’auteur; il est excessif de comparer Michel-le-Brave, dont la personnalité s’en trouve amoindrie, avec un Marko Kraliévitch quelconque et de le rendre responsable „de la désagrégation de la classe paysanne de Valachie“ (p. 69). L’impératif géographique qui réclame l’unité politique de la Dacie est considéré aux trois grands moments de l’histoire roumaine: sous Trajan, sous Michel et de nos jours. L’auteur est très pessimiste quand il juge l’époque suivante comme „une longue période de déclin et de paralysie“ (p. 79) et d’„incroyable déchéance“! C’est d’après Xénopol qu’il affirme que „la culture grecque“, de pair avec „la souveraineté *(sic)* turque, furent les deux facteurs dominants dans les Principautés“ (p. 83) pendant le XVII-e siècle. Le facteur grec est présenté, sous l’aspect politico-social aussi, par les Phanariotes, qui contrôlaient déjà „le choix des princes“. On adopte la fausse théorie de Xenopol que le slavon a été abandonné en faveur du roumain pour faciliter le progrès de l’hellénisme (p. 88). La déchéance de cette époque est due à la recrudescence de la puissance ottomane, qui menace la Transylvanie, en 1658, et la Pologne; on accorde une large place à la guerre de la Sainte Ligue, au rôle diplomatique de l’Exaporite, tandis que l’histoire intérieure des deux pays est

www.dacoromanica.ro

oubliée complètement. L'oeuvre de Cantémir dénote „le réveil de la *conscience nationale*, du patriotisme au sens moderne du mot“ (p. 109).

Le chapitre IV, consacré à la Transylvanie sous les princes autochtones, dont le pouvoir „procède logiquement de l'ancienne charge du Voévode transylvain“, analyse la constitution de la principauté, avec les „sept péchés capitaux“ (p. 121), l'apogée (l'âge d'or) sous Bocskay et Bethlen et la décadence après Georges Rákóczy, jusqu'à la réunion *de jure* à la Hongrie, en 1691. Le *spécialiste* de la question des nationalités en Hongrie commence à se révéler dans ce chapitre. Les cadres de l'ouvrage s'élargissent d'un coup avec le chapitre suivant, consacré au „régime phanariote“, mais c'est surtout au détriment de l'histoire intérieure que les problèmes diplomatiques sont exposés jusqu'aux menus détails. Quoiqu'on ait parlé de la grande influence grecque du siècle précédent, l'auteur croit à une catastrophe politique et sociale des deux Principautés, provoquée par l'événement de 1714 ; il peint l'époque à l'aide de couleurs empruntées à Zallony, auquel s'ajoute l'information des Occidentaux qui ont séjourné dans ce pays. Il s'attarde sur le partage de la Pologne, sur les conséquences du traité de 1774, de la convention d'Aïnali-Kavak, du 4 mars 1779 (p. 168), et l'installation des consuls étrangers à Bucarest et à Jassy. „Le rideau qui séparait les Principautés du monde extérieur fut lentement soulevé“ ; et on a maintenant „les bases de la nouvelle influence occidentale“ (p. 169). Le premier „signe du sentiment national“ se manifeste dans l'appel adressé par les boïars à l'Autriche et à la Russie (p. 174).

Sur le même rythme l'exposition se continue désormais jusqu'au milieu du XIX-e siècle : „La Transylvanie sous les Habsbourg“, dans „la période de reconstruction“, quand les trois nations „ne s'accordaient que sur un seul point : l'oppression des Valaques“ (p. 205), „le développement de la nation roumaine“ (chapitre VIII), de 1812 jusqu'à 1848 ; „le mouvement pour l'unité ; 1848-1859“, grand chapitre vers la fin duquel les proportions du cadre de l'ouvrage s'élargissent tout à coup, pour la troisième fois, jusqu'à devenir le plus large exposé dans une langue étrangère de l'histoire roumaine après l'union de 1859. Suit un nouveau chapitre sur la Transylvanie, de 1792 à 1867, où la lutte des races est influencée par les intérêts de la domination autrichienne ;

www.dacoromanica.ro

le Saxon Roth proclame que la véritable langue du pays c'est *le valaque* (p. 310) et les Roumains font valoir, pour la première fois, leurs droits de *nation majoritaire du pays* (p. 335). Dans le XI-e chapitre M. Seton Watson analyse le règne de Couza, dont la position fut toujours menacée par les conférences des Grandes Puissances, puis celui du prince Charles, jusqu'en 1877.

Il est superflu de répéter ici les qualités que les précédents compte-rendus ont reconnues à cette partie de l'ouvrage, aux chapitres XIII-XV surtout, dont le texte s'appuie sur les sources, interprétées par un esprit pénétrant et impartial. On regrette ici encore que les interminables questions diplomatiques excèdent toujours le cadre, laissant dans l'obscurité la vie réelle du peuple, et même de grands faits de guerre, tels que l'offensive et la défensive roumaine pendant l'été de 1917. Est ignoré aussi le rôle du professeur Iorga, l'inspirateur du mouvement national avant et pendant la guerre. Signalons toutefois quelques témoignages de l'auteur concernant les vertus et mérites du peuple roumain. „Ce n'était (après le traité de Berlin) ni la première ni la dernière fois que les Roumains opposaient une force de résistance étonnante à la volonté de l'Europe" (p. 386); au sujet de la suprême crise de l'automne de 1917": „Qu'il nous suffise d'affirmer que les souffrances de la Serbie et de la Belgique elles-mêmes n'ont rien de comparable à celles de la Roumanie, dont la moitié de la population était exilée dans son propre pays, tandis que l'autre moitié était saignée à blanc par un conquérant dont la sauvagerie avait pour excuse la misère de ses propres compatriotes" (p. 562). Dans ces circonstances la ferme attitude du roi Ferdinand „sauva son pays d'un désastre certain" (*ibid.*).

L'auteur finit, après avoir exposé les conditions du traité de Trianon, qui „termine l'époque la plus importante de l'*histoire de la race roumaine*" par un dernier témoignage aux vertus du paysan roumain, „qui, au milieu des circonstances politiques les plus contraires, a montré une endurance et un courage viril qui frôlent le miracle" (p. 618).

A part les erreurs de faits signalées plus haut et celles que MM. N. Iorga et P. Henry ont relevées, on peut ajouter quelques rectifications d'ortographe: Beroéa (p. 7), Hungro-Vlachie (p. 77), de chiffres: 1699 au lieu de 1669 (p. 194), „le rapt de 1812" pour 1912 (p. 604), „800.000 (!) Ukrainiens en Bukovine" (p. 604).

N. A. Constantinescu.

* * *

www.dacoromanica.ro

Paul Perdrizet, *Le Calendrier de la Nation d'Allemagne et l'ancienne Université de Paris* (publication de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg, fascicule 79).

Cette étude, présentée d'abord sous forme de communication à l'Institut, complète de façon pertinente et nécessaire la magistrale publication du *Calendrier parisien à la fin du Moyen-Âge*[1], où l'auteur a condensé „en un juste volume les recherches... faites sur diverses questions d'archéologie, d'hagiographie et de liturgie". Pour faire sentir la place que les saints tenaient dans la vie quotidienne il a fait appel aux textes du moyen-âge (chroniques, biographies, poésies satiriques, etc.), ainsi qu'à ceux des Humanistes et des Réformateurs. A cette sorte d'illustration écrite il a joint l'illustration visuelle fournie par des miniatures ou des reliefs, des sceaux ou des enseignes de pèlerinage, en un mot, des images liées au culte des saints, tel qu'on le pratiquait à Paris au siècle de Jeanne d'Arc et de François Villon. L'ouvrage indique „en détail les églises et chapelles dédiées aux saints à Paris et dans le diocèse, les particularités liturgiques auxquelles leur culte avait donné lieu dans la capitale... et aussi les reliques et les châsses, les processions et les pèlerinages, les confréries et les miracles, les prières et les mystères, sans omettre les raisons particulières que les fidèles pensaient avoir de s'adresser à un saint déterminé, et les maladies qu'il était censé guérir".

Cette tâche ne pouvait convenir qu'à un esprit toujours curieux du sens caché des symboles, à un érudit pour qui un thème iconographique était souvent le point de départ de savantes explorations dans le temps. L'examen des variations d'un même thème sans cesse enrichi de nouveaux mythes dûment assimilés en vertu de je ne sais quelle loi qui multiplie l'unité à l'infini et puis ramène l'innombrable à l'unique, la recherche d'analogies et de correspondances, de transpositions et d'influences, enfin le rapprochement par l'esprit des effets et des causes ou des origines si souvent reliées par les méandres d'une destinée, supposent une connaissance aussi intime de l'antiquité comme du moyen-âge, de Rome comme de Byzance, enfin des superstitions populaires comme des spéculations mystiques. Qu'il

[1] P. Perdrizet, *Le Calendrier Parisien à la fin du Moyen-Âge d'après le Bréviaire et les Livres d'Heures*, publ. de la Fac. des Lettres de Strasbourg, fasc. 63.

www.dacoromanica.ro

s'agisse de terres cuites alexandrines, ou de bronzes hellénistiques, de la peinture religieuse en Italie ou de l'art symbolique du moyen-âge, d'un thème iconographique caractérisé, comme celui de la *Vierge de Miséricorde*, ou de l'origine d'un ouvrage mystique, comme ce *Speculum Humanae Salvationis* qui a inspiré l'imagerie religieuse de l'art ogival, enfin qu'il s'agisse de sujets plus spéciaux, comme de la naissance du mythe de la Véronique ou de l'explication de certains reliefs magiques, comme dans ce *Negotium perambulans in tenebris*[1], d'une érudition si sûre qu'elle renonce à ses entraves, partout on peut suivre l'historien dans des raccourcis hardis qui, partant d'un objet, d'un thème ou d'une image, aboutissent à la vérité centrale qui livre la clef même d'une société, d'une époque ou d'une civilisation. S'il s'attache de préférence au détail mystérieux, au fait rare, à l'énigme, c'est qu'il y trouve plus sûrement le témoignage d'habitudes de penser qui nous échappent, et de réactions précieuses justement par ce qu'elles ont de particulier. On retrouve plus sûrement le moyen-âge dans l'interprétation des Livres d'heures ou du fronton des cathédrales ou dans la Légende Dorée que dans les inventaires et les registres d'une précision plus sèche et plus ingrate.

Le Calendrier de la Nation d'Allemagne de l'ancienne Université de Paris permet de saisir l'éveil d'une sorte d'esprit national au lendemain de la guerre de cent ans. On voit se changer en réalité le groupement arbitraire par „nations", dû, semble-t-il, à la symbolique du nombre quaternaire[2]. „Le moyen-âge, qui a confondu si souvent la science et la chimère, croyait à la mystique des nombres. Le nombre quatre est un de ceux qui l'ont particulièrement préoccupé. Il en avait fait, si l'on peut dire, la cathégorie de l'Universel." N'y faudrait-il pas voir aussi comme un écho d'enseignements se réclamant de Pythagore, qu'on verra soudain surgir à une nouvelle vie à la fin du XV-e siècle, dans un ouvrage où se mêlent étrangement le merveilleux du moyen-âge et la libre spéculation de la Renaissance : nous voulons parler du *Verbe* Mirifique de l'hébraïsant Reuchlin ? Cette croyance

---

[1] Publ. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg, fasc. 6.

[2] Cf. p. 7, note 1 : „avec son renvoi aux quatre archanges Michel, Raphaël, Gabriel et Ouriel".

www.dacoromanica.ro

à la vertu magique des nombres ou des paroles se fait jour également dans le choix du texte du frontispice juratoire du „Liber“ de la „Nation Anglo-Allemande“. L’auteur rappelle la puissance occulte du début de l’Évangile de Jean et particulièrement des versets: „In principio erat Verbum“ et „...et Verbum caro factum est“. On retrouve ces légendes sur certains talismans ou bijoux magiques [1].

L’examen du calendrier proprement dit s’attache bien plus aux additions échelonnées entre les années 1360 et 1520 qu’à la rédaction primitive assez quelconque. La présence de certains saints typiques en fixe le caractère parisien et universitaire, et son origine peut être cistercienne, à coup sûr peu franciscaine. Les chapitres sur les patrons des Quatre Nations et sur St. Charlemagne, patron de la „nation“ allemande, donnent lieu à des considérations du plus haut intérêt. Le culte de St. Charlemagne „en France et plus particulièrement à Paris n’est pas une importation étrangère; c’est une création populaire indigène parisienne, née à l’abbaye royale de St. Denis en France et à la foire du Lendit, comme l’a magistralement montré Gaston Paris“. A côté de cette lente création on voit intervenir la pensée politique de plusieurs rois de France et singulièrement de Charles V. Très suggestif aussi le choix par le Téméraire d’un autre patron que celui, doublement légitime de par son nom de baptême et la dévotion paternelle, et son abandon au profit de St. Georges qui semble s’opposer au St. Michel spécialement honoré par Louis XI. Ce même roi „entendait imposer dans son royaume le culte de S. Charlemagne“.

Enfin les derniers six chapitres passent en revue les saints particuliers aux „Nations“ : les Scots, les Scandinaves, la Finlande, la Poméranie, la Pologne, la Hongrie et la Bohême avec St. Jean Népomucène, enfin les Allemagnes, Utrecht et les Pays Bas. Une remarque, en passant, sur le nom de „Dacia“, communément donné au Danemarc et prêtant à certaines confusions. Au début du XVI-e siècle le „maistre d’escolle“ du futur François I-er, ayant à rédiger de petits ouvrages instructifs à son intention, y trouvait la source d’amères perplexités. Le passage sur „les saint rois de Hongrie“ nous arrêtera plus longuement. Une très belle planche

[1] John Evans, *The Magical Jewels.*

www.dacoromanica.ro

(VIII) reproduit en partie deux fresques des églises transylvaines de Criscior et Ribiţa, figurant les saints Étienne, Émeric et Ladislas. „Les inscriptions présentent un curieux mélange de latin et de slavon: les gants blancs à longues attaches, les couronnes à la française avec fleurons en forme de fleurs de lis, les boucliers triangulaires, les sceptres terminés par un bouquet floral ne sont pas moins remarquables. A côté des trois saints susdits étaient les portraits des fondateurs de ces petites églises, — sans doute des princes ou des fonctionnaires dépendant du roi de Hongrie [1]."

Ce mélange d'éléments occidentaux et byzantins a également frappé un historien roumain, M. Silviu Dragomir, qui s'est occupé de ces deux églises de village dans une communication à l'Académie Roumaine [2]. L'église de Criscior date de la fin du XIV-e siècle, plus précisément des années 1385-1390, tandis que les fresques de Ribiţa lui sont postérieures d'un quart de siècle (1417). Après avoir établi l'identité des fondateurs, roumains et ortodoxes, et fait justice de toute une série de documents habilement fabriqués au XVIII-e siècle pour appuyer les prétentions injustifiées des soi-disant descendants de ces fondateurs, M. Dragomir explique la présence des saints catholiques hongrois dans les églises orthodoxes: „Malgré les mesures prises par la hiérarchie catholique pour empêcher les Roumains orthodoxes de se construire des églises, cependant leurs seigneurs en ont édifié. Le terme de *monastère* désigne une église en pierre. La munificence des fondateurs les enrichissait ensuite de belles peintures orientales, dont la technique est supérieure à celle des peintures contemporaines des églises hongroises, comme nous l'affirme l'historien d'art Étienne Groh". Et voici aussi une observation sur le style de ces peintures: „Il faut remarquer la forte influence orientale qui domine le style de ces peintures. Même les saints rois de Hongrie, et surtout les portraits de Louis et de

[1] P. 58, no. 5.

[2] Communication faite dans la séance publique du 21 mars 1930, publiée dans *„Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice-Transilvania"*, 1929, pp. 226-260: *„Vechile Biserici din Zarand şi ctitorii lor în sec. XIX şi XV.* Voir le résumé français des pp. 261-264: „Les vieilles églises du Zarand et leurs fondateurs aux XIV-e et XV-e siècles

www.dacoromanica.ro

sa famille, ressemblent davantage à des types impériaux de Byzance qu'à des souverains hongrois".

Si l'influence byzantine transforme à ce point le type occidental dans ces églises de Transylvanie, une église contemporaine de Valachie, l'église de Cozia, présente un phénomène tout aussi intéréssant. Car on y voit le portrait du prince valaque dans la tenue d'un chevalier d'Occident, tenant d'une main son bouclier triangulaire, cependant que son autre main soutient le modèle en miniature de son église, symbole parlant de sa fondation. Ainsi se fondent et se confondent deux attitudes caractéristiques : celle de l'attente armée qu'on retrouve aux pierres tombales des chevaliers du haut moyen-âge et celle de l'offrande typiquement byzantine et *impériale*, aussi bien à Ravenne que dans les églises plus modestes des dynastes serbes, bulgares ou valaques, héritiers de l'esprit de la Byzance orthodoxe.

Cette confusion des éléments orientaux et occidentaux se trahit également dans une mention du calendrier universitaire, dûment signalée par M. Perdrizet: „Et voici encore, toujours de la même main hongroise, au 26 octobre la fête de *Demetrii, martyris Hungarie*, mention curieuse, car elle montre que les Hongrois, déjà très annexionistes, s'étaient approprié le mégalomartyr de Salonique. L'Église romaine a placé au 8 octobre la St. Démétrius, mais les orthodoxes la célèbrent le 26 octobre le jour même où l'a inscrite le clerc hongrois dans notre calendrier. Le même clerc n'avait pas négligé non plus de réclamer comme compatriote le protecteur des ecclésiastiques savants, St. Jérôme, qui était, comme on sait, de Strido, en Pannonie. Il est vrai que, quand naquit St. Jérôme, on ignorait encore en Pannonie et dans le reste de l'Europe jusqu'au nom des Hongres. Mais le moyen-âge n'a jamais reculé devant l'anachronisme : notre clerc hongrois ajoute sans sourciller au 30 septembre, où la première main avait inscrit le natalice de St. Jérôme (*Jeronimi doctoris*), cette mention nationaliste *ex Hungaria*".

Avec la digression sur S. Jean Népomucène on pénètre dans un tout autre domaine. Si le facteur géographique suffit parfois à expliquer l'adoption de certains saints, on voit intervenir ici un autre facteur : celui d'une dévotion spécialement favorisée par un Ordre aussi international que celui des Jésuites. Enfin les derniers chapitres nous renseignent sur la vogue souvent im-

www.dacoromanica.ro

méritée de tel saint dans telle région. Cette faveur est due, la plupart du temps, à des translations, souvent partielles, de reliques d'une authenticité parfois douteuse. Mais il arrive aussi que cette partialité soit dûe à une sorte d'homonymie (p. 79), comme celle qu'on rencontre dans un autre domaine de la superstition populaire: celui des charmes. Les conclusions de cette étude sont doubles: d'un côté, la constatation d'un sensible abus dans le culte des saints et des reliques à la veille de la Réforme, de l'autre, l'incontestable rayonnement de l'Université parisienne dans le monde catholique, conquis à l'art français par la diffusion quasi-générale de l'architecture ogivale.

Un chapitre supplémentaire *sur un calendrier portatif à l'usage d'Utrecht*, commentant et expliquant les représentations hiéroglyphiques des saints dans un manuscrit inédit et rare du plus haut intérêt, clôt dignement cet ouvrage d'une science et d'une ingéniosité bien subtiles.

Marie Holban.

* * *

Barbu Slătineanu, *Ceramica românească*, Bucarest 1938.

Le colonel Barbu Slătineanu présente dans cet ouvrage, avec une grande richesse de reproductions bien choisies et d'une exécution parfaite, presque toutes les formes de la céramique populaire des Roumains, qui ne fait que rendre les formes habituelles dans l'art préhistorique de ces régions carpatho-danubiennes. Une large introduction emploie les travaux les plus importants sur la céramique ancienne. Des observations compétentes sont données sur la technique générale. La tentative de trouver des rapports d'une région à l'autre est souvent aussi réussie qu'originale. Sur le chapitre byzantin, qui a laissé des restes, encore trop peu explorés, en terre roumaine, surtout à Cetatea-Albă (jadis Akkerman, l'ancien Maurokastron, Moncastro); p. 17. Sur les plaques de céramique ornant les façades dans ce domaine; pp. 21-22. Est relevé leur emploi dans telle église détruite à Severin et dans le plus ancien édifice religieux de Târgovişte; *ibid.*, p. 23 et note 2. Est relevée avec raison la priorité de la céramique populaire roumaine à l'égard de celle des Saxons et des Hongrois de Transylvanie; p. 33. La question des modèles pour les vases de Curtea-de-Argeş (XIV-e siècle) vient à peine d'être posée; la solution demanderait une étude aprofondie; y

www.dacoromanica.ro

aurait-il eu de la part des princes de Valachie une importation de produits byzantins? Les rapports avec la Byzance déchue de cette époque ne paraissent pas le permettre. Pour la Moldavie contemporaine, M. Slătineanu se rend compte de la difficulté du transport; p. 34. Il s'agirait, du reste, comme il l'observe aussi, de l'époque de la poterie byzantine qui commence au XI-e siècle; *ibid.*, p. 35, note 1 (les fragments de Severin (fig. 1) l'un portant le lion de style oriental, sassanide, seraient du XII-e-XIII-e environ; cf. no. 33). Au no. 4 le Μιχ[αὴλ] sur un fragment de Cetatea-Albă ne pourrait pas signifier: Michel le Paléologue; cf. aussi les monogrammes indéchiffrables des nos. 5, 7. La figurine au no. 9 est sans doute d'importation génoise.

L'auteur signale aussi les découvertes faites récemment dans l'île de Snagov, près de Bucarest; l'origine peut être byzantine. On admettrait difficilement vers 1390 un passage de la Capitale de Bucarest à Târgovişte, et ceci par suite d'une simple usurpation du trône; pp. 43-44. A Argeş il n'y a pas eu sans doute la frise décorative, représentant une grande bataille, frise que supposait M. Virgile Drăghiceanu (voy. p. 44). L'appropriation de la céramique byzantine par les Ottomans est encore à démontrer; pp. 45-46. Il est certain, comme le propose l'auteur, que la céramique d'église en Valachie du XVII-e siècle est d'origine moldave; p. 48. Et il a raison de ne pas admettre que les plaques ornementales des poëles soient d'usage premièrement et exclusivement germanique; p. 49. Tout récemment, pour la Moldavie, la contribution importante de M. Rudolphe Gassauer, dans le „Bulletin de la Commission des Monuments historiques". L'auteur a eu communication des pièces inédites trouvées à Hârlău par M. Drăghiceanu. En Transylvanie, les Saxons auraient employé au commencement les produits de l'art populaire roumain; p. 57. Remarquons cependant que des *Kachelofen* germaniques de cette région vient l'expression roumaine pour l'action délétère de l'infiltration de gaz sortant des poëles à colonnes: *a bate cahla pe cineva.*

Tout un chapitre traite, d'une façon très minutieuse, des formes; p. 60 et suiv. On part de l'époque préhistorique. L'auteur signale aussi au Danemark les ainsi-dits „vases de résonnance", qu'on trouve dans les églises moldaves; p. 71. Pour l'origine des disques de Moldavie, M. Slătineanu admet, d'après G. Balş,

www.dacoromanica.ro

une influence occidentale (p. 82); nous en avons cependant trouvé le type à Caffa de Crimée (l'auteur lui-même signale, pour l'une des variétés, les ressemblances avec l'art mésopotamien et avec l'Arménie; p. 83 et note 5). En regard de la plaque, datée 1581, qui présente le symbole du pélican nourrissant ses petits (p. 88) il faut mettre le motif de sculpture avec le même oiseau dans les ruines de l'ancienne église de Vieroş, qui est de la même époque.

Le chapitre suivant traite de la céramique plus récente, à partir du XVIII-e siècle. Toute une carte montre où on a fait des découvertes (pour la Moldavie manque le village de Doljeşti; l'auteur a oublié notre ouvrage, traduit aussi en italien, sur *L'art populaire en Roumanie)*. Un paragraphe est consacré à la céramique saxonne, dont l'origine, certainement occidentale, est rattachée au style de Bohême et même de Delft; p. 133 et suiv. Il y a trois régions. La céramique hongroise n'est pas, selon l'auteur, rurale; p. 143 et suiv. Il n'y a pas de caractère distinctif: tout est d'emprunt. Les Szekler, comme pour une grande partie des autres domaines de l'art, copient eux aussi les Roumains; p. 145. Du reste la poterie n'est pas, nous dit-on, chez les Hongrois un élément de la décoration domestique; p. 149.

Tout un chapitre sur la technique, un autre sur la terminologie, et, enfin, un registre des églises explorées et des centres de fabrication.

L'album, de 54 planches, est très riche. Des explications minutieuses s'y ajoutent.

* * *

Alfred C. Wood, *A history of the Levant Company*, Londres 1935.

Cet excellent travail repose sur des recherches dans les Archives de la Compagnie anglaise du Levant, mais aussi sur un large emploi de toute une bibliographie, surtout en langue anglaise, mais sans oublier l'ouvrage de Pouqueville (1833). Un premier chapitre part du moyen-âge (mais il n'est pas juste de dire que Byzance n'a pas eu de rapports avec les Anglais). Pour le XV-e siècle un seul cas d'entreprises de ce côté (1446 et 1457), à l'époque des galères pour le commerce d'Orient d'un Jacques Coeur. Dès 1513 un consul à Chios, mais Génois de nation, l'un des Giustiniani de l'île. Aussi un agent en Crète vénitienne. Pour le reste, des aventu-

www.dacoromanica.ro

riers. La victoire de Lépante est célébrée à Londres, et les sujets turcs entrent dans la littérature anglaise (on aurait pu ajouter, pour le commencement du XVII-e siècle, le „prince de Moldavie", Étienne Bogdan). On arrive ainsi aux rapports noués à l'époque d'Élisabeth, quand une pénétration en Russie était cherchée par le Nord. Pour les missions de Harborne et de Barton, il y a beacoup de notes à ajouter, surtout sur l'importance politique de ce dernier pendant la guerre d'Orient et les rapports avec la Transylvanie et les pays d'Orient. Toute une organisation de consuls surgit presque simultanément à cette date. Les articles de commerce sont très variés. Aussi une Compagnie passagère pour les rapports avec Venise. Les pirates anglais surgissent cependant au même moment.

Le troisième consul, Henry Lello, ne se mêle pas trop de politique, mais c'est sous son administration que la poussée anglaise atteint l'Hindostan et l'Égypte, fût-ce même sous le drapeau de France. Suit la rivalité avec la France et les Provinces Unies. Est relevée l'importante diminution du commerce dûe à la guerre civile.

Un nouveau chapitre présente les différents établissements *(factories)* (aussi conflits avec Venise). Un autre présente la physionomie des ambassadeurs (sur l'appui donné par Glover au prétendant moldave, mentionné plus haut, p. 83, cf., plus récemment, Elvire Georgescu, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France)*.

Les années 1660-1718 forment pour l'auteur la „période centrale de l'histoire de la Compagnie". C'est celle du triomphe des draps anglais, dû surtout à la réglementation absurde de Colbert, que l'auteur ne paraît pas juger avec sévérité (p. 106; mais voy. un témoignage contemporain en 1702; p. 119). En 1690 l'ambassadeur anglais se plaignait que „cet Empire est gouverné aujourd'hui plus par l'intérêt français que par celui des Turcs"; p. 109.

Avec le XVIII-e siècle commencerait „le déclin" (p. 136 et suiv.). Livourne devient l'intermédiaire d'un commerce avec la Turquie qui ne suit plus les anciennes lignes. Les draps français prennent, à cause de leur qualité, le dessus; p. 141 et suiv. La diplomatie d'un Villeneuve aide ces progrès. Le commerce des Hollandais paraît revivre; pp. 143-145. Il y a cependant aussi

www.dacoromanica.ro

une. Compagnie du „Moscovie“; Le principe même de cette organisation commença à être critiqué. Bientôt se posera, avec ses si graves conséquences, le problème de l'Égypte.

La guerre contre la France et son alliée, l'Espagne, en 1793–1796, porte le dernier coup à cette vieille institution. C'est cependant la période pendant laquelle l'activité politique de l'ambassade fut la plus importante. La paix européenne seule amène un regain des affaires. Mais en 1825 le commerce des Anglais en Orient prit une autre forme.

Deux derniers chapitres traitent de l'organisation intérieure de la Compagnie et de „la vie dans les *factories* du Levant“.

Listes des ambassadeurs. Tables.

* * *

Giuseppe Marzemin, *Le origini romane di Venezia*, Venise (1937).

C'est un livre courageux et en grande partie nouveau que vient de publier M. Giuseppe Marzemin, pour lequel les origines de Venise, tirées enfin de la légende par des recherches comme celles de M. Cessi, ont eu un attrait tout particulier. Il emploie pour arriver à ce qui lui semble une nouvelle et meilleure solution les données de la géographie historique et des fouilles, encore bien rares et desquelles on peut attendre des résultats importants. Par ce caractère vraiement nouveau de l'information il arrive à des précisions de détail dont il faudra tenir compte.

L'écrivain vénitien a raison. Sans doute Venise est, tout comme les cités de l'Istrie et de la Dalmatie, une ville romane. Mais ceci n'exclut pas l'élément byzantin, de sorte qu'il n'y a pas de contradiction dans ce que nous avons essayé de fixer pour cette période obscure de l'histoire de ce qui sera ensuite une magnifique cité. Tournée vers une mer qui est byzantine, la „communauté“ devenue une république ne pouvait que se tourner vers l'Empire, détenteur de si grandes richesses, distributeur de privilèges et facteur permanent d'initiatives économiques. Pour ce que Venise était arrivée à signifier comme activité et comme ambition, les seuls formes modestes des débuts ne pouvaient pas suffir: on se revêtit donc de Byzance sans renoncer aux principes de base, qui se conservèrent sous des formes si brillantes jusqu'au bout. Alliances de famille, cérémonies, coutumes dans la vie privée même, architecture, art, tout cela vient du monde

www.dacoromanica.ro

que dominait l'action de ses marchands, auxquels était bien indifférent le titre de *douloi*, „esclaves" plus que sujets, que maintenait l'orgueil byzantin.

Venise pense donc aux horizons qui s'ouvraient devant elle plutôt qu'à cette prolongation de la terre italienne sur laquelle elle s'était nichée comme l'oiseau des larges espaces qui a besoin d'un fragment de roc pour prendre son essor. Elle régit les échanges du monde byzantin, exclusivement, jusqu'au moment où sa tenace rivale Gênes y demande orgueilleusement sa part.

Nous avons montré ailleurs que les Vénitiens contribuèrent à fonder ce qu'on appelle l'„empire latin" avec la même conception des rapports qui amena Robert Guiscard à Corfou et Bohémond à Durazzo: partie byzantine, elle avait, comme ces Normands, le droit de prendre pour elle l'Empire dont elle réussit à détenir le plus riche „quart et demi".

A partir de la réussite génoise à Constantinople rendue à ceux qui étaient maintenant de fait des Grecs, la latinité de Venise arriva naturellement à vaincre ce qui été sa „byzantinité". La Dalmatie, l'Albanie, terres d'autonomie latine, devaient la fortifier encore. Et le danger de voir les tyrans de Padoue, de Vérone et de Milan sur les lagunes la poussa à élargir sa base italienne. Mais ces acquisitions restèrent une province et le grand caractère de l'organisme vénitien n'en fut pas atteint.

M. Marzemin, s'il accorde l'attention nécessaire à ces considérations, finira par être, je crois, de mon avis.

* * *

Ap. Daskalakis, Rhigas Velestinlis, *La révolution française et les préludes de l'indépendance hellénique; Les oeuvres de Rhigas Velestinlis*, Paris 1937.

Le premier de ces deux remarquables ouvrages reprend ce qu'on pourrait appeler „la question Rhigas". Une introduction étudie la situation générale des Grecs vers 1800 (mention de l'influence des franc-maçons; p. 21, note 2). Dans la biographie du chantre de la révolution grecque, je doute qu'il eût été amené à Bucarest par un prince phanariote: les fonctions privées qu'il y remplit furent trop modestes. M. Dascalakis rejette trop facilement l'hypothèse, très accréditée, d'une origine roumaine (pourquoi écrire „Koutzovalaque", ce qui est impoli, et appeler la

www.dacoromanica.ro

langue roumaine „langue valaque"?; p. 29, note 1). Rhigas ne fut que le secrétaire du boïar Brîncoveanu et pas celui du prince Alexandre Ypsilanti. Une sentence de tribunal ecclésiastique le condamne pour outrages à une jeune fille qu'il refusa d'épouser. Qu'est-ce que peut bien être le légiste et auteur Démètre Cantartsis, probablement un Roumain : Catargi ?. Les fils d'Ypsilanti, des adolescents, ne s'enfuirent pas en Transylvanie pour avoir formé une société révolutionnaire (!). Tout ce qui est donné sur le père pendant la guerre austro-turque est malheureusement faux. Les pages sur le prince Maurogénis sont moins qu'approximatives : des légendes sont recueillies sans critique. On trouvera des choses nouvelles dans le chapitre sur Rhigas écrivain. A remarquer ce qui est dit sur l'„Éphiméris" viennoise des frères Poulio, qui étaient incontestablement des Roumains de Macédoine de Siatista. L'auteur redresse l'opinion d'une „hétairie", balcanique formée par Rhigas. Aussi pour les prétendus rapports avec Bonaparte. La meilleure partie est celle concernant le procès, et la riche bibliographie.

Dans la seconde partie, analyse des ouvrages du révolutionnaire martyr. Édition critique du „thourios" et du statut balcanique.

* * *

Sirarpie der Narsessian, *Manuscrits Arméniens illustrés des XII-e, XIII-e et XIV-e siècles de la Bibliothèque des Pères Mékhitaristes de Venise;* préface de Gabriel Millet, Paris 1937 ; et album.

Un nouveau travail, de haute importance, s'ajoute à ceux qu'a déjà donnés Mlle der Narsessian dont M. Gabriel Millet fait un éloge bien dû. Cette fois elle fait connaître les si belles miniatures des manuscrits arméniens de l'île de San-Lazzaro, près de Venise. Une introduction historique est aussi précise que claire. Sur un manuscrit du XIV-e siècle échoué à Suceava de Moldavie au XIV-e siècle, p. 143. La ville d'„Ilov", dans le royaume du roi Étienne Báthory, n'est que Lwów, Leopolis ou Lemberg, Liov pour les Roumains, en Galicie. C'est donc là qu'il faut chercher l'église de la Dormition de la Vierge. Cf. p. 181. La seconde localité est Horodenka, dans la même province ; p. 182.

* * *

www.dacoromanica.ro

Gunnăr Gunnarsson, *Das slavische Wort für Kirche*, Upsal (1937).

C'est une étude sur les termes slaves pour la notion d'église. Il s'agit du canal germanique par lequel le mot aurait passé chez les Slaves. L'élément de transmission ne peut, en tout cas, être nié. Pourquoi accepter l'opinion de Klich sur l'impossibilité d'un canal roman? Si on ne trouve pas la forme intermédiaire, cela ne signifie guère qu'elle n'eût pas existé (pp. 7-9). M. Gunnarsson a raison de rejeter une importation par les Goths, qui n'auraient pas trouvé des Slaves sur l'emplacement exact qu'ils occupèrent pendant quelque temps; *ibid.*, p. 12 et suiv. Les différentes formes viendraient d'un ancien type yougoslave; p. 29. Ceci amène l'auteur à examiner l'influence du langage roman sur les envahisseurs slaves de la péninsule des Balcans. Le chercheur suédois pense que la forme première du mot slave pourrait venir d'une ancienne phase du roumain *biserică*. Il croit que le phénomène a dû se produire sur la côte de Dalmatie. Beaucoup de matériaux sont rassemblés pour appuyer cette hypothèse hardie.

N. Iorga.

CHRONIQUE

Dans le *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, XI[1] (1937) (Sofia 1937), sur les tombeaux à coupole de Mézek et les antiquités de ces régions, MM. Filov, Iv. Velkov et Al. Rachénov. Résumé allemand. Il s'agit de magnifiques constructions en pierre travaillée, au long couloir. Ce doit être le sépulcre d'un roi thrace de grande importance politique. La porte est en bronze, sans ornement, mais, à côté, des ornements à têtes de lion, des fleurs sur tige, de belles rosettes et autres formes en oz, des perles d'or. Même la superbe statue d'un sanglier en bronze. La cuirasse ornementée est du plus beau style. Aussi des candélabres du même métal, portant une statue de satyre grecque, des amphores, des lampes et autres objets en bronze. M. Filov affirme avec raison les rapports, frappants, avec les sépultures mycéniennes et il parle d'influences qui sont venues de là.

M. Rachénov décrit une forteresse byzantine près de Mézek, M. Velkov des tombeaux trouvés dans les tumuli de la région.

www.dacoromanica.ro

Le *Monde Slave* donne (1937, août) une nouvelle traduction, très soignée, du *Dit d'Igor*, qu'on a appelé „la Chanson de Roland" russe. Quant à l'authenticité, qui continue à nous paraître très discutable, par le caractère romantique très moderne de la pièce, à retenir ce fait qu'il y a un seul manuscrit, qu'„il date très probablement du XVI-e siècle" et qu'il a été „découvert tout à fait par hasard", grâce à un „collectionneur dilettante ardent de l'époque de Catherine II". En 1797, lorsqu'il a été signalé, on l'a mis à côté du célèbre faux d'Ossian. Mais les pièces se trouvant dans ce manuscrit sont bien du moyen-âge (la forme slave du Digénis Akritas). Or, dans l'incendie de la maison du „collectionneur" le seul manuscrit disparut, une douzaine d'années après la publication de ce „Slovo". Une copie de l'époque de Catherine paraît à peine en 1863. Une longue et bizarre histoire... Il serait question d'un ouvrage du XII-e („1187") siècle, et la Russie ne pourrait pas être jalouse de la France dont la plus ancienne Chanson est de la même époque. Tout un sentiment national et panrusse, jusqu'au Danube, y paraît, ce qui est tout à fait anachronique. Examinant les arguments contre l'authenticité, on leur oppose celui, d'une valeur contestable, qu'il aurait fallu comme faussaire „un historien remarquable, un savant philologue et un grand poète". Les ressemblances avec d'autres monuments anciens peuvent s'expliquer par l'emprunt fait par l'auteur moderne à ces sources, qui pouvaient bien être connues avant une seconde découverte. Un si profond connaisseur que Louis Léger, tout en admettant que le „Slovo" a pu être de „la fin du XIV-e siècle", n'en commençait pas moins par l'hypothèse du faux (cf. p. 189). Sur la *Zadonstchina* elle-même des doutes peuvent être soulevés. Nous avons cherché à montrer ailleurs que bien des choses „fabriquées" ultérieurement, comme la préface „panslaviste" et les traités avec Byzance, se trouvent aussi dans l'ainsi-dite *Chronique de Nestor*.

Dans le poème, la mention élogieuse du prédécesseur Boïan (quel nom avar!) ne concorde guère avec la façon littéraire du moyen-âge. Les limites chronologiques de l'action, fixées dès le début, tout aussi peu. Un autre anachronisme est „la voie de Trajan". Les épithètes ont quelque chose d'homérique. Il y a tout un pittoresque qui ne sent guère le moyen-âge. Les Avars

www.dacoromanica.ro

pannoniens étaient inconnus dans la steppe de l'Est européen. Rien de nouveau n'est ajouté à l'histoire déjà connue. On croit distinguer par l'élan vers le Sud, vers le Danube convoité, l'atmosphère des guerres de Catherine II contre les Turcs. Le *térem* est plus tatar que „polovtse". Au contraire rien qui ressemble à l'image des guerres russes autour de Silistrie sous le grand Sviatoslav. Pourrrait-on parler chez les Russes non seulement de „Gothie", mais de „Goths", à la fin du XII-e siècle ?

*

Dans le *Bulletin d'information des sciences historiques en Europe Orientale*, les fascicules 3-4 du tome VII contiennent la mention des ouvrages parus en Ukraine Soviétique. Encore un travail sur les douteux Cimmériens, celui de Chestokov; p. 183. Varneke prétend que la coutume de colorer les cadavres serait „d'origine romaine" (!); p. 183. Beaucoup de travaux sur les nombreux tumuli de la région. Sur la céramique; p. 186. Objets scythes; *ibid.* Sur des enceintes de l'époque; pp. 186-187. Sur les colonies helléniques sur le rivage du Pont Euxin; pp. 186-189 (aussi fouilles de Farmakovski, † 1928, à Olbia). Le nom du Borysthène, mis en rapport, avec la localité de Berezan, serait d'origine thrace; p. 189. L'idée des „kourgans" goths serait contraire à tout ce qu'on sait sur les coutumes de cette branche des Germains; p. 191. Peut-être aussi peu authentiques les sépultures „coumanes"; p. 192.

*

Dans un volume, *Eastern carpathian studies*, *Roumania*, *published by the Le Play society*, Londres 1936, MM. H. J. Fleure, R. A. Pelham, H. J. Howard et M-me Hilda Ormsby présentent, avec des illustrations de premier ordre, les aspects de la culture et de la vie populaire en Roumanie, avec des pages sur l'histoire. Le point de départ est l'étude approfondie, sur place, du village, typique, de Corbu.

*

M. Bernard Leib donne une nouvelle édition et traduction de l'„Alexiade" d'Anne Comnène, vol. I, dans la collection Guillaume Budé (Paris 1937). Très claire, elle est accompagnée d'une préface contenant, sous forme de biographie, l'analyse détaillée de ce livre d'histoire qui est une épopée en prose. La Valachie

www.dacoromanica.ro

dont il est question dans l'hypothèse, que nous ne pourrions pas accepter, de M. Murnu (voy. p. XII, note 2) est, bien entendu, celle de Thessalie. Peut-on parler de „sentiment d'orgueil national“ et d'„Empire Grec“ à cette époque (p. XXXIII)? Le „Saïssa“ du livre XV, 6, 6, pour Kilidch-Arslan n'est pas une erreur; il signifie Chahin-Chah, „le Chah des Chahs“ (cf. p. XLVII et LXXXVII). Entre les auxiliaires bulgares et valaques (p. LIV) il y a bien une différence. Bolcan (p. LXXXII) est le Serbe Vlkan.

*

Une communication de M. Edmond Faral à l'Académie des Inscriptions de Paris (*Comptes rendus*, septembre-octobre 1937, p. 291), signale un manuscrit disparu de Villehardouin, celui qui a servi aux éditions de 1585 et de 1760.

*

Dans l' 'Αρχεῖον Πόντου, VII (1937), des notes contemporaines sur la famille des Sarasites en Chaldie.

*

Sur la question si dans les régions subalpines de l'Italie la reine des Lombards Théodolinde fit venir pour refaire certains édifices des artisans byzantins, M. Olivero, dans son article sur les fragments de sculpture encastrés dans les murs au château de Testona, *Bolletino storico-bibliografico subalpino*, XXXIX, 1, p 13 et suiv. Le caractère nettement byzantin de l'ornementation sur les planches VI, VIII-X, XII, même XV, est hors de doute.

*

Sur André Andréadès en Roumanie, M. J. Răducanu, dans les Mémoires de l'Académie Roumaine, section historique, série III, XIX, 22.

*

Sur les événements de décembre 1916 à Athènes, M. Georges Boussenot, dans la *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, XVI, 1. Le roi Georges s'offrait à livrer, contre dédommagements, „tout le matériel de guerre de son armée et de sa flotte, les canons avec mille coups par pièce, la flotte avec les munitions et les torpilles“ (p. 12). On sait ce qui arriva ensuite.

*

www.dacoromanica.ro

Sur la transformation d'Aigaios Pélagos, conservé par les Byzantins, en Archipélagos, M. C. Amantos, dans les Ἑλληνικά, X. On peut citer l'Euripos, devenu pour les Italiens Négropont, pour les Turcs Égribos. Dans le même volume une chronique moderne des îles de l'Archipel. Sur Rhodes au moyen-âge M. M. Papachristodoulo.

*

M. Fr. Babinger vient de publier dans *l'Europe Orientale* de Paris, VII (1937), nos. 3-4, son étude sur „quelques problèmes d'études islamiques dans le Sud-Est européen". Mention des recherches de manuscrits faites pas l'auteur. Aussi d'un voyage dans la Dobrogea.

*

Vient de paraître à Nicosie le premier fascicule de la revue Κυπριακαὶ Σπουδαί, dirigée par MM. Émilianidès, P. Dikéos, A. Intianos et C. Spyridakis, au nom de la Société des études chypriotes, y fondée en 1936. L'étude de M. Émilianos sur la situation des étrangers en Chypre, excellent travail, ouvre le numéro. Le régime byzantin dut être continué par les Lusignan. Une situation très compliquée en résulta, dans laquelle M. Émilianos poursuit l'action des principes de droit. Venise put oser beaucoup plus. Il n'y eut désormais qu'un seul intérêt, et il s'imposa. Sous les Turcs, l'intrigue permanente des consuls, parmi lesquels aussi celui de Russie. Les observations sur le régime anglais sont particulièrement intéressantes. Un article de M. Spyridakis sur l'ancienne cité d'Idalie. Notes de folklore. Des renseignements sur des monuments chrétiens grecs, en rapport avec des Vies de Saints, par M. Kléridis.

Un vocabulaire de mots étrangers dans le grec chypriote. Sur le tombeau de St. Bernabé, près de Salamine, M. G. A. Sotiriou.

*

Dans la *Revue de littérature comparée*, avril-juin 1936, M. N. Cartojan trouve dans un roman français l'origine de l'„Érotocrite" crétois.

*

Michael von Taube, *Der grossen Katastrophe entgegen. Die russische Politik der Vorkriegeszeit und das Ende des Zarenreiches (1904 1917)*, Leipzig 1937, est l'édition allemande d'un ouvrage français qui ne manque pas de nouveanté.

*

www.dacoromanica.ro

Dans les Mélanges Vittorio Rossi, M. Ramiro Ortiz sur des publications roumaines concernant l'Italie.

*

M. André Veress consacre un grand ouvrage illustré à Étienne Báthory, prince de Transylvanie et roi de Pologne, *Báthory István Kiraly (Terror hostium),* Budapest.

*

Dans son ouvrage Étude sur „le livre de la vertu du sacrement de mariage et réconfort des dames mariées" de Philippe de Mézières" (Belgrade 1937), M. Élie Golenistscheff Koutouzoff résume un ouvrage jusqu'ici inconnu du chancelier de Chypre.

*

Dans les *Collectanea theologica*, XVIII (1937). M. Oscar Halecki traite des rapports de la double Rome du schisme avec l'Empire byzantin. L'étude commence avec Urbain VI, en 1381. Le Patriarche Nile ne se déclarait pas contre l'Union conclue à Avignon. Sous Boniface IX il est question de la défense de Constantinople. Au fond, sauf quelques missions, le rôle de la papauté romaine fut très effacé. A la page 21 M. Halecki a recouru aux originaux des Archives de Venise. De nombreux renseignements nouveaux sur les choses d'Orient. M. Halecki prend loyalement notre défense contre la critique acariâtre de M. Silberschmidt.

*

Dans le Bulletin de l'Academie de Cracovie une étude de M. O. Halecki sur la bataille de Varna (le roi Vladislav n'aurait pas rompu la paix avec le Sultan).

*

M. Élie M. Jivantchévitch reprend, dans le *Glasnik* de la „Société des professeurs yougoslaves", XVIII, 3, la question des rapports entre les légendes serbes et roumaines sur la fondation mystérieuse des villes, des ponts et des couvents.

*

Dans les *Dawna Sztuka* de Lwów, I, 1, M. Wojzław Mele traite de la place de la Dalmatie dans le développement de l'art. Il croit distinguer des origines croates caracterisées.

*

www.dacoromanica.ro

A l'Exposition de Poznan, le Ministère des Affaires Étrangères de Pologne exposait une lettre du Khan tatar Toktamich (1392); *Catalogue*, p. 35.

*

Dans les *Orientalia Christiana, Periodica*, III, 1-2, une discussion polémique du père Jerphanion, *Sur la question de méthode à propos de la date des peintures capadociennes.*

*

Dans la *Byz. Zeitschrift*, 1936, p. 7 et suiv. M-me Georgina Buckler, *Autoréship of the Strategikon ofCec aumenus*, admet que l'auteur a été le général Katakalon Kékauménos, dont la biographie a été rédigée par M. Bănescu, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine ;* cf. Valdenberg, dans le *Byzantion*, III, (1526). M-me Buckler est disposée à admettre que Niculiță et Démètre Polémarchios sont la même personne, ce qui est nettement impossible.

Dans le mémoire de M. N. Bănescu sur Kékauménos (Mém. de l'Académie Romaine, XIX, 10) est combattue l'opinion de miss Buckler sur l'auteur du „Stratégikon", qui ne peut pas être Katakalon Kékauménos.

*

Dans les *Rozprawy historyczne* de la Société des sciences de Varsovie, 1937, publiés par M. Marcel Handelsman, une étude sur les Polonais et la formation de l'Italie moderne (par M. Calixte Morawski) et une autre sur l'histoire moderne de la Bulgarie (1856-1872) (par M. Louis Widerzal). Larges bibliographies.

*

Des observations générales sur la formation des langues romanes à l'occasion du ladin, dans l'étude de M. Vettore Pisani dans le *Giornale di politica e di letteratura*, XIII, 7-8.

*

M. Ferdo Šišic vient de publier à Belgrade une étude sur le développement de l'„idée.yougoslave" entre les années 1790 et 1918 *(Yougoslovenska Misao*, 1937). Une édition française de cet important ouvrage s'imposerait.

*

www.dacoromanica.ro

Pour l'Académie dei Lincei M. Giuseppe Furlani publie une traduction syrienne de l'*Organon* d'Aristote (série VI, VI, III).

*

M. Desiderio Biró publie à Buenos Aires un essai „sur la théorie ordinaire de l'histoire" (1930).

*

M. Henryk Batowski donne une Histoire des États balcaniques entre 1800 et 1923 (*Państwo bałkańskie, 1865-1923*) (Cracovie 1938). Large bibliographie.

*

Dans le beau livre de M. Lionello Venturi, *History of art criticism* (trad. Charles Marriott), New-York 1936, des pages compréhensives sur le jugement byzantin des oeuvres d'art.

*

Quelques observations de géographie historique dans l'étude de M. G. A. Short sur les colonies helléniques du Pont Euxin bulgaro-roumain (dans les *Annals of archaeology and anthropology*, XXIV, 3-4).

*

Dans les *Forschungen und Fortschritte*, XIV, 2, M. Karl Pink sur les poids romains et byzantins. Illustrations.

*

Vient de paraître : Pierre Caron et Marc Jaryc, *Répertoire des périodiques de langue française, philosophiques, historiques, philologiques et juridiques* (Paris 1935), avec un supplément (1937).

*

M. Anatole G. Mazour vient de publier une large étude sur les décabristes *(The first Russian revolution, The decembrist moment*, Berkeley-California 1937). Large emploi des sources russes. Forte base économique. Étude des esprits, franc-maçons, libéraux, influence de la Tugendbund ; sur le projet de constitution, avec un empereur intitulé „suprême fonctionnaire du gouvernement russe" ; p. 91 et suiv. Illustration originale. Riche bibliographie.

*

www.dacoromanica.ro

Dans le *Glasnik* de Novo-Sad, X, 4, une pieuse commémoration de l'infatigable chercheur, toujours d'une information riche et sûre, qu'a été Stanoïé Stanoïévitch. — Dans le même fascicule une étude de M. Borislav Iankoulov sur des monuments de l'époque du bronze. Parmi les habitants de Semlin aussi des Roumains balcaniques et même des Transylvains.

*

Les bijoux transylvains présentés par M-me Sheila Irving Rein, dans la *Hungarian Quarterly,* III, 3, sont évidemment d'origine vénitienne ou vénéto-balcanique. M. Ladislas Siklossy sur un tournoi de chevaliers hongrois en Angleterre (1480).

*

Dans la *Biserica ortodoxă romînă,* LV, nos 11-2, une longue étude approfondie sur Astérios, évêque d'Amasie, par M. D. Fecioru.

*

Dans l'*Archivio glottologico italiano,* XXVIII (1936), M. Bartoli donne une large étude sur les „caractères fondamentaux des langues néo-latines".

* *

Dans l' Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, XIII (1937), le père Eustratiade, évêque de Léontopolis, sur le „synodikos" de l'Église de l'Hellade. M. Grégoire Cossimatis sur les Novelles de Léon le Sage. M. Dyovouniotis sur les oeuvres inédites de Néophyte Enkléistos (époque des Comnènes). Dans le catalogue des manuscrits du couvent de l'île de Chalké, des pièces sur Michel Cantacuzène „Chaïtanoglou" (seconde moitié du XVI-e siècle : il est intitulé Grand Domestique de l'Église ; no. 15). M. Koukoulé poursuit ses études sur l'histoire culturelle byzantine (à signaler les jeux). Sur l'Église d'Antioche au XIV-e et XV-e siècles, le Père archevêque d'Athènes Chrysostôme Papadopoulos. Sur les écoles grecques sous les Turcs M. Basile A. Mystakydis. Une note de M. Jean V. Papadopoulos sur la transmission de la chronique de Phrantzès. M. Xyngopoulos sur l'illustration de deux manuscrits, M. Léonidas Ch. Zoï, sur la famille ionienne des Kalékos. M. Démètre Nguini sur les lois de Julien l'Ascalonite. Sur une lettre du Patriarche Jérémie I, M. Zakythénos. Sur des manuscrits du Mont Sinaï M. Thémoistocle P. Volidis. M. C. Amantos sur Païsios Ligaridès. De M. Zakythénos aussi des notes sur la collection Zerlentis.

N. Iorga.

www.dacoromanica.ro